

LQ

critique
+ littérature

FRANÇOIS
BLAIS



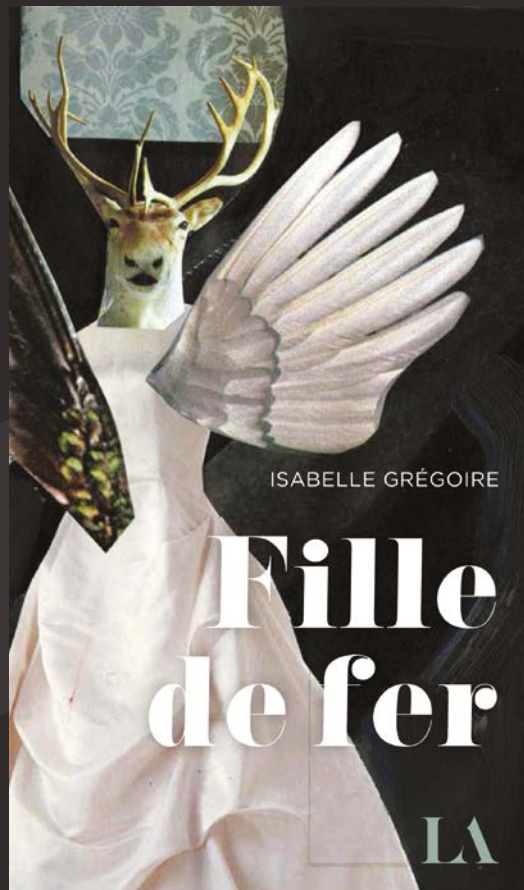


STALKEUSES

16 nouvelles indiscrètes

Sous la direction de
Fanie Demeule et Joyce Baker

LA



ISABELLE GRÉGOIRE

Fille de fer

LA

«En quelques mots, [elles] arrivent à bâtir un univers captivant et nous dévoilent avec subtilité d'inquiétants mal-être. Une banalité gravitant autour de meurtres, de suicides, d'intimités et d'envies surprenantes dissimilées de tous. Une belle infiltration dans des esprits dérangés.»

Katrine Winter (Librairie Poirier), *Les libraires*

«Abordant à la fois des enjeux féministes, environnementaux et sociaux, *Fille de fer* est avant tout un récit haletant, qui se lit comme un thriller, où le Nord sert de trame de fond à une histoire aux confins du territoire sauvage, entrelacée d'amour, de littérature, de blancheur et de folie, conviant *Le Survenant* et *Moby Dick*.»

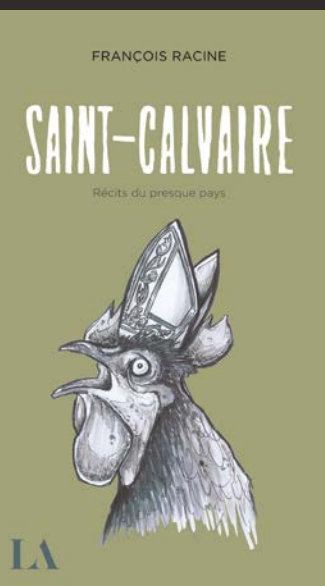
Iris Gagnon-Paradis, *La Presse*



MYRNA CHAHINE

La jeune fille qui venait d'ailleurs

récit

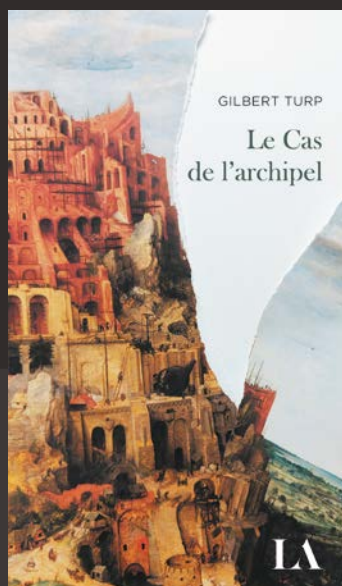


FRANÇOIS RACINE

SAINT-CALVAIRE

Récits du presque pays

LA



GILBERT TURP

Le Cas de l'archipel

LA



BRUNO MASSÉ

LA



QuébecAmérique
litteratureamerique.com

Canada



Conseil des arts
du Canada Canada Council
for the Arts

SODEC

Québec



Des niaiseries de même

Dans le capharnaüm de la rentrée automnale et son chantier de demandes de subventions, je me suis accrochée à une idée un peu folle pour arriver à entrevoir le bout du tunnel : sortir de la ville quand le présent numéro sera terminé et lancé, quelque part en décembre. Avec un peu de chance, quand vous lirez ceci, je serai hors réseau, loin des lumières et du bruit.

J'ose espérer que je ne suis pas la seule Montréalaise à imaginer que le calme et la liberté n'existent qu'une fois passées les frontières de l'île ; la seule à croire que le salut et une hygiène de vie un tant soit peu équilibrée vont de pair avec le fait de traverser un pont (n'importe lequel), de tourner le dos à la métropole, au minimum quelques jours par mois. Je crois que nous avons tous besoin d'une soupape, et la mienne – une rangée d'épinettes, un vent de face, c'est selon – est certainement aussi cliché que l'exutoire de ceux qui croient que Montréal n'est qu'un vaste chaos perpétuel.

Dans *Querelle de Roberval*, Kevin Lambert se joue des préjugés entretenus par ses personnages entre la « ville » et la « région », là où le lac Saint-Jean coule en flammes au milieu du Saguenay :

Leur vision de Montréal fait beaucoup rire Querelle, qui s'amuse à colporter des mythes sur la métropole. Pour eux, Rosemont est une plaque tournante du crime, des gangs sévissent à tous les coins de rue, enlèvent les enfants et violent les femmes. Les gens n'ont plus de valeurs, les itinérants t'agressent dans le métro et les rues sont pleines de nids-de-poule assez profonds pour scrapper ton char.

À *LQ*, nous avons toujours souhaité sortir de cette dichotomie entre la ville et la région, le centre et la marge. Nous luttons contre le montréalocentrisme par nos choix de dossiers, d'auteurs et d'autrices en couverture, ainsi que nos collaborations. Nous avons encore des croûtes à manger. Vous savez, à trop respirer l'air du Plateau (nos bureaux s'y trouvent, surprise), on étouffe.

Si nous travaillions déjà avec des auteurs, critiques, journalistes et artistes d'un peu partout au Québec, nous pouvons nous enorgueillir du fait que les deux nouveaux membres de notre équipe – Vanessa Bell, aux communications et développement de public, et Nicholas Giguère, responsable du cahier Critique – demeurent chacun à plus de cent cinquante kilomètres de l'Escogriffe, notre bar fétiche pour les lancements. Sans compter que l'éditeur de *LQ*, Alexandre Vanasse, a ses quartiers dans les Cantons-de-l'Est, où nous bouclons tous les numéros, chevreuils, ski-doo et feux dans la cour allumés au gaz, en prime.

Depuis la refonte de la revue en 2017, le comité de rédaction a été pris d'assaut par une horde d'expatriés mauriciens (bienvenue Josiane, allô Kim et Sébastien), région de tous les possibles où sévit aussi François Blais, notre auteur en couverture. Avoir été paranoïaque, je me serais posé des questions. Écrivain solitaire, qui, après un passage d'une quinzaine d'années à Québec, est retourné dans ses terres mauriciennes pour mieux écrire. Il poursuit avec talent, assiduité et application une œuvre importante amorcée en 2006, avec le roman *Iphigénie en Haute-Ville*. Quelques années plus tard, on lit sous sa plume cette phrase peut-être prémonitoire :

Si j'étais un vrai écrivain, avec des livres publiés et des articles à mon sujet dans Lettres québécoises, je ne tiendrais pas le même discours, je dirais qu'écrire ça fait mal, que ça m'arrache les tripes, qu'il s'agit d'un acte douloureux mais nécessaire, des niaiseries de même.

Merci à la nouvelle membre du comité de rédaction, Josiane Cosette (qui offre la généreuse lettre signée « La petite fille du dépanneur », dans le dossier consacré à Blais), d'avoir ramené à ma mémoire cette citation de *Document 1*.

Alors François, est-ce qu'écrire fait toujours aussi mal ou est-ce un poncif que tu gardes pour les magazines qui débarquent dans ton rang pour te photographier ? ♦

Fondateur Adrien Thériot
Membre honoraire André Vanasse

Équipe

Éditeur Alexandre Vanasse
Rédactrice en chef Annabelle Moreau
Responsable du cahier Critique
Nicholas Giguère
**Communications
et développement de public**
Vanessa Bell

Direction artistique
Alexandre Vanasse et Annabelle Moreau

Photographies François Blais
Bruno Guérin

Révision linguistique
Marie Saur

Correction d'épreuves
Diane Martin

Comité de rédaction
Josiane Cossette, Sébastien Dulude,
Marie-Michèle Giguère, Nicholas Giguère,
Kim Leblanc, Annabelle Moreau

Lettres québécoises est une revue
trimestrielle publiée en mars, juin,
septembre et décembre.

Lettres québécoises est répertoriée dans
Érudit et Repère. **Lettres québécoises** est
membre de la Société de développement
des périodiques culturels québécois
(SODEP) [sodep.qc.ca].

Les collaborateurs et collaboratrices sont
entièrement responsables des idées et des
opinions exprimées dans leurs textes.

Distribution Dimedia

Impression Imprimerie HLN

ISBN | Papier 978-2-924360-37-8
ISBN | Numérique 978-2-924360-38-5
ISSN | 0382-084X

Poste-publications envoi n° 41868016

Parution décembre 2019

Envoi de livres pour recension
C.P. 83577, succursale Garnier
Montréal (Québec) H2J 4E9

Responsable de la publicité
Alexandre Vanasse
[alexvanasse@lettresquebecoises.qc.ca]

Abonnements
Par internet
www.lettresquebecoises.qc.ca
Par la poste
Service d'abonnement SODEP
C.P. 160, succ. Place d'Armes
Montréal (Québec) H2Y 3E9
téléphone 514 397-8670
abonnement@sodep.qc.ca

Rédaction
C.P. 83577, succursale Garnier
Montréal (Québec) H2J 4E9
info@lettresquebecoises.qc.ca
514 237-1930
www.lettresquebecoises.qc.ca

 @lettresquebecoises

 @LQ_Mag

 @lettresquebecoises



FRANÇOIS BLAIS

004

- > Le Christopher Knight des pauvres
François Blais
- > François Blais n'est pas désagréable
Dominic Tardif
- > La petite fille du dépanneur
Josiane Cossette
- > La fosse de François Blais
David Bélanger
- > Écrire est un jeu
François Blais

CODES RÉGIONAUX

023

- > Faire du feu
Perrine Leblanc
- > Abolir les frontières
Nicholas Giguère
- > Journal d'une femme de lettres
Annie Landreville
- > Penser la régionalité
Collectif
- > Noires forêts
Ariane Gélinas
- > Échanges
Véronique Grenier et Kateri Lemmens

CAHIER CRITIQUE

035

- > Un
de Salomé Assor
Isabelle Beaulieu
- > Les manifestations
de Patrick Nicol
Isabelle Beaulieu
- > L'apparition du chevreuil
d'Élise Turcotte
Michel Nareau
- > La mort de Roi
de Gabrielle Lisa Collard
Marie-Michèle Giguère
- > Vol DC-408
de Nicholas Chalifour
Thomas Dupont-Buist
- > Zolitude
de Paige Cooper
Thomas Dupont-Buist
- > J'ai oublié d'être Sagan
de Nassira Belloula
Paul Kawczak
- > Aquariums
de J. D. Kurtness
Olivier Boisvert
- > Cette blessure
est un territoire
de Billy-Ray Belcourt
Nicholas Giguère
- > De rivières
de Vanessa Bell
Camille Toffoli
- > Ghetto X
de Martin Michaud
Stéphane Picher



054

- > *L'annexe*
de **Catherine Mavrikakis**
Laurence Perron
- > *En savoir trop*
de **David Bélanger**
Laurence Perron
- > *Geist: Les héritiers de Nikola Tesla*
de **Sébastien Chartrand**
Ariane Gélinas
- > *Rabaskabarnak*
d'**Éric St-Pierre**
Ariane Gélinas
- > *Ta maison brûle*
de **Simon Boulerice**
Christian Saint-Pierre
- > *Pour commencer, le sang*
de **Luc-Antoine Chiasson**
Sébastien McLaughlin
- > *Et si on s'éteignait*
Collectif
Sébastien Dulude
- > *Taverne nationale*
de **Dominic Marcil** et **Hector Ruiz**
Sébastien Dulude
- > *L'espace caressé par ta voix*
de **Pierre Nepveu**
Rachel Leclerc
- > *Kate et Anna font de la musique*
de **Philippe Drouin**
Rachel Leclerc
- > *Souvenirs liquides*
de **François Turcot**
Jérémy Laniel

065

- > *Ciguë*
d'**Annie Lafleur**
Jérémy Laniel
- > *L'Amérique fantôme*
de **Gilles Havard**
Samuel Mercier
- > *Du bon usage des palmarès*
de **Richard Baillargeon**
Samuel Mercier
- > *Lettres au frère Marie-Victorin*
de **Marcelle Gauvreau**
Evelyne Ferron
- > *L'Affaire des hommes disparus*
d'**Alexander Forbes**
et **Kris Bertin**
Virginie Fournier
- > *Le Projet Shiatsung*
de **Brigitte Archambault**
Virginie Fournier
- > *La grosse laide*
de **Marie-Noëlle Hébert**
François Cloutier
- > *La pitoune et la poutine*
d'**Alexandre Fontaine Rousseau**
et **Xavier Cadieux**
François Cloutier
- > *Le soulèvement infini*
de **Georges Didi-Huberman**
et **Louise Déry**
Emmanuel Simard
- > *Les confessions*
de **Sophie Jodoin**
Emmanuel Simard

CAHIER VIE LITTÉRAIRE

077

- > *L'échappée du temps*
Jean-François Nadeau
- > *Faites circuler*
Ralph Elawani
- > *Lumières norvégiennes*
Roseline Lambert
- > *Chronique délinquante*
Yvon Paré
- > *Coucher sur papier*
Claire Legendre

CAHIER CRÉATION

087

- > *Poésie*
Jean-Marc Desgent
- > *Nouvelle*
Ariane Lessard
- > *Lecture illustrée*
Pierre Bouchard
- > *Jeuneuteur*
Stéphane Dompierre
et **Pascal Girard**



Illustration : Pascal Girard



Canada





François Blais

PHOTOGRAPHIES **Bruno Guérin**



TEXTES François Blais | Dominic Tardif | Josiane Cossette | David Bélanger



Autoportrait

Le Christopher Knight des pauvres

François Blais

De nombreuses barrières mentales se dressent entre moi et cette histoire d'autoportrait. Pour commencer, ce n'est pas mon genre de la ramener à mon propre sujet ou, en tout cas, j'aime bien me faire croire que ce n'est pas mon genre. Les gens passent leur temps à fignoler leur autoportrait, à travailler sur leur image, et moi je passe mon temps à les juger à cause de ça. Je scrolle mon fil d'actualité sur Facebook, et je regarde avec un mélange d'embarras et de commisération ces personnes qui consacrent des trésors de temps et d'énergie à se définir, regardez comme je suis spirituel, regardez comme je suis à gauche, regardez-moi me fâcher contre Richard Martineau, regardez le commentaire ironique que j'ai laissé sous la dernière publication d'Éric Duhaime, regardez-moi être un allié sincère et farouche de la cause féministe, regardez ma belle dépression, regardez-moi pisser un statut de deux mille mots pour exprimer une opinion tout en nuances sur Greta Thunberg, la grossophobie ou la laïcité, regardez-moi appeler cette célébrité par son petit nom, regardez-moi vous demander vos meilleures adresses à Rome afin que vous sachiez que je suis à Rome, regardez comme mes goûts littéraires et musicaux sont sophistiqués, regardez-moi affirmer que je ne regarde jamais la télé, etc. Je les vois faire leur petit malin, quémander l'attention d'autrui, et je suis persuadé d'être différent d'eux, de voler très haut au-dessus de la mêlée. Parce que ce n'est certainement pas moi qu'on prendrait à donner l'heure quand personne ne me la demande, hein ?

D'ailleurs, chaque fois que l'envie de la ramener à mon propre sujet me prend, je me rappelle les sages paroles que Dostoïevski met dans la bouche de son héros dès la première page de *L'adolescent* : « Il faut être trop ignoblement amoureux de sa propre personne pour écrire sans honte sur soi-même. » (Bien sûr, le fait qu'Arkadi Makarovitch Dolgorouki enchaîne en racontant ses petites affaires en mille pages bien tassées lui enlève un peu de crédibilité,

mais là n'est pas la question.) Pourquoi aurais-je envie de la ramener, de toute façon ? Il ne m'arrive à peu près jamais rien, le moindre accroc à ma petite routine me plonge dans un effroi sans nom, je n'ai jamais eu une idée en propre de toute ma vie, et il est très peu probable que j'accomplisse quoi que ce soit de notable d'ici ma mort. Mon insignifiance devrait constituer une digue suffisante entre moi et toute velléité d'autoportrait.

Toutefois, c'est l'exemple de Christopher Knight qui constitue la barrière mentale la plus difficile à franchir. Qui est Christopher Knight ? Pour être bref, il s'agit d'un type qui, sans raison spéciale et sans avoir rien planifié, a décidé à l'âge de vingt ans de tout laisser en plan et de s'enfoncer dans les forêts du Maine, où il a vécu en ermite pendant vingt-sept ans. Pendant cette période, il a eu une seule conversation avec un autre être humain, un randonneur croisé par hasard. Il a survécu en commettant des menus larcins dans les chalets isolés, et c'est d'ailleurs ce qui a causé sa perte : les propriétaires de ces chalets, irrités de se faire chiper leurs cannes de raviolis et leurs paquets de biscuits, ont alerté les autorités, et Christopher Knight a fini par être arrêté et jeté en prison. À un journaliste venu le visiter dans sa cellule et qui voulait savoir à quoi il avait pensé pendant toutes ces années de solitude, Knight a répondu qu'il n'avait pas pensé à grand-chose. Tout de même, a insisté le journaliste, se retrouver tout seul dans la nature vous porte forcément à l'introspection, non ? Non, a répondu l'ermite. « *I lost my identity. There was no audience, no one to perform for. There was no need to define myself. I became irrelevant.* »

Il se peut que Christopher Knight enfonce une porte ouverte en déclarant qu'il n'y a aucune raison de se définir soi-même en l'absence d'un auditoire, que cela ne sert à rien d'être quelqu'un s'il n'y a personne aux alentours, qu'on joue forcément un rôle

dès qu'on s'ouvre la trappe, il se peut que tout cela soit des évidences, néanmoins ces mots me hantent depuis que je les ai lus. Parce que j'aimerais beaucoup, moi aussi, être tellement en dehors du monde que cela ne servirait à rien de continuer à essayer de bricoler une personnalité cohérente à ce fouillis d'états d'âme fugitifs, de pensées contradictoires et de lieux communs opérant en société sous le nom de François Blais. Et comme je suis passablement épais, j'arrive parfois à me convaincre, l'espace de quelques secondes, que je suis réellement une sorte de Christopher Knight des pauvres. (Tout ce que je suis, je le suis en version « des pauvres ». S'il y a une chose que je sais de manière certaine à mon sujet, c'est que je n'ai aucun talent pour l'absolu.) J'arrive à me convaincre que je me balance tellement du monde qu'il ne me servirait à rien d'être autre chose qu'une coquille vide, un courant d'air.

(D'ailleurs, moi aussi, comme Christopher Knight, je vis dans la forêt. Bon, j'y ai une maison, une voiture, l'internet, le câble et Netflix, et j'achète mes denrées au IGA de Louiseville plutôt que de les voler dans les chalets des environs mais, pour le reste, c'est la même affaire, non ?)

Comme je disais, l'illusion ne dure que quelques secondes. Le reste du temps, je suis parfaitement conscient d'être plutôt un Arkadi Makarovitch Dolgorouki des pauvres qu'un Christopher Knight des pauvres. J'ai beau savoir qu'il faut être basement épris de sa propre personne pour oser écrire sur soi-même sans honte, c'est tout de même ce que je fais à temps plein.

Je plaçais cette citation de Virginia Woolf en exergue de mon deuxième roman : « Ai-je en moi le pouvoir d'exprimer la vraie réalité ? Ou bien ne puis-je écrire que des essais sur moi-même ? » C'était une vraie question. Une dizaine de bouquins plus tard, force est d'admettre que j'ai beaucoup de mal avec la « vraie réalité ». Bien sûr, quand vient le temps de remplir mes demandes de bourses au Conseil des Arts, et que je dois justifier le financement par le trésor public d'un énième essai sur moi-même, je pète de la broue dans le genre : c'est en creusant l'intime qu'on parvient à toucher l'universel et blablabla, mais je sais bien, au fond, que s'il m'arrive de toucher à l'universel, c'est toujours par accident, en m'enfargeant dessus.

J'ai croisé Patrick Brisebois au dernier Salon du livre de Québec, il m'a dit qu'il travaillait sur un roman de fantasy. « Je sais pas ce que ça va donner, mais c'est le fun à écrire. Je suis fatigué de toujours parler de moi dans mes livres. » Je te feel tellement, Brisebois ! Moi-même, en 2012, après avoir publié six petits romans dans lesquels les personnages étaient exactement les mêmes (mais avec des noms différents), six récits peuplés de petits perdants se pensant plus comiques qu'ils ne le sont en réalité, de ratés pas si sympathiques, asociaux, paresseux et irresponsables, j'ai décidé que j'en avais assez de moi-même et je me suis lancé dans un roman choral. Je m'étais donné le mandat d'étudier les destins d'une vingtaine de personnages, de la petite école jusqu'à l'aube de la trentaine. Il y aurait une conseillère en placements pour Desjardins, un représentant pharmaceutique, un consultant en sécurité informatique, une mère au foyer, un ambulancier, un policier, un travailleur d'usine, un propriétaire d'immeuble, un antiquaire, une éducatrice spécialisée, une fonctionnaire, une enseignante, un tueur en série et un vendeur de thermopompes. Des gens n'ayant aucun rapport avec moi.

Après un départ sur les chapeaux de roues (écrire un roman est toujours un jeu au début, puis ça devient un travail, puis une torture), je me suis peu à peu enlisé et j'ai découvert que si je voulais trouver la motivation de m'asseoir devant mon ordinateur chaque jour pendant un an, pour raconter la vie de policiers et de vendeurs de thermopompes, il me fallait également jeter dans la chorale un alter ego, une petite perdante suréduquée et asociale, se pensant plus comique qu'elle ne l'est. Mon éditrice, qui a toujours raison, a dit : « J'enlèverais le personnage de Coralie. Il n'apporte rien au récit, et il ressemble beaucoup trop aux personnages de tes livres précédents. » Je me suis bêtement entêté, et il a fallu que cette *Classe de madame Valérie* soit, au moins en partie, un essai de plus sur moi-même.

Même chose pour les deux livres pour enfants que j'ai publiés au cours des dernières années. Le premier met en scène une princesse, l'autre une poule. Deux personnages n'ayant, à première vue, pas grand rapport avec ce fouillis d'états d'âme fugitifs, de pensées contradictoires et de lieux communs opérant en société sous le nom de François Blais. Sauf que ma princesse est une underachiever assumée, abandonnant la partie au premier prétexte, et ma poule est une petite baveuse, immature et constante dans l'erreur. Bref, deux essais sur moi-même avec de jolies illustrations, destinés aux lecteurs d'âge préscolaire.

Je suis présentement occupé à écrire un roman de science-fiction. Ça se passe en 2098, mon personnage principal est Suédois et il est fonctionnaire pour une agence internationale. À première vue, ce personnage a aussi peu à voir avec moi qu'un participant d'*Occupation double* ou un candidat du Parti libéral. Lui et moi avons bien sûr quelques traits en commun : il a à peu près mon âge, il ne croit pas à grand-chose, et il sait qu'on ne devient pas plus sage avec le temps, seulement plus fatigué. Et, forcément, le texte tourne autour de mes petites préoccupations personnelles. Mais cela demeure anecdotique, et je peux affirmer que *La seule chose qui intéresse tout le monde* (en vente dans toutes les bonnes librairies quelque part vers 2021 ou 2022, ou peut-être jamais) n'est pas, dans son état actuel, un essai sur moi-même. Cependant, le manuscrit ne fait encore qu'une petite centaine de pages (je viens de les relire et il me semble que c'est immonde, mais je ne m'en fais pas trop avec ça, c'est normal qu'un premier jet soit un peu tout croche... c'est normal ?), j'ai encore amplement le temps de tout gâcher, d'en mettre partout. Ça pourrait arriver sans même que je le fasse exprès. Tiens, l'automne dernier, j'ai fait paraître un roman pour adolescents à La courte échelle. J'étais plutôt fier de moi, surtout parce qu'il me semblait que j'étais parvenu, l'espace de 37 196 mots, à demeurer en retrait, à laisser mes personnages être eux-mêmes, à narrer de manière relativement neutre. Mais la madame du *Devoir* qui en a fait la recension était d'un autre avis : ouais, bon, ça se laisse lire si on veut, mais au bout du compte c'est encore François Blais qui fait du François Blais. Trois étoiles, mettons, parce que je suis de bonne humeur.

C'est ça l'affaire avec moi, je la ramène à mon propre sujet aussi naturellement que je respire, sans avoir l'air d'y toucher. Je viens de passer près de deux mille mots (alors qu'on m'en demandait mille) à faire semblant d'esquiver cette histoire d'autoportrait, à expliquer pourquoi j'aimais mieux passer mon tour, et pourtant je viens bel et bien de faire mon autoportrait. Et je vous jure que c'est très ressemblant. ♦



François Blais n'est pas désagréable

Dominic Tardif

« Heille, heille, heille! Rosemarie! » Ça, c'est François Blais qui, quelques minutes après notre arrivée, tente d'ordonner à une de ses deux chèvres de sortir de la voiture d'Alexandre Vanasse, éditeur du magazine, qui avait laissé sa portière grande ouverte. Il n'en fallait pas plus pour que Rosemarie y fourre sa belle tête de chèvre et ses pattes avant afin d'y trouver quelque chose à mâchouiller (plus tard, elle s'amourachera de mon manteau). J'étais déjà heureux d'être là.

C'était un mardi matin très, très gris d'octobre. Annabelle Moreau, la rédactrice en chef de *LQ*, Bruno Guérin, photographe, et moi avions quitté Montréal tôt et roulé jusque chez François Blais, à bord du VUS vintage de Bruno, qui devait tirer le portrait de l'écrivain. Je pourrais lui poser quelques questions, si j'en avais envie, mais je n'en avais pas vraiment envie. Je m'explique.

Il y a une chose que l'on ne dit jamais au sujet des journalistes littéraires: nous préférons souvent jaser d'autre chose que de littérature avec les écrivains et les écrivaines que nous interviewons. Enfin, je (toujours parler au je) préférerais souvent jaser d'autre chose que de littérature avec les écrivains et les écrivaines que j'interviewe.

Il m'arrive même parfois de rêver d'une entrevue presque silencieuse, tissée de chaleureuses banalités: *T'es allé chez les beaux-parents en fin de semaine? Le starter de ton char est mort? As-tu déjà goûté à ça, toi, du lait d'avoine?* Il m'arrive de rêver d'une entrevue durant laquelle je n'adopterais pas le ton empesé du gars qui essaie de poser des questions perspicaces. Il m'arrive de rêver d'une entrevue qui ne serait pas une entrevue. C'était mon jour de chance.

Allô les animaux

Je rencontrais donc François Blais pour la première fois, même si je lui avais déjà parlé au téléphone. Il me dit, quand on se serre la main, qu'il m'a entendu plusieurs fois à la radio, mais qu'il ne savait pas de quoi j'avais l'air. Je lui demande s'il est déçu. Il répond « un peu » avec un grand sourire.

Petite maison orange brûlé. Grand terrain plein de feuilles. Bâtiment pour les chèvres. Poulailier. François vit ici depuis 2015, à Charette, dans la campagne mauricienne, MRC de Maskinongé. Il demeure avec sa sœur, qui s'était poussée chez leur mère, à Cap-de-la-Madeleine, juste avant notre arrivée, question de ne pas nous croiser. Surprise: François Blais n'est visiblement pas le plus sauvage de sa famille. Remercions néanmoins sa sœur, grâce à qui François ne porte pas de lunettes sur les photos qui accompagnent ce dossier. « Elle m'a dit: "Tes lunettes que t'as achetées sur Internet sont laides. Mets tes verres de contact." »

Les chèvres, Rosemarie et Ana, me tournent autour et se chamaillent entre elles, et les chiens, Firmin et Achille-l'émotif-qui-

jappe-tout-le-temps, me tournent autour et se chamaillent entre eux, et je demande à François si ça paraît que je ne suis pas super à l'aise avec les animaux. Il répond oui. « On a deux chiens, deux chèvres, cinq chats, une dizaine de poules et une perruche. »

Les trois collègues – Annabelle, Bruno, Alexandre – partent avec notre hôte dans le bois bordant la maison pour faire des photos, et l'unijambiste que je suis reste derrière parce qu'il y a trop de dénivellations et que je me casserais probablement la gueule. Je vois au loin toute la bande franchir une petite crique en bondissant, les chèvres Rosemarie et Ana incluses, mais elles, avec beaucoup, beaucoup de grâce. Elles ont été ainsi baptisées en l'honneur des championnes de saut en hauteur, l'Allemande Rosemarie Ackermann et la Serbe Ana Šimić, et elles leur font honneur.

J'entre me réchauffer, le temps de jalouser un des chats de François, une grosse et rouquine boule d'alanguissement, qui somnole sur le dossier d'un divan avec la sérénité du dalaï-lama sous sédatif. François nous raconte plus tard que le chat, Cossette, s'est récemment fait mordre la queue par une bête sauvage, une blessure qui se sera vite transformée en une facture de huit cents dollars chez le vétérinaire.

François et les collègues émergent du bois, précédés des chèvres, à qui François donne des Rice Krispies (des Cric, Crac, Croc, qu'il dit). Les demoiselles jouent aux mannequines pour Bruno depuis au moins une heure, et elles le méritent bien. C'est aussi très efficace, comme incitatif, pour les faire entrer dans leur enclos.

Certaines des poules de François et de sa sœur, voisines des chèvres, portent des prénoms de coiffeuses (Mimi, Monique, Manon, Hélène). Les coqs, eux, s'appellent Chantal et Rita. (François me précise par courriel, quelques jours après notre visite: « Ce n'est pas pour être urbain et genderfuck qu'on leur a donné des noms de filles, c'est juste que le brave fermier qui nous les a vendus est pourri pour différencier les sexes des poussins. »)

Je demande à François s'il leur arrive de faire rôtir une poule. Il me répond qu'une chance que sa sœur n'est pas là, parce que j'en mangerais toute une (j'en déduis que ça veut dire non).

Les collègues font conciliabule, le temps de zieuter les photos déjà prises, pendant que je tente d'amorcer une conversation avec François, en évoquant son récent roman jeunesse, *Lac Adélar* (La courte échelle, 2019). François me demande si c'est absolument nécessaire que le magazine lui consacre autant de textes, sans que je sache s'il me confie une inquiétude, ou s'il aimerait que je tente de dissuader Annabelle. « Tu trouves pas que c'est beaucoup? »



Le premier album du duo folk Frank & Dom est attendu pour le printemps.

« Ben... ben... j'aime pas ça
[les mondanités, les lancements,
les entrevues]. Je suis pas sociable.
J'ai pas de skills sociales pantoute. »

Je lui demande plus tard ce que ça lui fait d'être en une de *Lettres québécoises*, et il me répond que c'est Jean-Marie, le mari de son éditrice [NDLR: Jean-Marie Lanlo est le directeur commercial de L'instant même.], qui a fait pression sur Annabelle, ce qui m'apparaît plutôt improbable. Annabelle lui confirme plus tard que le Jean-Marie en question n'a rien à voir là-dedans, ce qui ne semble pas complètement le convaincre.

Le créateur, une richesse

Puis on s'enfonce dans le bois, au fond du terrain, pour d'autres photos, celles-là autour d'une petite cabane abandonnée, dans laquelle quelqu'un qui fait du yoga pourrait faire du yoga, mais qui sert essentiellement aux Blais de petit entrepôt à matériaux. Cela dit, François n'est pas tellement manuel.

Seul avec l'homme pendant que Bruno, Annabelle et Alexandre arpentent les alentours, j'essaie malencontreusement de renouer avec mon rôle de journaliste littéraire qui pose des questions perspicaces et sérieuses auxquelles il a longtemps réfléchi. Ce qui donne l'échange qui suit, alors que nous sommes entourés d'arbres aux feuilles jaunes et oranges et rouges.

Tardif : « Tout le monde se fait une image de François Blais comme le gars difficile d'approche qui ne veut pas jaser, mais on sait pas trop ça part d'où, cette affaire-là. »

Blais : « Ben... ben... j'aime pas ça [les mondanités, les lancements, les entrevues]. Je suis pas sociable. J'ai pas de skills sociales pantoute. »

Tardif : « J'ai déjà rencontré vraiment pire. » (Vraiment. Vraiment.)

Blais : « Ouin... Mais tsé, par choix, je ne vais pas me tenir dans des places où il y a du monde. Sinon, je suis parlable... relativement. »

Tardif, en se rendant compte, au moment précis où il finit de prononcer sa phrase, qu'elle n'a pas de bon sens : « T'es pas désagréable en tout cas. » (Pas. Désagréable. En. Tout. Cas.)

Blais, ironique : « C'est le plus beau compliment qu'on m'a jamais fait. »

Je tente de reprendre ma contenance, après avoir balbutié quelques excuses confuses, en lui demandant si ses patrons, au centre commercial Les Rivières de Trois-Rivières, où il travaille comme concierge de nuit, ont lu son livre *Les Rivières* suivi de *Les montagnes*, dans lequel il est question de la disparition d'un enfant, au centre commercial Les Rivières.



Il se trouve que sa lecture, par un des membres de la direction du centre commercial, aurait provoqué une moyenne commotion, au point qu'un expert en ressources humaines aurait été dépêché de Montréal afin de calmer la situation. L'expert en question avait bien compris, lui, qu'il n'y avait pas à s'inquiéter, que François Blais n'est pas un dangereux hurluberlu, qu'il compte parmi les écrivains les plus importants de sa génération, que de le punir pourrait virer en crise de relations publiques (même si j'imagine mal François aller se plaindre à TVA).

L'expert en ressources humaines aurait prononcé une phrase du genre : « François, les créateurs comme toi, c'est une richesse pour une entreprise comme la nôtre. » Et c'était bien la première fois qu'une phrase aussi stérile servait une cause réellement noble.

De la bière, de la pizza, des cadeaux

Un coq hurle; c'est l'heure de rallier la maison et de manger la pizza au bacon qu'Alexandre a commandée. J'offre à François les livres que je lui ai apportés : *Résidence d'artiste de quelques instants* de Marc-Antoine K. Phaneuf, un livret réalisé lors d'une résidence d'artiste, dans lequel K. Phaneuf raconte ses rêves (François nomme Marc-Antoine K. Phaneuf dans *Les Rivières* suivi de *Les montagnes*). Puis *À propos du style de Genette*, l'essai de David Turgeon sur Gérard Genette. François retourne les livres entre ses mains et ne semble pas comprendre qu'il s'agit d'un cadeau. « Tu veux dire que tu me... donnes ça ? »

Dîner, ce n'est pas dans les habitudes de notre hôte, qui travaille et écrit la nuit et qui peut se permettre de déjeuner tard. François ne mange pas de pizza au bacon avec nous et plutôt que de s'asseoir à table, il s'assoit au salon, sur le bras du divan, en buvant cette bière qu'il boit parce que j'avais compris qu'il voulait que je l'accompagne en en buvant une, alors qu'il souhaitait simplement m'en offrir une pour accompagner mon repas, et qu'une fois ma bière débouchée, j'ai insisté pour qu'il s'en débouche une aussi, sinon j'allais passer pour un alcoolique.

Nous sommes au lendemain des élections fédérales, François n'est pas allé voter, mais semble un peu déçu que Ruth Ellen Brosseau, sa députée, n'ait pas été réélue. Il l'a croisée à quelques reprises et elle lui a paru sympathique. François n'a voté qu'une fois, en 1995, lors du référendum, parce que sa blonde de l'époque avait insisté pour qu'il vienne avec elle. J'en ai déduit qu'il avait voté oui, mais je pourrais me tromper. On peut toujours se tromper.

Et nous voilà qui mangeons de la pizza au bacon à la table de François Blais pendant qu'il nous regarde depuis son salon, et il y a là-dedans quelque chose comme une métaphore de son œuvre ou de sa place dans la littérature québécoise. Ou peut-être que j'essaie encore trop de faire mon perspicace.

François avait comme plan, ce soir-là, de regarder la chaîne Investigation avec sa sœur. Il me dit, avant que nous partions, qu'il écouterait la chronique radio que je prépare sur Ginette Reno. Puis il ajoute, juste avant que je monte dans la voiture : « Oublie pas d'écrire que je suis pas désagréable. » ♦

Dominic Tardif est né en 1986 à Rouyn-Noranda. Il a vécu à Trois-Rivières-Ouest, Asbestos, Sherbrooke et habite maintenant Montréal. Journaliste et chroniqueur, il collabore au *Devoir*, à la revue *Les libraires*, ainsi qu'à ICI Première et ICI Musique (où une de ses récentes chroniques portait pour vrai sur l'œuvre de Ginette Reno).

lire l'intime

d'un océan à l'autre



STEFAN PSENAK
Certains soirs
de catastrophe

*Je t'entends la nuit
tordre tes chemises
comme on égorge ses peurs*

Certains soirs de catastrophe
STEFAN PSENAK
Éditions Prise de parole



je calligraphie vos images
maquille vos obsessions
traduit vos curiosités
en carnaval de village

Le temps des signes
RINO MORIN ROSSIGNOL
Éditions Perce-Neige



JOSÉ CLAER

**Mordre
jusqu'au sang
dans le
rouge à lèvres**

POÉSIE
L'INTERLIGNE

*Le sexe contemporain aux
mâchoires de coquillage
La seringue à la main
Utilisant toujours des
aiguilles d'horloge
en retard
Pour me shooter le quotidien*

**Mordre jusqu'au sang
dans le rouge à lèvres**
JOSÉ CLAER
Éditions L'Interligne









Regroupement des
éditeurs franco-canadiens

La petite fille du dépanneur

Par Josiane Cossette

Salut François,

D'emblée, tu me permets de te tutoyer ? « Monsieur Blais », je ne peux juste pas. Je vais donc tenir pour acquis que c'est OK, pour mille et une raisons que tu découvriras bien assez vite.

Je suis tombée sur *Iphigénie en Haute-Ville* il y a une dizaine d'années, au Clément Morin de Trois-Rivières. Quand j'ai vu que c'était signé François Blais, j'ai lu ta bio décalée et évasive, et j'ai pensé : « François Blais, mon voisin d'enfance ? Celui qui venait acheter des bonbons au dépanneur de mon père ? » J'ai trouvé ça cool que quelqu'un de Grand-Mère soit traducteur et écrivain plutôt que journalier chez Doral, mais je n'ai pas acheté le livre et je me demande encore pourquoi.

Bref, il a fallu attendre 2013 pour que j'ouvre *La classe de madame Valérie* et que je me casse presque une côte en tombant de ma chaise. Imagine ma surprise : non seulement le livre se déroulait à l'école Lafèche, l'école de mon enfance, mais, comme les élèves de madame Valérie, j'étais moi-même pile en cinquième année en 1990. La classe de madame Valérie, ç'aurait pu être la mienne (ce qui aurait clairement mieux valu que celle de Pierre Tessier).



Très vite, les questionnements ont fusé. Comment aborder une œuvre quand tu y reconnais tous les lieux que l'auteur décrit, parce que tu y as grandi, mais aussi presque tous les personnages, aux noms réels ou inventés ? Comment aborder une œuvre quand, là où un lecteur « normal » doit se créer des images mentales à des lieues du réel, tu sens la poussière sur les calorifères qu'on rallumait l'hiver et la peur qui te tenaillait quand venait ton tour de descendre chercher les berlingots de lait ? Comment aborder une œuvre, quand tu as saigné du nez à cinq ans parce que son auteur t'avait demandé de te battre avec sa sœur *pour le fun* ?

Tout ça m'a ramenée à Umberto Eco et à ses théories de la réception : jamais je ne serais aussi près de l'intention de l'auteur, à moins d'écrire un roman moi-même. Je pouvais départager le vrai du faux, je me projetais de nouveau dans les rues de ma ville natale, dans ma cour d'école, où l'on ne jouait pas au « ballon poire », mais bien au « ballon rotatif » ; détail langagier qui décuplait mon plaisir de lecture et, comme tout le reste, m'amenait à superposer mes souvenirs à la réalité livresque. Je revoyais Jessica Matteau qui, j'en suis sûre, se prénomme en fait Julie – et qui était vraiment championne à l'élastique avec ses espadrilles blanches jamais sales ; Anne-Élyse (Rosalie ?) Caron, que même les filles trouvaient belle ; sans oublier sœur Colombe. « Sœur Colombe », deux mots sur lesquels le quidam serait vite passé. Mais, pour moi, ces deux mots charriaient des robes fleuries, une petite moustache, des « r » roulés... et la honte ressentie quand elle m'avait renoté qu'« on peut aimer ses parents, mais on peut seulement adorer Dieu ». Deux mots qui m'ont aussi transportée des années plus tard, lorsque cette même sœur Colombe nous a accompagnés, mon frère et moi, dans la préparation des obsèques de notre père, qui, ironiquement, depuis la dernière rangée de l'église pendant ma confirmation, lui avait chanté « Colombe, envole-toi » avec d'autres pères qui auraient préféré que leurs enfants soient en morale.

Impossible de te lire comme si Grand-Mère était pour moi une page blanche, impossible d'empêcher les incessantes interférences qui me font sortir de l'œuvre et m'y plongent plus profondément à la fois. Je sais bien que tu as pigé à gauche et à droite dans ton vécu, mais aussi dans celui de tes sœurs, pour créer la trajectoire de tes personnages... qui, par le plus grand des hasards, s'avère un copier-coller de mon propre parcours. De l'école Lafèche en 1990, au cégep de Shawi en Arts et lettres en 1997, jusqu'à – coup de grâce – Montréal, sur le Plateau, à la fin des années 2000. Là où tes personnages sont, j'étais, je suis. En lisant *La classe de madame Valérie*, j'ai pu voir, toucher, sentir tes descriptions, tes anecdotes par le truchement de ma propre vie, comme un film Super 8 qui se déroule à dix-huit images par seconde et dont

la bobine a *jammé* avec un goût de framboise suédoise quand j'ai lu ceci, à la page 364 : « Au primaire, j'habitais sur la Deuxième Avenue, pas très loin du dépanneur Hélène. » Bam. Le dépanneur de mon père, qui portait le nom de ma mère. Quand même ton livre dit que t'étais mon voisin, c'est que *La classe de madame Valérie*, c'est pas mal ma vie, à un détail près : je ne me suis pas suicidée dans un garage. Et, comme j'étais toujours vivante, je n'allais pas arrêter de te lire.

Document 1 et *Sam* ont suivi, me procurant le même plaisir de lecture et me jetant eux aussi par terre en raison des similitudes avec mon petit vécu d'inconnue. Comme j'étais techniquement de la promotion de *Sam* à Du Rocher en 1996, j'ai failli aller feuilleter mon album de finissants pour couper court à l'intrigue. Et dire que je suis habituellement de celles qui n'en ont rien à cirer de la part de réel dans l'autofiction ! Ton habileté à enchevêtrer la fiction et le réel était en voie de me transformer en monstre.

Ceci dit, au fil de la quête sur les traces de *Sam*, c'est avec grand bonheur que j'ai retrouvé Stéphane Daoust et sa légendaire insignifiance, deux personnages que j'avais eu l'occasion de côtoyer au défunt Café Figaro. Mentionnons simplement que je n'en ai pas voulu à *Sam* de le varloper joyeusement et que je ne prévois pas, à long terme, me procurer de t-shirt « J'aime Shawi ». Or, avec les souvenirs de Stéphane Daoust sont aussi remontés ceux d'une de mes collègues du café. Julie Parent. La Julie. Ta Julie. Celle d'*Un livre sur Mélanie Cabay*, dans lequel j'ai été étonnée de la voir surgir. « Ah ouin ? François Blais a tripé sur Julie Parent ? » que j'ai pensé. Je l'avais bien appréciée comme collègue, Julie. Tellement que je l'avais moi aussi googlée, quand j'étais à l'université. Mais hormis sa collaboration à *P45*, moi non plus, je n'avais rien trouvé. (Pour ce que ça vaut, sache que je la voucherais toujours plus que Dominique Boucher, qui poireaute encore au purgatoire de mes demandes d'amitié Facebook non acceptées, à cause d'une bitcherie qu'elle m'a faite à l'université.)

Trivial de me perdre dans ce genre de considérations et de souvenirs dans un livre qui veut nous faire réfléchir sur la mémoire et la violence faite aux femmes ? Je te l'accorde. Je salue ton travail, d'ailleurs. Mais des interférences, on ne peut pas mettre ça en laisse. Ça court dans la direction que ça veut, comme des chiens sur une terre à la campagne.

Bref, je ne pourrai jamais savoir comment je recevrais ce que tu écris si je m'appelais Karine et que j'étais née en 1989 à Rimouski. De toute façon, je ne changerais pas mes origines et, je l'avoue, ça me rend quand même un peu fière, même si on ne s'est pas tant connus, de dire : « François Blais ? C'était mon voisin d'enfance ! »

Je te dis donc merci pour ton talent et tes récits chargés de souvenirs qui goûtent bon le Fun Dip, et sans rancune pour le saignement de nez. On se voit peut-être aux Rivières.

(Oh ! J'ai croisé Julie Parent, cet été. J'ignore si elle a repris avec Éric Vandal mais, pour l'avoir de mes yeux vue traverser Saint-Denis au coin de Laurier, je te confirme qu'elle est toujours bien vivante.) ♦

Josiane Cossette

La petite fille du dépanneur

Native de Grand-Mère, **Josiane Cossette** est aujourd'hui conceptrice-rédactrice publicitaire à Montréal. Elle écrit surtout pour les autres, mais renoue de temps à autre, avec bonheur, avec son passé de littéraire (puisque'il faut bien que son presquedoctorat serve à quelque chose).



La fosse de François Blais

David Bélanger

À une certaine époque, disons au tournant de *Sam* (2014), alors que François Blais venait de recevoir la bénédiction de Pierre Foglia¹ pour *La classe de madame Valérie* (2013), certaines mauvaises langues ont commencé à persifler sur le compte de l'homonyme du ministre du Travail de l'époque : avec ses ratés sympathiques, sa niaiserie magnifiée (et, il faut le dire, magnifique), ce vitriol itérativement épandu sur le champ littéraire (pour notre plus grand bonheur, néanmoins), ne commençait-il pas à se répéter ? C'était là fort mal comprendre l'œuvre de François Blais.

Le pelleteur

Avec son court recueil de nouvelles, *Cataonie* (2015), il me semble que sa poétique a pu être mise en perspective. Prolifique, avec un titre par hiver depuis *Iphigénie en Haute-ville* paru en 2006, François Blais avait peu encouragé chez ses lecteurs le pas de recul, nous gardant d'apercevoir l'ensemble fascinant, féroce et idiosyncrasique, qu'il dessinait à coups de répétitions. L'image n'est pas sans intérêt : si François Blais se répétait, au fond, c'était à la manière du fossoyeur, qui, de ses toujours semblables pelletées de terre, n'en allait pas moins de plus en plus en profondeur.

Dans *La nuit des morts-vivants* (2011), on rencontre deux narrateurs, Pavel et Mollie ; chacun est mandaté par un « auteur » en contre-jour pour pondre une poignée de pages, comme une sorte de journal d'écriture ; cet auteur qu'on ne verra jamais, véritable fantôme de la trame, est sans doute celui qui est chargé d'intercaler les narrations et de nous faire constater à quel point le Pavel aux manières proustiennes irait bien avec cette Mollie à l'élan joycien – pourquoi diable ne se rencontrent-ils pas, pourquoi l'idylle échappe-t-elle au roman ? Les deux seuls geeks de tout Grand-Mère ne pourront-ils jamais échanger de fluides ? (Soit dit en passant, c'est aussi une grande injustice de l'histoire littéraire, quand, en 1922, James Joyce arriva complètement saoul à son unique rencontre avec Marcel Proust, et que les deux géants de la littérature de l'époque papotèrent de choses et d'autres plutôt que de la transcendance du langage.)

Ce que *La nuit des morts-vivants* nous révèle en fait, un peu comme on le voyait déjà poindre dans la *Vie d'Anne-Sophie Bonenfant* (2009), c'est le dialogue désirable entre les gens du cru et le monde littéraire ; Pavel est employé d'entretien, Mollie vie de l'aide sociale. Tous deux écluent dans les bars – ou se stationnent au Tim Horton's –, lecteurs assidus mais omnivores, ils ont une belle culture, mais une culture complètement inutile, voire déplacée, dans leur univers social. Vers la fin du roman, Pavel assiste au « fameux » party de Noël de son employeur, dans un bar de la ville. Un peu ennuyé, il grimpe sur la mezzanine et se met, pinte à la main, à lire un roman de Sôseki Natsume. Ce surplomb relatif relève quelque chose de touchant que les autres livres de François Blais revisiteront : la culture littéraire, quand bien même elle tapisse un livre de littérature, n'est pas moins traitée comme une culture de la marge, jamais de l'élite. À peine au-dessus des autres, sur une mezzanine.

Document 1 (2012) reprend l'année suivante ce commentaire sur la culture littéraire pour, d'une certaine façon, le préciser. Plutôt que de souligner la niche de la littérature dans le monde en général, les narrateurs Tess et Jude, respectivement commis chez Subway et assisté social, pointent la fraude – à moins que ce ne soit la secte ? – que représente l'institution littéraire, installée sur une série de croyances un peu aveugles. Les deux protagonistes, afin de se payer un voyage dans un petit bled perdu des États-Unis, décident d'emprunter l'identité du seul écrivain hermétique de Grand-Mère, Sébastien Daoust, Ph. D. en littérature, auteur d'une thèse sur le Temps chez Paul Valéry, recyclé dans la construction de bateaux car la littérature, « il n'y croit plus ». Le milieu littéraire local – celui de la région grand-méroise, mais plus encore celui du Québec – est moqué, alors que la falsification de Tess et Jude paraît simplement reproduire la fraude générale que constitue cette chasse gardée institutionnelle que serait la LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE.

Sam, d'une bonne pelletée, va un peu plus profond ; dès sa préface, François Blais demande de but en blanc à recevoir le prix Ringuet pour le livre que nous tenons entre nos mains : « Je souligne qu'il s'agit de mon huitième roman publié et, qu'à ce jour, je n'ai toujours gagné aucun prix littéraire important. [...] Personnellement, cela ne m'émue guère, l'on n'écrit pas pour gagner des prix, mais c'est surtout pour vous que cela commence à être gênant. » Montrant ainsi du doigt l'arbitraire des attributions, salissant joyusement nos beaux « outils de légitimation » pour parler le jargon des sociologues, l'auteur raconte, dans ce roman, la quête d'un pauvre garçon tombé amoureux d'un « journal intime », celui de S. qu'il rebaptise Sam. Il cherchera l'autrice de ce journal jusqu'au Département des littératures de l'Université Laval, sachant que la mère d'icelle y occupait un poste. Or, il faut voir que ce narrateur n'est qu'une victime de plus de la fraude de la littérature...

Cataonie, mentionnais-je, est ce qui nous révèle le mieux le geste d'approfondissement au cœur de la poétique de François Blais : s'il creuse depuis au moins *La nuit des morts-vivants*, c'est au terme de ce recueil de nouvelles que la fosse où poser la littérature paraît complétée. Dans « L'intrus », l'ultime texte de l'ouvrage, nous rencontrons le narrateur, écrivain pédant, qui se voit propulsé le temps de ses rêves dans la trame narrative d'*Angéline de Montbrun*. C'est d'autant plus gênant que ses rêves modifient pour de vrai le roman canonique ; pour s'en assurer, il va chercher conseil auprès d'un professeur de littérature ayant consacré sa thèse à tisser une lecture marxiste du célèbre roman de Laure Conan. – qu'il n'aurait cependant jamais lu, pas plus que la théorie marxiste. *Cataonie*, à son dénouement, nous présente ainsi une sorte d'itinéraire, de plus en plus bas : de la critique de « l'idéologie littéraire » à la critique de ses organes de publication, à la critique de son institution, celle, souvent universitaire, chargée de désigner qui passera à l'histoire et qui passera à la trappe. À ceci près, souligne l'œuvre de Blais, que les juges sont moins des juges que des automates poussés par l'air du temps, qui se gardent de lire, d'analyser, pauvres tartuffes, qui maintiennent le culte sans y croire.



Les personnages d'outre-tombe

Je conçois que j'ai ici parlé d'une seule tendance de l'œuvre de François Blais, et que j'ai tracé son portrait en polémiste – ou en fossoyeur –, en faisant l'impasse sur le gros de sa production. Les universitaires, dont je suis, adorent se concentrer sur les textes qui pincent le dogme universitaire.

Je l'ai mentionné, avec la bénédiction de Pierre Foglia, François Blais a reçu une lumière particulière, un souffle, et pour cause : *La classe de madame Valérie* se distingue de ses autres titres, par sa facture – c'est volumineux –, et son propos – il y a ici de la tendresse pour plusieurs personnages. Ce livre souligne, en regard des autres titres de l'auteur, une capacité d'empathie, ancrée dans les jeux (souvent cruels) de l'enfance. De fait, ce roman raconte de façon intercalée les préparatifs de la fête d'Halloween d'une classe du primaire, et l'âge adulte des mêmes enfants devenus grands, leur destinée, leur personnalité aiguisée par le temps. La force de ce récit choral réside dans la capacité à tirer les fils des jeux artificiels dans lesquels l'humain s'embarlificote constamment : les récits d'amour de la *Vie d'Anne-Sophie Bonenfant* en constituent autant d'exemples étrangement remuants.

Si François Blais semble avoir creusé profond pour enterrer la facticité de la littérature et de ses conventions, on constate ces dernières années tout ce qui, maintenant, est prêt à sortir de la fosse : des effrois véritables, quasiment sans deuxième degré dans *Les Rivières*, suivi de *Les montagnes* (2017), sous-titré *Deux histoires de fantômes*, ou encore le livre pour la jeunesse, *Lac Adélard* (2019). Je pense aussi à ce projet fragile, un essai intitulé *Un livre sur Mélanie Cabay* (2018), qui revient sur le trouble causé par ce « fait divers », la mort violente d'une jeune fille au cœur des années 1990. Un émoi qui a propulsé l'écriture. Car, au fond, on a souvent lu les romans de François Blais par le prisme de leur sarcasme, comme si le mordant pouvait résumer la démarche. Ses derniers livres soulignent la chair sous le papier, rappelant en cela *Nous autres ça compte pas* (2007), son deuxième roman : l'histoire d'un écrivain « à la tâche » racontant, devant un lecteur mal avisé, le récit plus ou moins amoureux d'un vieux couple de geeks et leur inexorable déréliction. On se dit que ce n'est qu'un roman sur l'écriture d'un roman, en oubliant un peu le roman – et le drame relatif – qu'il recouvre.

Si le discours de Blais se plaît à nous rappeler les conventions « de papier » dans lesquelles nous sommes embourbés, et ce, dès la tendre enfance – sa théorie du ballon-chasseur, réduisant les règles du genre humain à notre fonctionnement dans une joute au cours des récréations, constitue encore à ce jour l'un de mes efforts sociologiques favoris depuis Durkheim –, ses derniers textes se font plus graves, plus adultes : le drame de Mélanie Cabay nous rappelle les amours et les angoisses véritables qu'on aura beau maquiller sous l'ironie et la littérature, ils n'en demeureront pas moins là, prêts à surgir, tout en dessous. ♦

1. Pierre Foglia, « L'hiver, un livre, un poisson rouge », *La Presse*, 17 février 2014.

David Bélanger est chargé de cours à l'UQAM et stagiaire postdoctoral à l'Université McGill. Il a fait paraître récemment un recueil de nouvelles, *En savoir trop*, à l'instant même. Il est directeur de rédaction d'*XYZ. La revue de la nouvelle*.

Écrire est un jeu

(et le jeu est toujours frustrant, difficile et compliqué)

Les questions restent, les réponses changent. Voici celles de François Blais.

Est-ce que le roman est mort ?

Là, puisque c'est la première question et qu'il est important de partir du bon pied, il faudrait que je trouve en moi la maturité de répondre autre chose que « Je ne savais même pas qu'il était malade ». Bon, oui, j'imagine que le roman est mort. Des gens qui en savent beaucoup plus long que moi ont annoncé sa mort, et il me semble que je dois les croire sur parole. (Il serait intolérable de vivre dans un monde où des types comme André Breton, Milan Kundera et Roland Barthes parleraient à travers leur chapeau.) Ceci dit, cette mort ne m'affecte pas tellement, sans doute parce que je ne suis pas assez lucide/cultivé/talentueux pour percevoir les limites du genre. Je suis parfaitement à l'aise avec les codes du roman et, si on me laisse faire, je vais écrire des romans toute ma vie.

La qualité ou le défaut d'un éditeur, d'une éditrice ?

La qualité principale d'une éditrice est, à mon avis, la franchise. (Il y a la compétence, bien sûr, mais on tient la compétence pour acquise.) Elle doit être capable de dire sans détour ce qui cloche dans un texte. Comme auteur, on sait toujours un peu ce qui cloche, mais on fait souvent du déni, parce qu'on se souvient de tout le travail investi dans ces parties qui clochent, et de tout le travail que ça demanderait pour qu'elles cessent de clocher. Il y a toujours une très grande distance entre le manuscrit que je soumetts et le livre imprimé. La dernière éditrice avec laquelle j'ai collaboré (à La courte échelle) a travaillé très fort pour nettoyer mon manuscrit de toutes ses incohérences, redondances, platitudes et culs-de-sac, au point que c'en est presque injuste que son nom ne figure pas sur la couverture. S'il me prenait l'idée insensée de m'autoéditer, je sais bien que je n'arriverais qu'à produire de la bouillie pour les chats.

Avez-vous une béquille littéraire ? Si oui, laquelle ? Expliquez.

Dans tous mes récits à la première personne, j'utilise un narrateur féminin pour faire croire que le personnage n'est pas exactement moi.

Le roman que j'ai honte d'avoir lu ?

La réponse qui me vient spontanément est qu'il est ridicule d'avoir honte de ses lectures. (Oui, d'accord, les lecteurs de *50 Shades of Grey* devraient être gênés mais, en même temps, ils sont sans doute trop nonos pour ressentir de la honte.) Toutefois, avec le recul, je dois dire que j'ai honte d'avoir lu *Fend-le-vent et le visiteur mystérieux* en troisième année. La maîtresse m'avait surpris à lire *Les malheurs de Sophie*, et elle m'avait fait comprendre à demi-mot qu'il s'agissait d'un « livre de filles » (parce que le personnage principal était une petite fille, qu'il avait été écrit par une femme et que la couverture était rose dans l'édition que je possédais),

et que je devais en cesser la lecture immédiatement. À la place, elle m'a enfoncé dans la gorge ce *Fend-le-vent et le visiteur mystérieux*, un « livre de gars » que j'ai trouvé vraiment plate, mais que j'ai lu d'une couverture à l'autre parce que je ne voulais pas déplaire à la maîtresse.

Le pays dont je préfère la littérature ?

La Russie. Pendant la période de ma vie où j'étais un peu intense, j'aimais tellement les grands auteurs russes que j'ambitionnais d'aller vivre en Russie, dans une datcha perdue au milieu de la Sibérie, quelque part dans le coin d'Iekaterinbourg. Une icône du XII^e siècle au mur, un gros poêle au milieu de la place et un samovar sur une table basse. Je voulais vivre exactement comme Oblomov : me prélasser au coin du feu, manger des cornichons salés, boire de la vodka, contempler la steppe d'un air rêveur. J'aurais eu une épouse qui se serait peut-être appelée Anna Arcadievna ou Nastassia Philippovna. Ça fait longtemps que je ne suis plus intense, mais j'ai quand même gardé une affection pour la littérature russe, à cause du mélange de mélancolie et d'humour désespéré, des grands espaces, de la neige, des chicanes entre slavophiles et occidentalistes (qui ne sont pas de mes affaires, mais qui me passionnent quand même), et surtout des personnages trop intelligents pour leur propre bien, aux motivations floues et compliquées.

Le livre qui fait partie intégrante de l'écrivain que je suis devenu ?

The Life and Opinions of Tristram Shandy, Gentleman, de Laurence Sterne. D'abord, c'est la chose la plus drôle jamais écrite. Lire une seule page de *Tristram Shandy* me fait davantage rire que n'importe quel show de n'importe quel humoriste. Et puis, c'est un roman entièrement constitué de digressions. Le narrateur tourne interminablement autour du pot, au point qu'il en oublie le pot. C'est de loin le roman qui m'a le plus influencé comme auteur, parce que moi aussi j'essaie souvent d'être drôle, et moi aussi j'adore tourner autour du pot.

Si je n'écrivais pas, je...

Jouerais à des jeux vidéo.

Mon personnage fictif préféré ?

J'ai un faible pour Mycroft Holmes. C'est un surdoué (il est même décrit comme étant plus brillant que son petit frère, Sherlock), mais il est paresseux, indolent et complètement dépourvu d'ambition. Il pourrait accomplir de grandes choses, mais il préfère passer ses journées à son club de gentlemen, à fumer son cigare et à lire son journal. D'une manière générale, j'aime beaucoup les personnages qui gaspillent sciemment leurs talents.



Votre pire et votre meilleur souvenir d'écriture ?

Il me serait difficile d'identifier un meilleur moment d'écriture, étant donné qu'il s'agit d'une activité très routinière. Je suis généralement heureux quand j'écris, surtout quand j'ai tout mon temps et que j'ai une théière et des biscuits à portée de main. Le bonheur d'écrire est une variété particulière de bonheur, puisqu'il est presque entièrement composé de sentiments négatifs (la frustration de ne pas arriver à exprimer précisément ce que j'ai en tête, le découragement devant la tâche à accomplir, la tentation presque irrésistible de garrocher l'ordi et de faire autre chose, etc.), mais c'est tout de même le plus grand bonheur qui soit. Écrire est un jeu, et le jeu est toujours frustrant, difficile et compliqué (sinon, c'est un jeu plate).

Tout de même, je dirais que mon meilleur souvenir d'écriture remonte à 2002, alors que, par un concours de circonstances, je me suis retrouvé à vivre seul en appart dans une ville où je ne connaissais pas grand monde. J'ai alors décidé que c'était le moment idéal pour essayer d'écrire un roman. Vérifier si j'avais ça en moi. J'allais avoir trente ans bientôt et, même si j'écrivais depuis longtemps pour mon plaisir personnel, je n'avais jamais eu l'idée de m'y mettre sérieusement. À cette époque, je n'aurais pas pu nommer trois maisons d'édition québécoises. J'ignorais même l'existence de celle qui allait devenir la « mienne » (L'instant même). J'ai donc ouvert un fichier Word et je me suis mis au travail, pour finalement découvrir que oui, j'étais capable d'écrire un roman. Si je garde un si bon souvenir de cette période, c'est sans doute parce que j'étais complètement absorbé par l'écriture. J'étais sur le BS, alors je n'avais que ça à faire, à part manger et aller promener le chien.

Est-ce que je lis les critiques de mes livres ? Pourquoi ?

Tout le monde lit les critiques de ses livres, non ? On écrit d'abord pour soi, c'est vrai, mais si on décide de publier ce qu'on écrit, c'est quand même un peu pour les autres. Je suis toujours curieux de savoir ce que les gens pensent de mes livres. Je n'accorde pas une importance particulière aux critiques professionnels. Je dirais même que je préfère l'avis des gens sur les sites comme Goodreads, qui disent carrément (parfois brutalement) ce qu'ils pensent, sans mettre de gants blancs, sans chercher à bien tourner leurs phrases, sans se préoccuper de « placer l'œuvre dans son contexte », et toutes ces affaires-là. Ceci dit, je crois qu'il ne faut pas accorder une importance démesurée aux critiques, et je suis toujours embarrassé quand je vois un collègue ruer dans les brancards à cause d'une mauvaise critique.

Y a-t-il une autre manière d'écrire que sous la contrainte ?

Je ne pense pas. Mais, en même temps, cette contrainte est artificielle, parce que je sais bien que tout le monde, sauf moi, se fout du roman que je suis en train d'essayer d'écrire. J'ai certes un petit lectorat fidèle, il y a des gens qui apprécient ce que je fais, mais personne n'en ferait un fromage si je décidais d'arrêter. Pour parvenir à pondre mes cinq cents mots par jour (c'est mon quota), je dois me faire accroire qu'il est d'une importance capitale que j'arrive au bout de ce manuscrit. Je suis un patron très vache envers moi-même, je n'accepte aucune excuse et il est très rare que je m'accorde une journée de congé. Les jours où je n'arrive pas à écrire, où rien ne sort (ou que ça sort tout croche), je me force à faire de la recherche ou de la lecture en rapport avec mon projet.

C'est beaucoup plus facile quand la contrainte vient de l'extérieur, sous la forme d'une date de tombée.

L'écrivain dont je suis jaloux...

Je pense qu'il ne sert à rien de se jalouser entre écrivains. Et puis, si je me mettais en tête d'envier tous ceux qui ont davantage de talent que moi, je me rendrais très malheureux. Ceci dit, je suis tout de même un petit peu jaloux d'Alexie Morin à cause de cette capacité qu'elle a (mélange de talent, d'intelligence, de sensibilité et d'habileté technique) d'exprimer, avec élégance et sans avoir l'air de se forcer, des choses que j'aurais cru impossibles à exprimer en français. Cette phrase de Flaubert traduit bien la frustration qui m'habite quand je peine à traduire en mots une idée complexe, un état d'âme fugitif ou un alliage inusité de sensations : « La parole humaine est comme un chaudron fêlé où nous battons des mélodies à faire danser les ours, quand on voudrait attendrir les étoiles. » Je crois que certaines zones de la psyché humaine vont demeurer à jamais hors d'atteinte des mots, que certaines réalités sont trop fugaces et trop subtiles pour se laisser prendre par les filets grossiers du langage. C'est pourquoi je suis toujours déchiré entre la jalousie et l'envie d'applaudir quand un écrivain (mettons Virginia Woolf, Marcel Proust, Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski ou Alexie Morin) me donne tort et arrive à épingleur sur la page l'une de ces réalités que je croyais jusque-là inexprimables.

Je suis également rempli d'admiration pour ceux qui arrivent à peindre de manière claire et simple une scène complexe, ou à décrire l'évolution d'un corps dans l'espace sans que le lecteur s'y perde. (C'est vraiment plus difficile qu'il n'y paraît.) Une autre citation (de Julien Green cette fois) qui me revient souvent en tête quand j'écris et que je me retrouve embourbé dans un passage difficile : « La pensée vole et les mots vont à pied. Voilà tout le drame de l'écrivain. » Encore une fois, j'ai l'impression que ça ne s'applique pas à Alexie Morin et, oui, je suis quand même un peu envieux à cause de ça. (En ce qui me concerne, on peut dire que ma pensée vole, même si elle ne vole pas très haut, mais j'ai souvent l'impression que mes mots vont en rampant.)

Quels auteurs vous ont le plus inspiré dans votre propre écriture ?

Quand j'ai commencé à écrire, à l'adolescence, j'étais obsédé par Boris Vian, et j'étais convaincu que ça ne valait pas la peine d'écrire si on n'écrivait pas exactement comme Boris Vian. J'ai rédigé des dizaines de petites histoires « à la manière de... ». (Enfin, je m'imaginai que c'était « à la manière de... », mais c'était plutôt du sous-sous-sous-sous Boris Vian. Je le sais parce que ces histoires existent encore, et ce n'est pas beau à voir.) Quand mon premier roman est paru, Christian Desmeules a qualifié mon écriture de « cartoonnesque ». Ce n'était pas un compliment, mais ça ne m'a pas déplu, parce que ce côté cartoonnesque est ce qui me reste de ma période Boris Vian.

Au début de la vingtaine, j'ai essayé d'avoir une période Réjean Ducharme, mais j'ai vite abandonné parce que mon style naturel est trop incompatible avec le sien. Mon écriture est entièrement dépourvue de jeux sur la langue et d'images. C'est pourquoi je ne comprends pas trop ceux qui trouvent que je m'amuse à faire du sous-sous-sous-sous Réjean Ducharme.

Un peu plus tard, j'ai eu une période Céline. Les résultats étaient aussi lamentables qu'on peut l'imaginer. (Par contre, je suis fier de dire que je n'ai jamais eu de période Bukowski. Je n'ai même jamais été capable de terminer un livre de Bukowski.)

Au bout du compte, les auteurs qui m'ont le plus inspiré sont ceux qui semblent écrire « au fil de la plume », comme Laurence Sterne, Mark Twain, Miguel de Cervantès, William Makepeace Thackeray. J'aime beaucoup les écrivains « nonchalants », surtout depuis que j'ai découvert tout le travail que ça exigeait afin de parvenir à cette « nonchalance ». Comme j'ai passé l'âge d'avoir des périodes, ces influences sont plus obliques, mais je sais que je ne serais pas l'écrivain que je suis si je n'avais jamais ouvert *Roughing It*, *The Luck of Barry Lyndon* ou *The Life and Opinions of Tristram Shandy, Gentleman*.

Pourquoi Réjean Ducharme est-il un écrivain important ?

En tout cas, il est un écrivain important pour moi car, lorsque je l'ai découvert, à dix-huit ans, je croyais en avoir fini avec la littérature québécoise. Il faut dire que mes profs de français successifs à l'école secondaire Le Rocher avaient travaillé fort pour me dégoûter des auteurs québécois, me forçant à avaler des affaires comme *Agaguk*, *Menaud*, *maître-draveur* et *Le Survenant*.

Vraiment, je n'ai rien contre *Agaguk* (pas grand-chose pour non plus), ça se laisse lire, mettons, mais je me souviens d'avoir pensé que si nos « classiques » étaient de ce calibre-là, alors je n'avais aucune envie d'aller voir de quoi le tout-venant avait l'air. Notre littérature est jeune, d'accord, et le corpus littéraire canadien-français est forcément plus mince que celui de la France, qui accumule les chefs-d'œuvre depuis des siècles. Mais la littérature russe est également jeune, et j'avais déjà décidé, en secondaire 4, que Germaine Guèvremont, Philippe Aubert de Gaspé, Félix-Antoine Savard, Louis-Honoré Fréchette, Octave Crémazie, Yves Thériault et compagnie ne faisaient pas le poids face à Dostoïevski, Gogol, Tchekhov et Tolstoï. Je lisais *les Mémoires écrits dans un souterrain* en cachette dans le cours de chimie, et *Agaguk* au grand jour dans le cours de français, et je mesurais l'ampleur du fossé entre nos classiques et les leurs.

J'étais convaincu que notre littérature était de seconde zone, simplement parce qu'il ne serait pas passé par la tête de Louis-Paul Descôteaux et d'André Prince de nous faire lire Réjean Ducharme. Et moi-même je n'avais jamais eu l'idée de prendre les devants, malgré *L'avalée des avalés* et *L'Océantume* qui traînaient dans la bibliothèque de mes parents depuis ma naissance. De toute façon, les couvertures étaient peu invitantes et, surtout, je ne pensais pas qu'il pouvait sortir quelque chose de bon d'un type prénommé Réjean. Mes auteurs préférés à l'époque portaient des noms infiniment moins triviaux : Fiodor Mikhaïlovitch, Anton Pavlovitch, Lev Nikolaïevitch, etc. Réjean... pourquoi pas Gaétan, un coup parti ?

Il a fallu que je me retrouve, vers la fin de ma deuxième année en Arts et Lettres au cégep de Shawi, avec un travail à remettre la veille sur un roman québécois de mon choix, pour que je me pince le nez et que j'ouvre enfin *L'avalée des avalés*. Réjean m'a eu au premier paragraphe. J'ai lu le roman d'une traite, complètement fasciné. J'ai découvert ce soir-là qu'un auteur québécois pouvait jouer dans la même ligue que tous les Anton Pavlovitch du monde. Incidemment, je n'ai pas fait mon travail sur *L'avalée des avalés*,

parce que je ne voulais pas que l'école vienne salir mon amour pour Bérénice Einberg. (À la place, j'ai bâclé quelque chose sur *La grosse femme d'à côté est enceinte*, sans me donner la peine de lire le bouquin.)

Aimeriez-vous écrire pour le cinéma un jour ? Y a-t-il des films qui vous ont marqué plus que d'autres ?

J'adorerais écrire pour le cinéma ! Premièrement parce que c'est beaucoup plus facile d'écrire un scénario qu'un roman : on n'a pas à se préoccuper de bien polir notre style, de créer une atmosphère, de décrire les lieux et les personnages en détail. La caméra fait tout le travail à notre place. Et puis on n'est pas responsable du résultat final, puisque c'est le nom du réalisateur qui est mis de l'avant. (Tout le monde sait que, mettons, *Schindler's List* est un film de Steven Spielberg, mais à peu près personne ne pourrait nommer le scénariste sans demander à Wikipédia.) Surtout, écrire pour le cinéma est beaucoup plus payant que d'écrire des romans. (En même temps, presque tout est plus payant que d'écrire des romans.)

Pourquoi écrire pour les jeunes ?

Il ne me serait jamais venu l'idée d'écrire pour les jeunes si je n'avais pas été sollicité. Dans le cas de mes albums pour les petits enfants, c'est l'illustratrice qui m'a demandé de lui écrire des histoires. Et pour ce qui est de mon roman pour les adolescents, c'est l'éditrice de *La Courte Échelle* qui m'a approché pour que je soumette un texte. Je n'aurais jamais osé me lancer dans la littérature jeunesse de ma propre initiative, parce que c'est un public qui me fait un peu peur. À tort ou à raison, je vois les jeunes comme des lecteurs très exigeants et très difficiles. Surtout les adolescents, qui sont sursollicités, surstimulés, et qui ont toujours un écran à portée de main. En écrivant mon roman destiné aux lecteurs de onze à treize ans, j'avais l'impression de devoir ramer fort pour garder leur intérêt, les inciter à tourner la page et à lire la prochaine. Je ne sais pas trop si j'y suis arrivé, car le roman vient tout juste de paraître et je n'ai pas encore eu de feedback. (La madame du *Devoir* l'a trouvé correct, mais c'est une grande personne, ça ne compte pas.)

Avez-vous un rituel d'écriture ? Écrivez-vous le matin, le soir, la nuit ? Dans un bureau, dans le salon ? Aucune de ces réponses.

J'écris toujours le matin, quand mon niveau d'énergie est à son maximum. C'est très fragile, mon affaire. Pour tirer le meilleur parti de mon petit filet de talent, il faut que les conditions soient idéales : je dois être bien reposé, habillé en mou, n'être distrait par rien, ne pas être trop contrarié par les événements extérieurs. J'envie ceux qui peuvent écrire dans n'importe quelles conditions, soûls, morts de fatigue, déprimés, etc. J'ai lu que Dickens écrivait parfois à la table de la cuisine, en jasant avec la visite, pendant que sa centaine d'enfants criait et courait partout. Je trouve ça plus impressionnant que tous les exploits de David Blaine (David Blaine étant ce dude qui a retenu son souffle sous l'eau pendant dix-sept minutes, qui a passé soixante-deux heures tout nu dans un bloc de glace, qui a vécu quarante-quatre jours dans un coffre en plexiglas).

J'écris sur un vieux divan dans le sous-sol, avec mon portable sur mes genoux. ♦

TRADUCTION LITTÉRAIRE ET TRADUCTOLOGIE

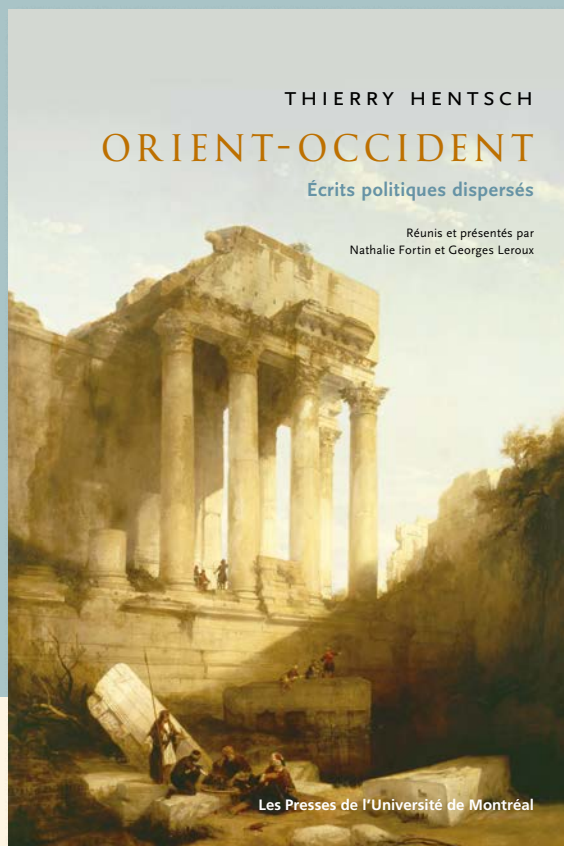
Se spécialiser à la maîtrise

USherbrooke.ca/traduction-litteraire



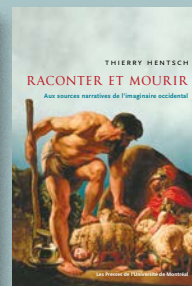
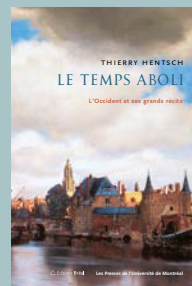
Découvrez ce cheminement axé sur la traduction littéraire telle qu'elle se pratique et se pense en contexte canadien et québécois.

On y fait de l'analyse textuelle et de la traduction dans un cadre qui permet d'explorer à la fois les enjeux contemporains en traductologie, l'histoire et la sociologie de la traduction.



Près de quinze ans après la mort de Thierry Hentsch, son héritage intellectuel est toujours vivant. Revenir à son œuvre, c'est non seulement mesurer son influence, mais c'est aussi tenter d'éclairer la manière dont l'époque a imprégné sa pensée et orienté sa vie.

En plus de ses grands livres – *L'Orient imaginaire* (1988) *Raconter et mourir* (2002) et *Le temps aboli* (2005) –, il laisse, échelonnés sur plus de trente années de réflexion, des dizaines d'écrits politiques sur les rapports de l'Occident avec l'Orient, cet autre toujours figé dans le stéréotype. Cette anthologie, qui présente vingt études marquantes, suit l'évolution de la pensée de l'auteur.



www.pum.umontreal.ca

P | U | M
Les Presses de l'Université de Montréal

Codes régionaux

écrire et éditer

Perrine Leblanc
Nicholas Giguère
Annie Landreville
Patrice Lessard
Mélilah Abdelmoumen
Kevin Lambert
Virginie Blanchette-Doucet
Erika Soucy
Ariane Gélinas
Véronique Grenier
Kateri Lemmens

Faire du feu

Texte **Perrine Leblanc** | Photographies **Alain Lefort**



Il y a quelques années, en revenant de chez ma mère qui reste à Nouvelle, je me suis arrêtée avec une amie dans un pub dont la terrasse donne sur le fleuve, à Kamouraska. Près du zinc, je suis tombée sur une connaissance que je n'avais pas vue depuis au moins un an. Elle m'a dit : « J'ai loué une maison à Saint-André avec des amis. Je vis ici, maintenant. » J'ai souri poliment, je lui ai souhaité bon courage, et en rentrant dans la voiture j'ai pensé qu'il fallait quand même être un peu fou pour quitter Montréal.

J'ai changé d'idée l'année dernière.

Je suis Montréalaise, mais ma maison est en Gaspésie depuis juillet 2018. Je ne sais pas si on peut dire de moi que je suis une écrivaine gaspésienne, gaspésienne comme ma mère née en Gaspésie peut dire qu'elle est du cru, mais c'est dans le petit village où Gabrielle Roy a écrit *Bonheur d'occasion*, à neuf cents pas de la mer, que cette maison de l'époque victorienne nous a attirés, mon amoureux et moi.

1.

Les vieux au village disent que George O'Brien travaillait pour l'armée.

*Les vieux de George O'Brien
et les vieux des vieux de George O'Brien
ont construit la maison de bois en pantalons à bretelles et à l'huile de coude :
le rez-de-chaussée en 1850, le premier étage dans les années 1920.
C'étaient des mangeurs de patates au mildiou comme mes ancêtres
immigrés dans la péninsule au XIX^e siècle à cause des Anglais
qui divisaient pour mieux régner en Irlande.*

Partir le chauffage

Le vent boxe la maison construite sur une colline, les clous pètent au froid, l'eau de pluie entre par une fissure dans le solage, le chapeau d'une des deux cheminées est parti au vent, les fenêtres d'origine sont des portes ouvertes sur le dehors, deux puits de lumière fuient dans le solarium. Après l'orage ça sent le pu-erh, mais c'est chez nous, et l'hypothèque nous coûte trois fois moins cher qu'un petit loyer dans un quartier *adjacent* à Montréal. On colmate les brèches avec les moyens du bord, on chauffe au bois le jour quand il fait froid et on dort en cuillère pour se réchauffer la nuit.

À Montréal, faire du feu ça voulait dire partir le chauffage ; je réglais le thermostat à 19 °C pour maintenir ma facture d'électricité à 55 \$ par mois. Pour partir le chauffage dans notre maison poreuse en Gaspésie, on fait un montage avec des bûches de dix-huit pouces, de l'écorce de bouleau et du petit bois d'allumage posé en croix sur le tas. On craque une longue allumette, on met le feu au tas et on ferme la porte du poêle. On se frotte les mains en attendant qu'il fasse chaud, on a mal aux articulations, on a les doigts gourds. On ferme la clef du bas quand les flammes se mettent à lécher les pierres à feu derrière la vitre du poêle. La fonte claque en se réchauffant comme le pain fait maison chante en sortant du four. À 18 °C on ferme la clef du haut. À 20 °C le chat se couche en sphinx et on enlève nos gants magiques en coton pour travailler. De temps en temps, on prend le char et on fait 900 km pour aller manger du kimchi et voir nos amis à Montréal.

2.

Les vieux au village disent aussi que George O'Brien rédigeait des modes d'emploi pour les professionnels de la guerre.

Sur le terrain de la maison O'Brien on a trouvé :
des canettes de bière brassée dans le coin
un CD rayé de Robert Charlebois
une cheminée rouillée
un devant de char
un séchoir à poissons qui pique du nez
un crâne animal
des plants de houblon
des outils
et au bout de la longue planche de culture d'ail
dans les herbes jaunies et couchées par l'automne
une bombe.





L'armée

Trois soldats en treillis à motifs de camouflage ont sauté d'un hélicoptère à moins de trois cents mètres de la maison à la fin du mois d'octobre. On était en train de corder le bois pour l'hiver. Les hommes forts du Canada habillés en chair à canon venaient récupérer la bombe dans un bosquet aux herbes couchées par l'automne. L'engin mesurait quatre pieds de long. Sa forme rappelait vaguement celle d'une torpille. On pouvait lire, sur son corps jaune et corrodé, ce numéro de modèle qui sonne comme un nom de code : MK 8.

Mon amoureux avait découvert ce *mortier sous-marin inerte* (le responsable des communications de la base militaire) *de fabrication champêtre* (le caporal qui a récupéré l'engin sur notre terrain) alors qu'il préparait la terre pour planter l'ail à quelques pas de la porte d'entrée de notre nouvelle maison. La bombe gisait pas loin de la balançoire pour enfants suspendue à la branche la plus forte de notre épinette de Norvège et de la ruine qui tient lieu de table à pique-nique. Elle n'était pas de confection canadienne, d'après le caporal qui a soupiré, découragé, quand je lui ai dit que j'étais écrivaine.

Mes recherches sur Google et dans le *deep web* n'avaient rien donné la veille, j'étais tombée sur des images et des descriptions de torpilles, de hedgehog, de squid, de bombes nucléaires qui m'ont quasiment rendue folle. Il n'y avait rien, dans cette mer d'engins bons à tuer, qui ressemblait au Léviathan couché sur mon terrain. Les spécialistes des explosifs de l'escadre saguenéenne dépêchés en Gaspésie étaient dans le noir eux aussi, l'engin n'était pas répertorié dans leurs livres. Ma seule certitude, c'est que cette bombe n'avait pas passé plus de trois hivers sur place. Avec le temps, la végétation l'aurait intégrée et le sol l'aurait avalée. La bombe était donc là depuis peu, et en attendant que l'armée fasse son travail, dans cette étrange intimité avec un déchet de guerre, je me suis arrangée pour ne jamais être nue quand je la croisais du regard depuis la fenêtre de notre chambre, gênée, comme si elle avait des yeux et une conscience, de la voir dans sa rouille, vieillie, vulnérable mais fabriquée pour tuer.

L'avis du caporal et le résumé officiel que m'a transmis le lendemain de la mission le responsable des communications de la base militaire n'ont eu aucun effet sur mon angoisse, car il y avait autre chose dans cette histoire vraie qui jouait avec mes nerfs : j'étais la seule victime du hasard qui dessine un pont entre la réalité et la fiction. Sept jours plus tôt, j'avais envoyé à mon éditeur le manuscrit de mon prochain roman, et dans ce roman, il y a une bombe.

3.

*On nous a dit d'appeler la SQ, et la SQ a appelé l'armée.
L'armée a dit : La bombe est à nous, on vient la chercher.*

Les vieux au village ont ri quand on leur a dit que l'armée venait récupérer une bombe près de la maison O'Brien : Il y en a une pareille plantée chez l'ancien Hells full patch du village.

L'armée a dit : Elle est à nous celle-là aussi, on la ramasse en passant.

Dans le champ où l'hélicoptère a lâché trois militaires, j'ai entendu le caporal chuchoter à l'oreille du soldat qui avait l'air le moins chien : Les explosifs étaient plus légers à l'époque, elle est peut-être vide mais je la ferais sauter quand même.

La SQ a fermé la 132 à la demande de l'armée, au cas où la bombe ferait sa job de guerre entre la forêt et la mer.

Depuis le départ des militaires, au bout de la planche d'ail dont on vient de récolter les têtes, il reste un creux de la longueur d'un mortier sous-marin.

Je dis :

*George O'Brien a fabriqué pendant la guerre froide
une bombe qui va exploser avec ses réponses en 2025
dans la langue des solstices, des équinoxes et de ma mère.*



Chasser l'humidité

On a survécu à l'hiver qui dure six mois. On alimente le premier feu de l'année à l'extérieur avec les bûches noueuses de la saison passée et les branches de pommier cassées par le vent. Mon homme dit, en retournant les boulettes de bœuf écrasées sur le grill de fortune, un pied dans le tas de neige sale et l'autre sur une butte de terre pour les patates à planter : « Le bois va donner un petit goût à la viande. » Et il a raison.

Chez nous ça sent le bois mouillé et le pipi des écureuils qui ont fait des petits dans les murs. Il fait froid la nuit, sauf à côté du poêle à bois et sous les draps, alors on fait du feu à deux pour chasser l'humidité qui nous rentre dedans. ♦

Perrine Leblanc est l'auteurice de *L'homme blanc* (Le Quartanier, 2010 / *Kolia*, Gallimard, 2011) et de *Malabourg* (Gallimard, 2014 / Folio, 2015). Elle prépare avec Geneviève Godbout un roman illustré intitulé *La reine Maeve*. Son troisième roman, *Gens du Nord*, devrait paraître en 2020.

Alain Lefort est photographe et portraitiste. Il collabore régulièrement à *LQ*. [alainlefort.com]

Abolir les frontières

Nicholas Giguère

Il est révolu le temps où les éditeurs, pour attirer des auteurs, s'imposent dans le milieu littéraire et se taillent une place de choix sur le marché du livre, devaient obligatoirement avoir pignon sur rue à Montréal ou à Québec.

En 1971, déjà, les Écrits des Forges, créés par le poète Gatien Lapointe, élisent domicile à Trois-Rivières, et contribuent à faire de la ville, au fil des ans, un foyer de production incontournable de la poésie. Depuis près de vingt ans, la littérature québécoise est dynamisée par une pléthore de nouvelles structures éditoriales dirigées par des femmes et des hommes qui ont sciemment choisi d'installer leurs pénates en dehors des centres urbains et culturels : l'on peut penser à La Peuplade, aux éditions du Quartz ou encore aux toutes récentes éditions Chauve-souris, respectivement établies à Saguenay, Rouyn-Noranda et Magog. Quel est le quotidien de ces éditeurs ? Que représente pour eux le fait de travailler en région ? À quels défis sont-ils confrontés ? Comment réussissent-ils à tirer leur épingle du jeu ? Regard sur ces quelques *outsiders* qui redéfinissent, à leur façon, la cartographie de l'édition littéraire.

Exister dans la périphérie

Publier des livres, à fortiori des œuvres littéraires, n'est pas aisé et c'est peut-être encore plus difficile pour les éditeurs installés en région, qui doivent de surcroît composer avec un enjeu de taille : la mobilité. « Nous [les membres de l'équipe éditoriale] devons nous déplacer souvent, et la route est longue, affirme Simon Philippe Turcot, directeur général de La Peuplade. Il est rare que nous soyons tous réunis au même moment au siège social. L'un de nous est la plupart du temps en déplacement, que ce soit pour un événement au Québec ou à l'étranger. » Pour éviter d'être trop accaparés par des déplacements et des tâches chronophages qui les éloigneraient de leur passion première, à savoir la publication de voix littéraires originales, Simon Philippe Turcot et Mylène Bouchard, directrice littéraire à La Peuplade, ont embauché Julien Delorme, qui représente désormais la maison saguenéenne à Paris.

Les éditeurs œuvrant en région n'ont pas tous la chance de La Peuplade, tant s'en faut. Plusieurs, en raison de leur éloignement, peinent à bâtir et à maintenir un réseau de relations pérennes avec leurs pairs. « La principale difficulté [liée au fait de travailler à l'extérieur des grands centres] est certainement la fréquence des rencontres avec des professionnels du livre, des collègues éditeurs, des écrivains et des libraires, précise Marie-Noëlle Blais, directrice littéraire au Quartz. Force est d'admettre qu'en région, c'est plus tranquille et nous sommes peut-être plus isolés en ce sens. » D'autres, comme Étienne Poirier, directeur général des Écrits des Forges, sont ralentis dans leurs activités parce que leur situation géographique influe sur la santé financière de leur entreprise :

Du point de vue des affaires, il existe quelques difficultés liées au fait d'être situé en région. Parmi elles, les coûts de

transport des livres que nous produisons aux Forges. À Montréal, je me chargerais moi-même de la livraison des livres chez le distributeur. Mais comme celui-ci se trouve en banlieue montréalaise, tout doit transiter par la poste. Cela engendre des coûts importants pour un éditeur évoluant dans un marché niché comme celui de la poésie.

Or, de telles difficultés apparaissent encore plus criantes pour des maisons d'édition qui en sont à leurs balbutiements et disposent de ressources limitées. C'est le cas des éditions Chauve-souris, fondées par Anne Brigitte Renaud et l'écrivaine Michèle Plomer : la jeune entreprise, qui ne bénéficie pas encore de subventions au fonctionnement, réussit tant bien que mal à se faire un nom dans le milieu hautement compétitif de la littérature jeunesse. « En ce moment, expliquent les éditrices, ce n'est pas très prestigieux, pour un auteur, d'intégrer le catalogue de Chauve-souris : notre rythme de publications est plutôt faible ; nos livres ne sont pas distribués dans le réseau des librairies du Québec. Pour ces raisons, nous ne recevons pas beaucoup de manuscrits. » Ajoutons : des manuscrits de qualité qui définiraient l'image de marque de la maison d'édition et la feraient (re)connaître comme un joueur incontournable.

Montréal/les régions : en finir une fois pour toutes

S'il est vrai que le milieu éditorial contemporain ne semble plus autant marqué et même structuré (comme il a pu l'être autrefois) par la dichotomie entre Montréal, métropole des lettres québécoises, et *le reste*, n'est-il pas pour autant quelque peu montréalocentriste ? Pour Marie-Noëlle Blais, la réponse est on ne peut plus claire : « Malheureusement, encore aujourd'hui, les étiquettes collent encore parfois à la peau des livres produits en région. Un écrivain de l'Abitibi et publié en Abitibi sera souvent présenté comme un auteur abitibien et rarement comme un auteur québécois. Faisons-nous de même avec les auteurs des grands centres ? Sont-ils cantonnés à leur ville ou leur région ? » Ainsi, une certaine forme de ghettoïsation demeure au sein de l'institution littéraire : il y aurait la littérature régionale et la Littérature.

Cela dit, Marie-Noëlle Blais estime également « qu'il appartient aux acteurs culturels des régions de ne pas alimenter cette dichotomie, en laissant tomber tout complexe d'infériorité infondé vis-à-vis des collègues des grands centres ». De tels propos trouvent écho aux éditions Chauve-souris : « Pourquoi envierait-on ce qui se passe à Montréal ? D'ailleurs, qu'est-ce qu'on pourrait envier ? » Leur choix de s'établir dans une région ne représente en rien un frein à leur développement ; au contraire, cela les distingue de leurs concurrents.

Miser sur le territoire habité et s'ouvrir

Habiter une région nordique comme le Saguenay est une richesse. Nous nous questionnons sur ce positionnement géographique, sur l'accès au territoire, sur le dialogue entre les cultures nordiques, sur la réalité de la création en dehors des centres. Ces questions infusent tranquillement et teintent notre catalogue. Notre collection de littérature étrangère, « Fictions du Nord », est ainsi née de cette réflexion.

Ces mots de Simon Philippe Turcot montrent à eux seuls l'importance capitale de la position excentrée d'un éditeur comme La Peuplade : c'est elle qui a incité les membres de l'équipe à ne pas se cantonner à une forme d'édition régionale, mais à plutôt s'ouvrir à d'autres littératures périphériques, dont celles des pays du Nord. D'ailleurs, la maison connaît aujourd'hui un succès considérable en Europe francophone grâce à un partenariat de diffusion conclu avec le Centre de diffusion de l'édition (CDE), une filiale du groupe Madrigall.

La réflexion au Quartz est, dans un certain sens, similaire : au départ, la politique éditoriale de la maison était strictement centrée sur les ouvrages tantôt fictionnels, tantôt historiques, bien ancrés dans le territoire témiscabitiens. Les premiers livres parus à cette enseigne n'en ont pas moins été primordiaux : ils ont permis à Marie-Noëlle Blais et à ses collaborateurs de se forger une réputation, de développer un lectorat à échelle humaine et d'acquérir une légitimité. Toutefois, selon la directrice littéraire, « la maison s'est affranchie petit à petit de son caractère purement régional en se dotant d'une politique éditoriale plus ouverte », davantage orientée sur les écrits de la boréalité, plus précisément les textes abordant des questions liées aux communautés vivant dans des régions isolées et nordiques. Ce qui n'était au départ qu'une particularité régionale, qu'un effet « couleur locale », constitue désormais un élément clé du développement.

De même, les Écrits des Forges, durant leurs premières années d'existence, accordent une tribune à des poètes en grande partie mauriciens, parmi lesquels Yves Boisvert, Louis Jacob et Bernard Pozier, ainsi qu'à plusieurs étudiants de l'Université du Québec à Trois-Rivières inscrits aux ateliers de création littéraire de Gatien Lapointe. À partir du début des années 1980, la maison accueille des écrivains montréalais, entre autres, Claude Beausoleil,

Jean-Paul Daoust, Lucien Francœur, Denis Vanier et Josée Yvon, diversifiant ainsi son catalogue. Au fil des ans, l'entreprise trifluvienne multiplie les ententes de coédition avec des éditeurs mexicains et européens, dont le Castor astral et Phi, acquérant par la même occasion une réputation dépassant largement les frontières du Québec. En réalité, ces éditeurs « régionaux », pour citer Marie-Noëlle Blais, ont pour objectif ultime de « déborder les frontières de la région et de publier des livres qui se retrouveront dans toute la francophonie, et ce, depuis une petite région du Québec ».

Un chantier

Bien entendu, il reste, pour ces passionnés du livre et de la littérature, bien des défis à relever et ils sont relativement nombreux, à commencer par les relations avec les libraires, difficiles à établir en raison de la distance : « Les libraires sont tellement sollicités ; ils croulent sous les nouveautés ; ils pourront bien sûr porter davantage attention aux livres de l'éditeur qui a pris la peine de venir les rencontrer pour présenter avec attention son travail, ses livres, ses auteurs. En vivant à six cent trente kilomètres de Montréal, c'est un sacré défi », résume Marie-Noëlle Blais. Son de cloche comparable chez Simon Philippe Turcot, pour qui la diffusion et la distribution en Europe francophone sont essentielles à la longévité des éditeurs québécois – d'où l'importance capitale de nouer et d'entretenir des liens de confiance avec des libraires outre-mer : « Je constate qu'il est difficile, encore aujourd'hui, pour une maison d'édition francophone hors Paris d'avoir accès à l'ensemble du réseau de librairies dans le monde francophone. » Pour sa part, Étienne Poirier estime que la visibilité des structures éditoriales situées à l'extérieur des grands centres ainsi que leur « représentation auprès des médias et des acteurs du livre » demeurent à certains égards problématiques. Pour tous ces éditeurs extrêmes, le combat de tous les instants, c'est, comme le dit si bien Marie-Noëlle Blais, « de continuer à publier en région en abattant constamment les frontières et en réduisant, autant que faire se peut, les distances ». C'est ce qu'on ne peut que leur souhaiter. ♦

Nicholas Giguère est détenteur d'un doctorat en études françaises de l'Université de Sherbrooke. Il a publié *Marques déposées* (2015) chez Fond'Tonne ainsi que *Queues* (2017) et *Quelqu'un* (2018) aux éditions Hamac.



DIDIER LECLAIR Le vieil homme sans voix

Aphasique, Wesley fête ses 80 ans dans une maison de retraite huppée de Toronto, entouré de son fils et de ses trois ex-épouses. C'est l'occasion pour lui de repenser sa vie et les rapports qu'il entretient avec son entourage.

232 p. 21,95 \$ | PDF et ePub

www.editionsdavid.com

David



Journal d'une femme de lettres

Annie Landreville

Rimouski, dimanche 29 septembre J'arrive de Montréal après une semaine de création émouvante pour le spectacle *Je te réponds ce soir*, présenté au FIL. J'atterris dans mon bureau, au sous-sol. Tout le monde dort ici, je consulte mes courriels. Cette invitation de *Lettres québécoises*. Je regarde mon agenda, très chargé pour la saison. Je ne suis pas certaine que ça entre. Envie de forcer un peu comme lorsqu'on part avec une valise trop pleine.

Mont-Joli, lundi 30 septembre Au bureau. Ça fait trois ans que j'ai la chance de travailler avec le Carrefour de la littérature, des arts et de la culture de Mont-Joli. Situé dans le magnifique Château Landry, le CLAC diffuse des spectacles littéraires et gère un festival printanier, la Crue des mots, qui réunit chaque année une vingtaine d'auteurs de partout au Québec. Au cours de cette semaine-là, ils rencontrent environ six mille jeunes dans les écoles du territoire en donnant des ateliers d'écriture et de création. Pour plusieurs enfants, c'est le seul moment de leur parcours scolaire où ils rencontreront un artiste professionnel. Le CLAC programme aussi des thés littéraires aux Jardins de Métis. Quasiment une conciliation travail/vacances. En ce moment, je fouille les archives de l'organisme pour une exposition sur ses quarante ans.

Mardi 1^{er} octobre Après avoir suivi un séminaire de l'Université d'été en création littéraire de l'UQAR en 2018 – deux semaines de conférences et d'écriture in situ en bord de mer et en nature –, j'ai décidé de m'inscrire à la maîtrise. À l'Université du Québec à Rimouski, on peut faire ses études en lettres avec un profil recherche-crédation, du bac au doctorat. C'est très étrange de retourner sur les bancs d'école trente ans après avoir supposément « terminé ».

Mercredi 2 octobre Conférence de presse du Salon du livre de Rimouski. Depuis une vingtaine d'années, j'y anime des entrevues publiques et un déjeuner littéraire. Ce salon est le plus vieux au Québec. Les essais et la poésie y occupent beaucoup d'espace. C'est ici qu'est né le pavillon de la poésie de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL) qui vient pallier, dans les salons régionaux, l'absence d'éditeurs de poésie. Aujourd'hui, c'était cependant une journée spéciale puisque le Salon a annoncé que je remportais le prix Jovette-Bernier pour mon recueil *Date de péremption*.

Judi 3 octobre Je révise des demandes de subvention pour le CLAC.

Vendredi 4 octobre Une de mes rares fins de semaine libres de l'automne. J'en profite pour lire les auteurs que je recevrai en entrevue au Salon du livre.

Samedi 5 octobre C'est le lancement de la revue XYZ à l'UQAR. Le numéro, placé sous le thème des « Chats », est dirigé par Camille Deslauriers, et cinq autres auteurs et autrices de l'université y participent.

Dimanche 6 octobre Ça y est : Le numéro 96 de la revue *Exit* vient de paraître. Je lis le PDF en attendant mes copies.

Lundi 7 octobre Je révise encore des demandes de subvention. Je reçois une caisse du numéro 96 de la revue *Exit*. J'y ai coordonné un dossier qui me fait chaud au cœur sur les poètes du Bas-Saint-Laurent. Néos, d'origine ou membres de la diaspora, nous sommes légion, comme dirait l'autre. Onze d'entre eux ont répondu à l'appel de textes. Nous ferons une lecture au Salon du livre de Rimouski.

Mardi 8 octobre Décrochage des tableaux de Gilles Carle au Château Landry et aux Jardins de Métis. Belle expérience de commissariat, toujours avec le CLAC. Mon terrain de jeu pour cette exposition estivale : toutes les œuvres du cinéaste peintes sur l'Île Verte. On a d'ailleurs célébré la fin de l'été avec un thé littéraire en compagnie de Chloé Sainte-Marie et de Joséphine Bacon le 22 septembre.

Mercredi 9 octobre J'anime une causerie à l'UQAR avec Audrey Wilhelmy, autour des enjeux de création de chacun de ses livres. Cette femme est passionnante.

Trois-Pistoles, jeudi 10 octobre Pour sa 23^e édition, le festival de contes et récits Les grandes gueules a joué la carte des femmes, présentant plusieurs spectacles et collectifs exclusivement féminins. J'ai participé au *Cabaret Poésie All Star sur la route*, organisé par Isabelle St-Pierre et Debut : Actes de paroles, qui ont eu carte blanche et bien voulu accepter la présence de deux garçons. C'était ma première fois dans la mythique salle de la Forge à Bérubé.

Vendredi 11 octobre Répétition pour le spectacle du lendemain.

Rimouski, samedi 12 octobre Reprise de la *(Dé)mesure de la gravité*. Arts performatifs, textes et musique, dans une création collective. Et la grande chance de refaire le spectacle après la présentation au festival Phos en septembre dernier à Matane, avec de nouveaux performeurs pour la moitié de l'équipe.

Dimanche 13 octobre Direction Trois-Rivières en poésie pour la fin du Off. Belle soirée de clôture ! Je rentrerai chez nous demain, un peu pâle et cernée. Je sais que les journées qui viennent seront plus calmes. Ma récolte d'automne est abondante. On dirait que toutes les semences des dernières années ont germé en même temps. Après les salons, en décembre et janvier, j'aurai enfin le temps, alors que nous serons enfouis sous la neige et le froid, de ranger mon bureau, de lire (merci *tsundoku* !) et de boire un scotch bien tourbé. ♦

Annie Landreville est poète, formatrice et ex-journaliste. Elle a publié *Partitions* (Orphée), *Date de péremption* (La Grenouillère) et *Traité de poésie à l'usage des malades modernes* (Fond'tonne) tiré du Cabinet de consultation des prescriptions poétiques, un projet de médiation. Elle vit à Rimouski depuis vingt-quatre ans.

Penser la régionalité

Cinq auteurs qui sont nés ou ont grandi à l'extérieur des grands centres urbains ont répondu à la question de LQ : Est-ce que la « région » est plus profitable dans vos écrits une fois que vous l'avez quittée ?

Le centre du monde

Patrice Lessard

Les histoires ont lieu où elles ont lieu ; que la régionalité serve désormais d'outil pour les catégoriser me déconcerte. D'autant que ce concept me semble captieux. Il propose que la région s'oppose à la ville (c'est peut-être vrai) et sous-entend que toutes les régions se valent (comme toutes les subjectivités, même les plus nocives).

J'ai longtemps vécu à Louiseville, plus ou moins contre mon gré. Je n'y ai jamais rien écrit, n'écrivais pas, alors. Mon enfance et mon adolescence sont marquées par l'asphyxie. Je n'avais pas la liberté de quitter mon village – ç'eût pu être n'importe quel village, Louiseville, c'est le Québec, c'est l'Amérique. Il est possible que mon sentiment d'alors n'eût pas tant à voir avec la région qu'avec la famille, ce n'est peut-être pas tant la région que je fuyais, à dix-sept ans, que la famille – ce qui ne change rien : il faut toujours fuir l'endroit d'où l'on vient, éviter de s'engluier. La croyance en un centre du monde provoque forcément l'étouffement.

On est trop souvent confiné au centre. Aujourd'hui, je ne peux quitter Montréal que par à-coups, et la ville peut produire le même effet d'engluement que le village, surtout au Québec où la voix des artistes et des intellectuels est étouffée par principe. Or le village n'offre aucune perspective, tout s'y trouve conforme à soi-même, l'autre n'existe pas, ou alors a le même visage que moi. Par esprit de clocher, on refuse toute remise en question, on se cloître, s'enfoncé dans les bois, en soi-même, rêvant d'exterminer l'autre. Or le mouvement du dehors me stimule, pas le chant des oiseaux.

De toute façon, même en région, il n'y a plus d'oiseaux. ♦

Patrice Lessard est né à Louiseville en 1971. Il est l'auteur d'un recueil de nouvelles et de sept romans. Son plus récent, *À propos du Joug* (Rodrigol, 2019) est la lettre de suicide de Sébastien Chevalier, dont on ne sait trop s'il a véritablement existé.



Abdelmoumen de La Baie

Mélikah Abdelmoumen

Je n'avais jamais écrit sur le Saguenay avant *Douze ans en France*. Ma famille et moi avons quitté La Baie pour nous installer à Montréal lorsque j'avais quatre ans. Nous y retournions régulièrement voir la (nombreuse) famille. J'ai été trente-trois ans Montréalaise, puis je me suis envolée vers l'Hexagone.

Je me souviens très bien du moment où j'ai rédigé ce fragment racontant mes journées dans le sous-bois derrière chez ma grand-mère, dans le rang Saint-Martin, à jouer avec ma cousine Marie-Claude. De mon émotion en me rappelant le jour où nous sommes retrouvées coincées loin de la maison à cause de la marée montante. C'est Sol, la chienne de ma tante Lison, qui nous a ramenées à bon port par des chemins pleins de ronces. Mes cousins David et Marie-Giles, qui vivent toujours à La Baie, m'ont récemment fait remarquer que, dans le récit de cette mésaventure, je parle du fleuve au lieu de parler de la rivière... L'erreur est toujours dans *Douze ans*, elle y restera jusqu'à un improbable deuxième tirage, et reste entre nous une source de taquinerie.

En écrivant pour la première fois sur La Baie, j'ai compris qu'elle avait, pour l'exilée dépressive que j'étais devenue, quelque chose comme la chaleur du souvenir confus des entrailles maternelles. Depuis 2017, je suis de retour à Montréal, et mes visites à La Baie sont plus régulières qu'elles ne l'ont jamais été. Il m'a fallu mettre un océan entre le fleuve qui était une rivière, le sous-bois et moi, puis l'écrire, pour me rendre compte qu'il y a peu d'endroits sur terre où je me sente aussi viscéralement chez moi. ♦

Mélikah Abdelmoumen est née en 1972. Elle est autrice et éditrice. Son plus récent ouvrage, un essai autobiographique intitulé *Douze ans en France*, paraissait en 2018 chez VLB éditeur.





L'origine mienne

Kevin Lambert

Penser mon rapport « à la / aux région / s » – amalgame qui m'agace, qui enferme dans un mot la grouillante réalité – soulève en moi la question de l'origine. Qu'est-ce que ça signifie, « venir » de quelque part ? Être « originaire » d'un espace découpé par une administration colonialo-capitaliste somme toute récente (une rue ? un quartier ? une ville ? une région ? une province ? un pays ?) J'ai passé 17 sur 27 années de ma vie au « Saguenay » et (dans une moindre mesure) au « Lac-Saint-Jean » (Pekuakami sur le Nitassinan), ces « lieux » sont présents dans « mes » livres. Pourtant, je n'arrive pas à m'en considérer comme pleinement « originaire » ; mon départ vers Montréal n'a pas été un choix, mais une manière d'échapper et de survivre au régime politique hétérosexuel. C'était fuir ou tout détruire, j'ai fait les deux.

La conception de l'origine la plus répandue, celle qui circule toujours dans le discours social québécois, est restreinte, antique, inepte. Elle ne parvient pas à dire quoi que ce soit de « moi ». L'origine comme bonne (ou mauvaise) étoile, comme appartenance, comme fondation ou comme destin, me révolte ; l'origine héritée d'une conception hétéro-nationaliste de la naissance et de l'identité, je continue de cracher dessus et fomenté en secret, mais avec le sourire, mes petits attentats contre les limites qu'elle impose à la vie.

Doit-on pour cela faire l'économie de l'origine ? Suis-je en train de dire que je ne « viens » de nulle part ? Que je suis un enfant du monde, sans frontières, sans imaginaire et sans – oh ! – pays ? Pensons l'origine, et « l'origine régionale », autrement. Traitement : Butler, Preciado, Spivak, Foucault, trois fois par jour jusqu'à guérison complète des symptômes. « L'origine se trouve dans le flux du devenir comme un tourbillon et elle attire à son propre rythme le matériel de provenance » (Benjamin). Dans mon livre à moi, on affuble cette autre compréhension « *originaire* » d'un vieux mot durassien, kitsch et drôle, mais auquel je tiens : *écrire*. ♦

Kevin Lambert a publié deux romans, *Tu aimeras ce que tu as tué* (Héliotrope, 2017) et *Querelle de Roberval* (Héliotrope, 2018), des essais et des nouvelles.



Lettre à Louise Desjardins

Virginie Blanchette-Doucet

Chère Louise,

As-tu encore la 117 derrière les yeux, comme si tu venais tout juste de revenir ? Est-ce que ces arbres qui nous rappellent chez nous escortent encore tes pas dans la grande ville ?

C'est toi qui l'as dit, je crois : quand on revient en Abitibi, on réintègre le paysage. On respire à nouveau.

J'aurais pu le dire aussi. Et pourtant nous sommes parties. Nous nous sommes embarquées pour l'ailleurs, nous avons replanté nos maisons et semé des enfants et des livres.

Comment expliquer, alors, ce besoin d'y retourner ? Parce que nous avons ce manque des kilomètres, mais aussi un autre, intangible, à combler. Ce trou à l'intérieur, qu'il faut remplir du ciel, et des lacs. Mythologies abitibiennes. Les étincelles du feu de camp, les étoiles filantes, les mines et les hommes, le grand calme de la neige...

Je me rends compte que le retour réel, physique, est indissociable du retour imaginaire. C'est une sorte d'épreuve de la distance. Ça s'inscrit dans nos corps, mais ça n'a pas d'âge, pas de durée. C'est là. C'est ce qui fait que dans tes livres, tu me parles de chez nous dans la même langue que celle de ma mémoire. Je me retrouve chez moi, chez toi.

Si ce n'était pas l'Abitibi, ce serait peut-être l'enfance, tout simplement ? L'enfance a son pays et ses territoires amoureux. Des conifères noirs qui s'impriment sur l'horizon. On n'en revient jamais vraiment. J'ai hâte d'y retourner.

À bientôt,

Virginie ♦

Virginie Blanchette-Doucet est née à Val-d'Or, en 1989. Après un parcours scolaire en danse, puis en création littéraire, elle s'oriente vers l'enseignement de la littérature au collégial. Son premier roman, *117 nord*, a été publié à Boréal en 2016.

Ce rang que je venge

Erika Soucy

J'ai quitté la Côte-Nord pour la région de Québec à l'âge de onze ans, avec ma mère qui venait tout juste de tomber amoureuse d'un camionneur qu'elle avait rencontré au truckstop où elle travaillait. Ce gars-là n'était pas mieux qu'un autre, mais il lui offrait un toit, un genre de famille et une nouvelle vie. Leur histoire n'a pas duré, mais on n'est jamais revenus par chez nous. Si je n'étais jamais partie de la Côte-Nord dans les années 1990, est-ce que je serais devenue écrivaine ?

Je ne pense pas.

En quittant son village natal à l'aube de la quarantaine, ma mère a cherché le trouble. Je nous revois passer d'un appart à l'autre en fonction de ses conquêtes, elle constamment en training d'une nouvelle job. Ce déracinement est une blessure parente à l'absence de mon père, envolé vers la Baie-James. Ce déracinement m'a offert une perspective et une révolte née le jour où j'ai compris qu'on ne faisait plus partie de la norme ; que les choix de vie de ma mère étaient discutables et répréhensibles.

J'arrivais d'un pays où tous les pères étaient absents, où toutes les mères étaient caissières ou serveuses ou femmes de ménage. J'arrivais d'un pays où les fillettes parlaient d'enculage et de pipes dans les partys pyjamas, où tout le monde avait des bébés de bonne heure et des pensions alimentaires à gérer. Le jour où, en secondaire 2, l'école a évacué deux Ontariennes que j'hébergeais dans le cadre d'un échange étudiant, parce que ma mère, mon frère et moi, on se faisait encore crisser dehors de la piaule d'un nouveau chum, j'ai vu les regards des autres ados, parents, profs. Des regards qui visaient mon rang, mon histoire, mes origines. J'ai eu honte ce jour-là et, tout en ignorant encore la forme que ça prendrait, j'ai juré que j'allais me venger.

Aujourd'hui, j'écris. ♦

Erika Soucy est née en 1987 à Portneuf-sur-Mer, sur la Côte-Nord. On lui doit trois recueils de poésie. Son premier roman, *Les murailles* (VLB, 2016), a remporté le Prix de création littéraire de la Bibliothèque de Québec – SILQ et a été porté à la scène.



revues culturelles québécoises

ARTS VISUELS CIEL VARIABLE - ESPACE - ESSE - INTER - LE SABORD
PLANCHES - VIE DES ARTS - ZONE OCCUPÉE **CINÉMA** 24 IMAGES
CINÉ-BULLES - CINÉMAS - SÉQUENCES **CRÉATION LITTÉRAIRE**
ENTREVOUS - ESTUAIRE - EXIT - LES ÉCRITS - MŒBIUS - XYZ. LA REVUE DE
LA NOUVELLE **CULTURE ET SOCIÉTÉ** À BÂBORD! - L'ACTION NATIONALE
L'INCONVÉNIENT - LIBERTÉ - NOUVEAU PROJET - NOUVEAUX CAHIERS DU
SOCIALISME - RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES - RELATIONS **HISTOIRE**
ET PATRIMOINE CAP-AUX-DIAMANTS - CONTINUITÉ - HISTOIRE QUÉBÉC
MAGAZINE GASPÉSIE **LITTÉRATURE** LES CAHIERS DE LECTURE - LETTRES
QUÉBÉCOISES - LURELU - NUIT BLANCHE - SPIRALE **THÉÂTRE ET**
MUSIQUE CIRCUIT - JEU REVUE DE THÉÂTRE - LES CAHIERS DE LA SQRM
THÉORIES ET ANALYSES ANNALES D'HISTOIRE DE L'ART CANADIEN
ÉTUDES LITTÉRAIRES - INTERMÉDIALITÉS - TANGENCE - VOIX ET IMAGES

sodep

Société de développement
des périodiques
culturels québécois

SOPEP.QC.CA



Photo originale: Oriana Maria - unsplash.com
Graphisme: zuzurisdesign.com

Noires forêts

Ariane Gélinas

Est-ce un hasard si, après avoir quitté Montréal pour Trois-Rivières en 2009, j'ai commencé à situer mes récits criminels et fantastiques en région? Peut-être. Il est à tout le moins exact que plusieurs auteurs de polars et de romans fantastiques qui campent leurs intrigues « en province » demeurent eux-mêmes en région. Lieu propice au mystère, ne serait-ce que par une densité de population moins élevée. Qui nous entendra crier dans la profondeur des bois, face à un assaillant ou à un phénomène surnaturel? Mais dans la forêt des gratte-ciel, peut-on espérer davantage d'aide?

Sans surprise, le nombre de crimes est plus grand dans un contexte urbain, les statistiques l'attestent, et le roman policier chérit la ville depuis ses origines, celle-ci étant pratiquement un personnage dans certaines fictions. Mais, de plus en plus, au fil des années, le polar québécois a investi la ruralité.

Du côté de l'imaginaire, on trouve souvent des espaces empreints de légendes. Je vous propose un parcours entre sombres cantons, bois impénétrables, villages isolés et îles assassines. Il y aurait suffisamment de suggestions possibles pour noircir les pages de l'ensemble de ce dossier, mais je m'en tiendrai au XXI^e siècle pour cet article, qui, bien sûr, ne prétend pas être exhaustif.

Bonne balade sur les routes secondaires, tertiaires, de gravier, et dans les méandres imprécis de celles qui n'existent que pour l'observateur à l'œil aiguisé...

Crimes champêtres

Seule collection d'ici à poursuivre ce mandat spécifique, « Héliotrope noir » publie des récits criminels qui se déroulent presque systématiquement en région. La ligne éditoriale est éloquente : « "Héliotrope noir" propose de tracer, livre après livre, une carte inédite du territoire québécois, dans laquelle le crime se fait arpenteur-géomètre ». Collection pratiquement sans faux pas (que je suis avec enthousiasme), « Héliotrope noir » a notamment fait paraître le réussi *Une église pour les oiseaux* (2015), de Maureen Martineau, qui se trame dans une communauté retirée de l'Estrie, Ham-Sud. L'ensemble de l'œuvre de l'écrivaine centricoise est une ode aux régions, à l'honneur dans ses intrigues. Sa série « Les enquêtes de Judith Allison » (VLB), sergente-détective de l'Arthabaska, qui en est à sa quatrième aventure, nous emmène

du Centre-du-Québec à l'Estrie, en passant par l'Outaouais et même le Nunavik!

De l'autre côté du pont Laviolette, Guillaume Morrissette propose les enquêtes aussi variées que surprenantes de l'inspecteur Héroux, qui, avec le récent et primé *Le tribunal de la rue Quirion* (Guy Saint-Jean, 2019), résout sa cinquième affaire, sillonnant le vaste territoire trifluvien où pullulent – fictivement – les méfaits.

Toujours à Trois-Rivières, mais plus près du roman noir, doté d'une tonalité cynique, *La société des pères meurtriers* (Vents d'ouest, 2010), de Michel Châteauneuf, présente un ex-policier qui adhère à l'organisation donnant son nom à l'ouvrage. Une intrigue vitriolique et horrifiante, à l'instar du *slasher*¹ de Frédéric Durand, *Quinze croix pour le lys rouge* (La maison des viscères, 2018). Pendant une Saint-Jean-Baptiste pour le moins sanglante s'accumulent les victimes « patriotiques » d'un tueur masqué dans un chalet de Sainte-Geneviève-de-Batiscan. Le crime mauricien sait se parer d'atours colorés (de rouge sous tous ses chromatismes) et inventifs.

Plus au nord, Isabelle Lafortune, dans le salué *Terminal Grand Nord* (XYZ, 2019), transporte sa plume amarante à l'extrémité de la longue voie ferrée qui serpente entre Sept-Îles et Schefferville. L'inspecteur Émile Morin tente de retrouver deux Innues disparues dans des circonstances complexes, le village de la Côte-Nord (où l'autrice a déjà résidé) jouant un rôle important dans l'histoire. J'espère avoir l'occasion de renouer prochainement avec Morin dans une nouvelle enquête septentrionale!

Non loin de Schefferville (ville sans cimetière, n'est-ce pas sombrement séduisant?), à l'intérieur des terres, se trouvent le Labrador et sa frontière à la forme dentelée évoquant une morsure. Le thème de la frontière inspire d'ailleurs bon nombre d'écrivains de polar, parmi lesquels l'incontournable Andrée A. Michaud et son *Bondrée*² (Québec Amérique, 2014), situé aux limites du Maine et de l'Estrie. La plume somptueuse de la romancière parcourt l'arrière-pays avec souplesse dans l'œuvre noire et personnelle qu'elle élabore minutieusement depuis 1987. Nouvelliste rare, elle a participé au collectif *Crimes au musée* (Druide, 2017), quatrième opus de la série *Crimes...*, orchestrée par Richard Migneault, dont les recueils de haut calibre rassemblent plusieurs textes brefs se déroulant en région.

Autre initiative réjouissante du côté des collectifs : *Les nouvelles de la rivière Noire* à Québec Amérique, éditeur qui, bien qu'il ne s'affiche pas comme spécialisé, fait paraître chaque année un nombre conséquent de titres appartenant aux littératures de genres. La rivière Noire de Valcourt, en Estrie, est au centre des nouvelles, dont la terrifiante « Par effraction », de Patrick Senécal.

Célèbre auteur de thrillers, dont plusieurs prennent Drummondville (Centre-du-Québec) pour décor, Patrick Senécal a publié la majorité de son œuvre chez Alire. Comme « Héliotrope noir », l'équipe des éditions Alire apprécie particulièrement les fictions qui se trament en région. Une partie des écrits de François Lévesque se passe en Abitibi, par exemple, tandis que Jean Louis Fleury se « déplace » d'un ouvrage à l'autre. Sa psychologue Aglaé Boisjoli, qui en est actuellement à sa sixième enquête, a investigué en Outaouais, au Bas-Saint-Laurent, en Gaspésie... et même sur l'île d'Anticosti !

Car il ne faudrait pas omettre les récits de crimes insulaires, souvent anxiogènes. Une atmosphère claustrophobe émane des archipels où les déplacements sont régulés au gré des tempêtes. Chez Québec Amérique, Jean Lemieux a situé plusieurs de ses enquêtes aux îles de la Madeleine, faisant grimper le taux d'homicides des environs de Cap-aux-Meules d'au moins 500 % !

Des contrées forestières aux terres agricoles, en passant par les îles, le roman criminel québécois traverse donc les régions avec un talent manifeste... qui ne cesse de prendre de l'expansion, décloisonnant les frontières.

En ces bois imaginaires

L'imaginaire fréquente depuis longtemps les régions. Pensons au folklore, aux contes, dans lesquels des enfants infortunés s'égarèrent sous la canopée qui bloque les repères et le soleil... Du côté de la fantasy, la trilogie *Le crépuscule des arcanes* (Alire, 2013-2016), de Sébastien Chartrand, explore de manière amusante maintes régions, dont la Mauricie et Chaudière-Appalaches. Néanmoins, la fantasy se déroulant souvent au sein d'univers où la magie va de soi, les écrivains de merveilleux ne choisissent pas automatiquement des endroits véritables pour ancrer leurs histoires. C'est plus fréquent en fantastique, même si un certain nombre de romans du genre inventent des agglomérations ou des régions fictives, plutôt que d'enraciner leurs récits dans la toponymie d'ici.

Les lieux sont au cœur de la démarche du Sherbrookoïse Jonathan Reynolds, qui, depuis 2001, situe la plupart de ses écrits à Innstown ; en réalité sa ville natale de Bromptonville (qui se trouve au kilomètre 66 de l'autoroute 55 Sud, tiens tiens !). Son livre *Nocturne* (Porte-bonheur, 2012) met de l'avant cette petite communauté énigmatique, à l'ambiance « Stephen King », où le surnaturel guette dans la pénombre des parcs et des ruelles.

Dans la même veine, relevons le glaçant et essentiel *La mémoire du lac* (Alire, 2001), du regretté Joël Champetier, qui a longtemps demeuré en Abitibi. L'auteur avait choisi cette région comme cadre de cette fiction poignante aux accents de délire. Le père de deux enfants noyés dans le lac Témiscamingue, à Ville-Marie, fait connaissance, au fur et à mesure de sa déchéance, avec ce qui réside au fond des eaux obscures.

Frédéric Durand, ci-dessus mentionné – l'écrivain a œuvré dans presque tous les genres, poésie comprise ! – signe, dans *Au rendez-vous des courtisanes glacées* (Veuve noire, 2004) – titre qui fait écho aux flots transis du lac Témiscamingue de Joël Champetier –, un récit fantastique à la montée progressive de l'angoisse. Nous sommes dans un Trois-Rivières de 2001 de plus en plus inquiétant et *difforme*. Que se passe-t-il réellement à la suite du visionnement d'une cassette VHS pour le moins insolite ? Les Six brumes ont publié en 2015 une version non censurée de cet ouvrage. Cet éditeur de genre basé en Estrie a l'imaginaire des régions à cœur au point de lui consacrer une collection : « Frontières ». Cette dernière compte présentement quatre titres. Nous y trouvons un recueil de nouvelles fantastiques ancrées en Mauricie, *Les murmurantes* (2016), dirigé par l'humble autrice de cet article, et cet automne est paru le collectif *À l'est de l'apocalypse*, sous l'égide de Marie Laporte, qui investit la région de l'Estrie... après la fin du monde. La science-fiction post-apocalyptique invite ponctuellement à arpenter des régions réelles du Québec ; c'est le cas dans le récent et inspiré *Aquariums*, de J. D. Kurtness (NDLR : L'instant même, 2019, voir notre critique p. 49), qui vogue jusque dans l'Arctique québécois... où subsistent les reliquats, le *spectre* d'une civilisation anéantie.

Il ne faudrait pas oublier les fantômes des régions – au risque de susciter leur hantise –, ceux de l'atmosphérique et historique *Rang de la croix* (Boréal, 2019), de Katia Gagnon, ou du Saint-Étienne-des-Grès (Mauricie) de l'inimitable François Blais dans *Les Rivières* suivi de *Les montagnes : deux histoires de fantômes* (L'instant même, 2017, lauréat du prix Horizons imaginaires).

Et rôdent les histoires

En terminant, faut-il s'étonner que l'unique festival québécois consacré au polar, les regrettés Printemps meurtriers de Knowlton, se soit tenu en région, plus précisément dans les Cantons-de-l'Est ? Que le rassemblement incontournable des fervents de l'imaginaire, le Congrès Boréal, ait déjà eu lieu au Saguenay, en Estrie, dans les Laurentides ?

Les noires forêts n'ont pas fini de tendre leurs griffes crochues vers les véhicules qui empruntent les routes désertes au crépuscule... Ou d'effleurer les promeneurs candides qui parcourent l'intérieur des terres, la frontière.

Tant de récits attendent patiemment de surgir de ces espaces où le silence, parfois, *respire* encore. ♦

1. Le *slasher* est un genre qui met en scène un tueur généralement masqué, lequel élimine une par une ses victimes, le plus souvent à l'aide d'une arme blanche.

2. Déformation de *Boundary* (frontière), comme nous l'apprend le roman.

Ariane Gélinas est spécialiste des littératures de l'imaginaire à LQ depuis 2017. Elle construit ses romans (la trilogie *Les villages assoupis, Quelques battements d'ailes avant la nuit...*) autour de lieux, le plus souvent ruraux. Pour elle, le territoire est un personnage fondamental, un électrocardiogramme. Amoureuse du Nord, elle arpente le noir, l'imaginaire (et sa poésie) au quotidien en tant que directrice littéraire, chroniqueuse, critique, coéditrice, chargée de cours... On peut être certain de la retrouver en forêt, entre rochers, racines et lichens, lorsqu'elle n'est pas enchaînée à son clavier.

Codes régionaux

Échanges

Kateri Lemmens et Véronique Grenier ont discuté ces derniers mois autour de l'écriture, du quotidien et de l'enseignement, entre Rimouski et Sherbrooke, où elles vivent et réfléchissent.

Salut Véronique,

Je commence à t'écrire de l'aéroport Charles de Gaulle. En transit entre Rimouski et Brest où je m'en vais parler de littérature et de mer. J'ai raté mon vol. Je végète au milieu des duty free. Ça m'arrive de rater des vols, des départs. Je rate souvent des choses.

À Rimouski, on dit aussi « la mer » pour parler du fleuve. Moi qui viens des Cantons-de-l'Est, où tu vis et travailles (est-ce que tu viens des Cantons ?), j'ai toujours été fascinée par le fleuve – avant d'être à l'UQAR, je rêvais d'aller vivre à Rimouski, au milieu des rochers, des phoques, dans ce pays maritime et sauvage. Les Cantons-de-l'Est, dans ma tête, c'est un peu la frontière, le brassage avec l'Amérique et ses vagues d'immigration. Bishop. Lennoxville. Les rues King. Queen. Victoria. Les petits Anglo avec qui on se bagarrait. Le pays abénakis (on allait visiter Odanak au primaire), les rivières, les lacs, les montagnes douces.

Le bas du fleuve, c'est la porte du continent. La Gaspésie, un des bouts du monde.

Je t'écris en transit.

Je suis souvent en transit.

Je me sens souvent à côté, transfuge, limite, depuis toujours avec ma famille spéciale, mes origines mêlées, ma vie de routes, tout ce qui ne fitte pas (d'où ma tendresse pour les autres qui ne fittent pas et pour leurs histoires). Je me sens comme ça dans beaucoup de choses. Toujours à passer. D'une vie à l'autre. Toujours un peu à côté. Le plus ironique, c'est que j'ai une personnalité contemplative, je rêve de m'unifier, de m'arrêter dans une maison de campagne, de regarder le fleuve ou les montagnes à la fenêtre, de faire des feux. Je voudrais ce qui abrite. Je vis contre moi.

J'ai souvent l'impression de « ne pas appartenir » et il me semble qu'il y a quelque chose dans la littérature qui consiste *exactement* à ne pas appartenir. À ne pas adhérer entièrement. Mais je suis peut-être juste attirée par la littérature qui fait « un pas de côté » ?

J'ai la même chose avec les disciplines – avec mon indisciplinisme. Je me vois comme une aspirante polymathe et si je suis allée vers l'essai, c'est parce qu'il est poreux – il peut de parler de tout, de tous les savoirs, tout en permettant une organisation intime du sensible – il porte jusqu'à la possibilité de la colère. Et s'il n'est pas la musique, il peut s'approcher de la musique. Et parce que je manque tellement de temps, il correspond à mes fractures et à ma fragmentation, à une écriture par chocs.

C'est peut-être une des raisons pour lesquelles j'ai tellement aimé *The Argonauts* de Maggie Nelson : son refus d'être enfermée, sa manière de fuir. C'est un livre tellement libre.

Du fleuve aux Cantons, je vois une chose qui se continue : les montagnes, les Appalaches. Aucun doute, quelque part, j'appartiens aux montagnes.

Hâte de te lire,

Kateri

Chère Kateri.

Je te réponds avec retard et j'espère que tu m'en excuses. J'ai un peu perdu la notion du temps, dernièrement, notamment celui qui sépare les jours et les semaines. Tout me semble être arrivé, hier. J'espère que Brest t'a été bonne, accueillante. Qu'allais-tu y faire ?

Je t'ai lue d'un trait, puis je t'ai reprise, lentement, mot à mot. Me suis aperçue que je ne suis plus habituée à « cela », des textes longs qu'on prend le temps de s'écrire, dans lesquels quelque chose se déploie. Je lis les correspondances des autres avec avidité et c'est souvent ce que j'aime y trouver, ce qui se déploie. Ça a sans doute à voir avec le fait que cette forme même exige que le temps se prenne et qu'on doive un peu évacuer le superflu, aller directement au cœur des choses et de soi.

La fatigue me tient, en ce moment. C'est elle, la colle, entre mes mouvements, les heures, d'un jour à l'autre, je semble la traîner sur mes épaules, derrière mes yeux. M'en suis faite une amie, à défaut de parvenir à la chasser. J'essaie de me poser entre les cours, les enfants, le livre qui vient de sortir, les entrevues, les projets à venir, les mots à écrire et mes multiples aller-retour à Montréal. Je suis coincée entre mon besoin de m'encabaner chez nous à ne rien y faire et celui du mouvement, l'appel de l'enracinement dans le monde en m'y agitant, le plus possible, on dirait. Moi aussi, je n'étais pas faite pour une seule discipline. Tes mots à ce sujet m'ont fait du bien, ont résonné. J'aimais trop de choses, je voulais tout savoir. C'est encore le cas. D'où mon poisson dans l'eau, avec la philosophie. C'est tout de même drôle que nous ayons cet échange, là, alors que tu as été la première femme, il y a vingt ans, avec qui j'ai eu une discussion « philosophique ». Dans le département même où j'enseigne en ce moment. Je ne sais pas si tu t'en souviens. C'était à propos du kitsch chez Kundera.

Bref. Es-tu bien avec ce multiple, ce pas de cadre ? Autant avec l'écriture que dans ta carrière ? Je me suis si souvent, et c'est encore le cas, sentie inconfortable avec cet aspect-là. Diminuée. Pas assez sérieuse. Pas capable d'approfondir ou de maîtriser les codes pour me fondre dans la forme. Étrangère. Mais ça, c'est un peu l'histoire de ma vie.



Ma mamie et ma tante parlaient toujours de « la mer » pour nommer le fleuve. Ma famille vient de la Gaspésie, de Chandler, mon imaginaire est peuplé d'histoires de la Baie-des-Chaleurs. Quand j'entends « la mer », c'est toujours la voix de ma mamie qui prend le dessus, j'imagine son regard sur l'eau. Le lointain. Je me demande comment le sel se posait sur elle. C'était une femme phare, elle me manque. Depuis trois étés, j'ai la chance de me promener un peu, avec les p'tits, on va dans le bas du fleuve, notamment. J'ai comme ce besoin inscrit dans le fond de mon ventre, voir le fleuve. Ça m'échappe encore un peu, mais ce que je sais, c'est à quel point ça m'apaise. J'ai le besoin de me perdre l'œil dedans.



Je viens de Sherbrooke, Magog, en fait. Et je veux tellement lire *Les Argonautes*. Je suis une fan de la poésie de Maggie Nelson.



Je dois retourner à la vie. T'écrire m'a permis de me poser, un instant. Merci,

V.

Chère Véronique,

Je suis tellement contente de te lire, ça me touche instantanément.

Brest sent mouillé.

On y mange du crabe « pas des neiges » et du homard bleu.

Ça m'a rappelé « Riki », la proximité de la mer, l'éloignement des centres, la modernité (les deux villes ont été rasées), les beaux paysages violents et venteux et rétifs où je me suis sentie chez moi. J'ai une maison d'enfance et plein de pays, des chez-moi. Rimouski est un pays, un pays dans le pays, et définitivement un chez-moi.

Il y fait parfois un temps qu'il ne fait nulle part ailleurs (même pas à Rivière-du-Loup).

Il y fait parfois un tel sale temps que ça n'a juste aucun sens, et c'est quand même beau d'une certaine manière : les routes fermées pendant des jours, la neige qui balaie la ville comme si c'était une station polaire.

« J'essaie de me poser », tu as écrit, on dirait ma vie surpleine avec l'enseignement, la création, ma fille, les soucis, le « jour après jour après jour », le souffle court, et cette forme de combat pour garder la tête hors de l'eau, pour y arriver avec ce qu'on essaie de commencer à construire, et qu'il faut détruire – mais les nœuds sont tissés dans nos rêves, dans nos nerfs.

Quant au multiple et au pas de cadre, ça reste précaire et inconfortable. Mais pour garder de la créativité, du souffle, pour voler le temps, le feu, on dirait que je dois embrasser le désordre existentiel et disciplinaire (peut-être avec plus de douceur et d'indulgence avec le temps). D'où cette révélation fulgurante avec Nelson, avec le queer, pour plein de raisons. Comment passes-tu d'une discipline à l'autre ? De la sagesse de la philosophie à toute la vulnérabilité que tu exposes dans ta poésie ?

Oui, oui, je me souviens de cette conversation (ou alors je la réinvente) ! Je continue d'être habitée par Kundera et le kitsch (si proche d'Arendt).

Et tu viens de Magog ! J'y ai travaillé l'été, quand j'étais aux études, dans les restos et les bars ! J'y suis de temps en temps pour voir ma famille, pour le ski de fond ou pour patiner à la pointe Merry, et je regarde le Vermont au loin avec le pincement bizarre des vies qu'on n'aura jamais.

J'aurais voulu t'écrire un peu plus sur Rimouski. Rimouski. L'isolement. L'ouverture. Le désir (c'est un espace de sensualité sauvage, avide)... Le fleuve, ce « désir immense qui risque sa peau », comme dit Pierre Perrault.

Merci Véronique, à bientôt j'espère. xx

K.

Kateri Lemmens enseigne à l'UQAR et publie des essais, des poésies, des fictions, dont *Quelques éclats* (Noroît, 2007), *Retour à Sand Hill* (La Valette, 2014), *Nihilisme et création* (PUL, 2015), *Que sait la littérature ?* (Leméac, 2019), *Explorer, créer, bouleverser* (Nota Bene, 2019), *Passages d'hiver* (Noroît, 2020).

Kateri,

J'aime lire ton Rimouski. Je n'y suis allée qu'une seule fois, en janvier dernier. Je n'ai jamais eu aussi froid de toute ma vie. Un moins quarante, humide, et du vent comme j'ai rarement ressenti. Chaque excursion à l'extérieur venait avec une crispation de tout l'être. La neige remplissait l'air. Je n'ai pu voir le fleuve et ça m'a embêtée. J'ai besoin de me river devant lui lorsque j'ai la chance d'en être près. Si la vie était autre, je crois bien que j'irais habiter pas loin de lui, dans une maison pas très grande. Ce n'est pas possible, là, parce que les p'tits, le cégep, tout mon quotidien qui s'est tissé, ici, à Sherbrooke. J'habite le même appartement depuis onze ans. J'aime sa lumière, partout, dans chaque pièce. Je peux suivre le soleil de son lever à son coucher. Je viens tout juste de me faire un bureau, dans la moitié du salon. Ma « chambre à moi » pour reprendre les mots de l'autre. De chaque côté de la table qui me sert d'espace de travail et derrière ma chaise, des bibliothèques. Pleines. Je peux y passer des heures. Avant, je préférais être ailleurs, dans les cafés et les restaurants du centre-ville. Je m'y installais, pour écrire ou corriger, rassurée par le bruit des conversations, les mouvements. J'ai fini par conquérir le vide de mon appartement, je pense, par ne plus avoir besoin que l'air soit constamment chargé. Sherbrooke, pour moi, c'est une sorte de calme. L'endroit où je me sens à ma place. Je ne saurais décrire mon attachement autrement. Juste assez loin-proche de Montréal, de Québec, de ce qui s'y passe, des possibles qui s'y offrent.

« ... mais les nœuds sont tissées dans nos rêves, dans nos nerfs. »

Cette phrase.

Je l'ai recopiée dans mon carnet. Je n'aurais pu mieux dire les choses. Ça combiné au « multiple », je crois que c'est peut-être, finalement, ce qui nous sert de moteur. L'inconfort pousse à l'action. L'oblige. C'est ce lieu dans lequel on tressaille, qui nous fait tanguer. Duquel on souhaite s'extirper, mais non, en même temps. Au fond de mon ventre, je sais que je ne me poserai jamais. J'aspire à cent vies dans le corps de la mienne. Ça me fait drôle d'écrire ces mots, alors que j'ai passé tant d'années à vouloir me départir de la seule que je croyais avoir. C'est quand même rassurant de mesurer qu'on advient, qu'on se transforme.

Le lavage et la préparation du retour de l'école des enfants m'obligent à un arrêt. J'espère que tu trouveras du temps pour t'arrêter, un peu, au travers de tout. ♦

V.

Véronique Grenier enseigne la philosophie au collégial. Elle est l'auteure du récit *Hiroshimoi* (2016) et des recueils de poésie *Chenous* (2017) et *Carnet de parc* (2019) aux Éditions de Ta Mère. Elle déteste les demandes à l'Univers.

LEMÉAC



QUE SAIT LA LITTÉRATURE?

Collectif sous la direction
de Normand Baillargeon
et Kateri Lemmens

Que sait la littérature que
d'autres formes d'expression
ne savent pas?

Qu'éclaire donc la littérature
qu'elle seule peut éclairer?

DANS LES PAS DE NULLE PART

Emmanuelle Brault

Jacques Brault occupe une place privilégiée dans la littérature québécoise. Sa fille Emmanuelle réunit ici par une formidable et unique mémoire intime, familiale et affective la somme de ses connaissances sur les écritures de son père.



LE CHEMIN DE L'ÉCOLE

Yvon Rivard

Yvon Rivard propose une vision de l'éducation qui va à contre-courant de la pédagogie contemporaine. Ce livre peut être lu comme une grammaire de l'enseignement de la littérature et de la création littéraire.

Société
de développement
des entreprises
culturelles
Québec

grille de notation des critiques

✕ Minable

Il s'agit d'un ouvrage dont il nous semble impossible de distinguer assez de qualités pour le sauver de l'inéluctable naufrage littéraire qu'entraîne une œuvre insipide, truffée d'évidences et sans aucune qualité d'écriture.

☆ Pauvre

Il s'agit d'un ouvrage sans grand éclat, en plein cœur des lieux communs, qui ne se distingue ni par sa forme ni par son fond, et ne laissant aucun souvenir périssable de lecture.

☆☆ Banal

Il s'agit d'un ouvrage ayant autant de qualités que de défauts. Si l'on croyait à quelques moments tenir un bon livre, celui-ci nous laisse sur notre faim avec le sentiment d'un projet qu'on n'a pas su mener à terme.

☆☆☆ Bon

Il s'agit d'un ouvrage intéressant qui, sans rien révolutionner, livre ses promesses tout au long de la lecture. Il recèle néanmoins quelques perles et parvient à se distinguer de la majorité des publications.

☆☆☆☆ Remarquable

Il s'agit d'un ouvrage qui parvient à transcender le lecteur, la lectrice, que ce soit par sa forme ou son fond. Il marque un jalon dans l'œuvre de l'auteur ou l'autrice, ou encore l'installe clairement dans les écrivain-e-s important-e-s à surveiller.

☆☆☆☆☆ Chef-d'œuvre

Il s'agit d'un ouvrage d'une rare qualité qui, on le croit, traversera l'épreuve du temps, deviendra un ouvrage de référence dans l'œuvre de l'auteur ou de l'autrice, mais aussi dans le genre dans lequel il s'inscrit.

critique

Il n'y a point de littérature sans critique.

Salomé **Assor** | Patrick **Nicol** | Élise **Turcotte** | Gabrielle Lisa **Collard** | Nicholas **Chalifour** | Paige **Cooper** | Nassira **Belloula** | J. D. **Kurtness** | Billy-Ray **Belcourt** | Vanessa **Bell** | Martin **Michaud** | Catherine **Mavrikakis** | David **Bélanger** | Sébastien **Chartrand** | Éric **St-Pierre** | Simon **Boulerice** | Luc-Antoine **Chiasson** | Dominic **Marcil** et Hector **Ruiz** | Pierre **Nepveu** | Philippe **Drouin** | François **Turcot** | Annie **Lafleur** | Gilles **Havard** | Richard **Baillargeon** | Marcelle **Gauvreau** | Alexander **Forbes** et Kris **Bertin** | Brigitte **Archambault** | Marie-Noëlle **Hébert** | Alexandre **Fontaine Rousseau** et Xavier **Cadieux** | Georges **Didi-Huberman** et Louise **Déry** | Sophie **Jodoin**

La solitude du chiffre un

Isabelle Beaulieu

L'autrice, dans un long monologue, dit l'inaltérable solitude à laquelle l'humain est confronté.

Un ne sera toujours et à jamais qu'un : c'est ce à quoi pourrait se résumer cette première très belle œuvre de Salomé Assor, qui inaugure également la collection « Prose » des éditions Poètes de brousse. Une prose cependant qui impose sa forme, surtout son absence de forme, puisqu'ici, nulle structure, ou en tout cas, pas celle qui modèle la phrase d'un sujet, d'un verbe et d'un complément. De phrase, en fait, il n'y en a qu'une, qui se déploie sur une centaine de pages.

Le rythme qu'impose ce livre donne l'impression d'un état d'urgence, comme s'il fallait en appeler au miracle pour sauver la situation.

Tout au long du récit, la narratrice s'adresse à un tiers qu'elle appelle Monsieur, sûrement le serveur, car elle demande d'entrée de jeu une table pour une personne. Mais elle pourrait aussi bien destiner sa très longue phrase au lecteur. Ou encore elle envoie son récit dans le désert, n'espérant qu'entendre l'écho dont elle pourra se satisfaire. Enfin, il est probable que le sujet parle tout seul, car la solitude est au centre de cette onde qu'est le texte d'Assor, lequel vous saisit autant qu'il vous plonge dans une lente dérive qui ne s'arrête qu'à la fin – et encore, pas tout à fait –, le texte se terminant sur une apostrophe, suggérant que la solitude ne nous quitte jamais.

Comblent l'espace par le langage

La quatrième de couverture annonce une parenté avec l'écriture de Beckett, ce qui nous fait dire qu'on ne lésine pas sur la comparaison. Mais il y a effectivement quelque chose du grand Irlandais, à commencer par la fatalité de l'existence et son absurdité :

[...] la tristesse d'un homme est un chagrin universel et s'il existe une entente où tous se rencontrent sans broncher c'est bien là dans le gouffre généralisé de l'évidence, le creux du débat clos, trivialité des débuts anéantis au profit du tyran de l'achèvement [...].

Ce qui débute prendra fin un jour ou l'autre ; ce qui naît finira par mourir. Le refus de la mort teinte l'entièreté de la vie chez la narratrice de *Un*, au même titre que l'impossible rencontre avec l'autre, autre sujet cher à Beckett. Si dans *Oh les beaux jours*, Winnie espère un geste, une parole, un soupir de Willie, chez Assor, le désir de liens est freiné par l'impossible

communicabilité avec l'autre. Dès les premières pages, la narratrice sait qu'elle se trouve dans une zone sans issue : contrainte à l'isolement et à une mort éventuelle, elle se débat dans l'entre-deux, cherchant malgré tout un réconfort, un certain salut. C'est par le langage qu'elle le trouve, le confrontant au silence intolérable, car il lui rappelle l'absence : « [...] l'écriture est une tentative un peu naïve de rapiécer ces déchirements qui vous décourent jusqu'à la moelle [...] ». Sa logorrhée est la réponse qu'elle oppose au néant.

Le rythme qu'impose ce livre donne l'impression d'un état d'urgence, comme s'il fallait en appeler au miracle pour sauver la situation. Le fait que la narratrice se sait perdue d'avance, mais qu'elle continue, dans un souffle presque incantatoire, à se charger d'espérance, donne une grande force à l'œuvre. Le mélange de candeur et de lucidité qui l'anime participe de cette dualité, laquelle oscille constamment entre le manque et la fierté de se suffire à soi-même, entre le désir d'absolu dans la rencontre avec l'autre et sa constante déception. Dans son monologue qui ne commence ni ne finit nulle part, il y a aussi la précipitation à remplir le vide. Pour ne pas perdre pied, la narratrice s'assure d'avancer sur la corde raide sans s'arrêter. En faisant une pause, elle risquerait de perdre conscience de sa hauteur et du danger qui la guette : « [...] je ne saurais dire précisément ce qui insiste au creux de moi, ces questions qui se superposent et m'imposent ces spasmes de mots [...] ». Elle sait seulement que, pour ne pas céder au vertige, elle doit continuer.

La quatrième dimension

Le temps se décline de plusieurs façons dans l'œuvre. Celui d'une vie dont on ne connaît jamais la durée, celui de l'attente. Le temps sans limites, celui qu'on croit toujours avoir avant de s'apercevoir qu'il est trop tard. Le temps impériable, comme celui qui fait dire à la narratrice : « [...] ma panique est sans échéance [...] ». Le temps est cerné dans la forme même de l'œuvre et oblige le lecteur à prendre son air là où il peut. C'est ce qui réjouit chez Assor : elle nous fait perdre le souffle, nous fait manquer d'équilibre, puis nous reprend avec elle sur le fil. Cela ne nous console pas de tout, mais nous savons désormais que nous sommes au moins deux à être seuls. ♦



☆☆☆☆

Salomé Assor

Un

Montréal, Poètes de brousse

2019, 112 p., 20 \$

Les détours de la postérité

Isabelle Beaulieu

Des séances de spiritisme de Victor Hugo aux problèmes cognitifs d'une vieille dame, le spectre est large dans le nouveau Nicol, qui se déguste avec beaucoup de contentement.

Patrick Nicol nous a habitués à ce personnage d'antihéros flegmatique menant une existence monotone. Dans *Les manifestations*, celui-ci est toujours présent et répond au nom de Paul Desrosiers, quoiqu'en plusieurs occasions, il choisisse plutôt de ne pas répondre. Moins par désinvolture, encore moins par mauvaise foi, que parce qu'il ne trouve simplement rien à dire. On pourrait croire à de l'indifférence chez lui, mais ce n'est pas ça non plus. Il est déconcerté devant ce que la vie lui réserve – ou ne lui réserve pas, plutôt. Paul travaille à la Société d'histoire et de généalogie de Sherbrooke et cohabite avec Sarah, son ex-conjointe, et leur fille Ophélie. La première reconquiert sa liberté en prenant un amant, tandis que la seconde est atteinte d'une étrange hypocondrie. La mère de Paul, quant à elle, vit en résidence et son esprit vacille de plus en plus.

En parallèle, on assiste, plus d'un siècle et demi plus tôt, aux dialogues avec les esprits que Victor Hugo, en exil sur l'île de Jersey, mène par l'entremise d'une table tournante. Ainsi l'écrivain converse tour à tour avec l'Idée, la Tragédie et la Mort et considère l'immortalité de l'âme comme tout à fait possible. Marcel Duchamp, pour sa part, atteint la postérité parce qu'en 1914, à New York, il décrète qu'un urinoir posé à l'envers peut faire office d'œuvre d'art. Dans les années 1920, en France, André Breton et ses amis s'aventurent dans le surréalisme et tentent de rendre l'esprit à sa totale liberté. À travers les époques, les situations et les différents personnages, Nicol questionne ce qui détermine les croyances des uns et des autres et ce que pèse la valeur d'une vie.

Dans les coulisses

Par le truchement de Paul, qui, en apparence, incarne une sorte de neutralité, le lecteur visite ce qui pourrait être appelé l'arrière-boutique. Parce qu'il cherche sa « mythologie personnelle », Paul explore l'origine des bâtiments et va à la rencontre de ceux qui les ont fréquentés. En découvrant à quoi s'occupaient les gens qui l'ont précédé, il espère trouver une voie à suivre, surtout depuis que la matriarchie n'est plus en mesure d'assurer la transmission : « Paul ne cesse d'observer sa mère, rabougrie comme une feuille froissée, une boule de papier qu'on voudrait déplier, lisser de la main dans l'espoir d'y lire un message. »

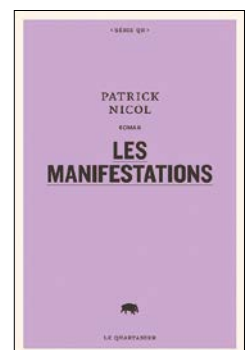
Dans cet enchevêtrement d'époques, de personnages et de situations où est toujours distillée une discrète ironie, les liens se tissent naturellement, même si le lecteur ne sait pas toujours où tout cela va mener. Ces événements amalgamés représentent la construction de nos vies, qui ne sont pas constituées de blocs monolithiques, mais d'histoires mouvantes qui vont et viennent selon les découvertes et les interprétations qu'on y appose. Les œuvres de Duchamp ont changé le cours de l'histoire de l'art à cause du discours qu'elles véhiculaient, de la démarche et de l'intention de l'artiste, de la perception des autres sur son travail.

Tout à coup, la face du monde s'est irrémédiablement transformée. Les autres artistes ne pouvaient plus aborder la création de la même façon dès lors que Duchamp avait présenté à l'univers son urinoir renversé. Un détail entouré de mille hasards a ainsi transfiguré le monde de l'art, d'autant plus que l'idée de l'œuvre serait d'une autre artiste et que Duchamp, au final, se la serait appropriée. Sous le vernis de l'Histoire avec un grand H se dresse une fourmilière de circonstances.

Entrer dans la lumière

Paul s'interroge sur la survivance d'un souvenir précis de sa mère, dont la mémoire défaille. Il se demande quelle est la raison de cette remémoration, qui remonte systématiquement à la surface, en faisant entrevoir en filigrane d'autres questions, comme ce qui nous détermine, nous fait agir ; il veut savoir ce qui reste à la fin d'une vie. Jusqu'à parfois ne plus y trouver de sens : « Toute éventualité lui semble ridicule, toute activité ne serait qu'un substitut, l'ombre imparfaite d'un geste idéal posé dans une autre dimension par un homme résolu. » Les réflexions de Nicol convergent vers le souhait tout humain de sortir de la banalité et de s'inscrire dans la particularité, de participer significativement à la marche du monde.

C'est avec une habileté particulière que l'écrivain, dans son onzième livre, entrelace les récits et nous conduit vers les pôles de la vanité et de la modestie, de ce qui deviendra légende ou sera relégué aux oubliettes. Il dirige avec bienveillance l'attention du lecteur vers les replis d'un homme en proie au doute et confronté aux pertes, comme s'il voulait lui donner son heure de gloire : « Ma vie est un effondrement, une impuissance acquise. » Une vie qui, lorsqu'on en accepte les vacuités, nous apparaît peut-être un peu moins futile. ♦



☆☆☆☆

Patrick Nicol

Les manifestations

Montréal, Le Quartanier

2019, 448 p., 28,95 \$

La mэрule qui s'infiltré

Michel Nareau

Dans *L'apparition du chevreuil*, Élise Turcotte détaille, grâce à une écriture fine et lucide, la manipulation des êtres et des mots, la violence qu'elle contient, les traques qu'elle provoque. L'intimidation et la violence postconjugale racontées avec brio.

La narratrice du roman de Turcotte s'enfonce dans la forêt pour écrire, pour trouver les mots d'une histoire qui l'habite. Elle prend possession d'un chalet loué, découvre son isolement, apprend à faire du feu, guette les chevreuils, se décide à écrire. Se révèlent alors deux récits qui expliquent sa fuite dans le bois : d'une part, l'intimidation dont elle a été victime sur les réseaux sociaux par Rock Dumont, qui impose l'autorité de sa parole masculine ; d'autre part, les agissements du beau-frère, pervers narcissique manipulant sa femme et son fils (et les autres, nécessairement). La prise de parole ne peut exister dès lors que contre la volonté de ces hommes à la faire taire ; elle ne pourra se réaliser que par fragments, par courts chapitres, que dans les hiatus des gestes à poser pour se défendre et tenter une libération qui engage sa famille en premier lieu.

Les fondations effritées

On ne dira jamais assez à quel point l'autrice du *Bruit des choses vivantes* est une écrivaine des lieux : même s'ils sont intimes, privés, ils demeurent liés aux autres, porteurs d'échos, d'histoires, véritables paysages mémoriels, habitacles protecteurs, mais grugés par le drame. Dans le chalet loué à Aron, la narratrice arpente son nouveau territoire, autant pour s'immerger dans la nature que pour se trouver des voies de sortie, tant la peur la gangrène. Peur de Rock Dumont, de l'actualisation de ses menaces, d'être la proie d'un masculiniste membre d'un groupe d'extrême droite. Elle fuit en tentant de s'effacer dans le bois, sans cellulaire pour ne pas être repérée. Lors de ses rondes en forêt, elle découvre un chalet abandonné, rongé par un champignon, la mэрule. L'image est forte : elle rend compte du foyer assiégé par la violence et des effets pervers d'un manipulateur qui dissout les mots, la pensée, qui retourne les choses et les êtres à son propre profit.

Chez Turcotte, il y a toujours eu une grande capacité à écrire l'enfance, à camper sa fragilité et l'isolement.

Le beau-frère isole la narratrice parce qu'elle dénonce ses actions délétères. Il kidnappe son fils, va vouloir en faire la copie de sa personne en discréditant tous les gestes, toutes les paroles qui accorderaient à cet enfant une autonomie, une existence hors du projet de contrôle du père. Turcotte, en suivant les tentatives de sa narratrice pour alerter la famille, montre, sans démonstration,

comment la manipulation s'appuie sur la conciliation, la tendresse des êtres, la volonté de faire la part des choses, parce que les rapports de force inégaux ne sont jamais évoqués, remis en cause. Les maisons se disloquent, les paroles cèdent aux mensonges, les voix se taisent, les mэрules gagnent du terrain.

La thérapie par les histoires

La narratrice est renvoyée à son silence, aux reproches qu'on lui adresse d'avoir parlé, d'être sortie du cercle du mutisme conciliateur. C'est dire que dans ce roman, l'intuition de la force de la parole est manifeste. Cette force est incarnée, entre autres, par la figure du Elle, qui évoque la psychologue que la narratrice consulte pour cerner les effets de l'intimidation dont elle est victime. La voie de la thérapie convie à écrire, à mettre en scène le fil de la trace, à valider une autre autorité sur cette histoire que celle, foncièrement arbitraire, incontestable et violente, du beau-père. La narratrice le fait en alternant sa propre histoire de fuite, de traque, avec de courtes vignettes qui instillent de la durée, de la sensibilité dans ce qui est vécu par l'enfant, pris dans les rets du père.

Chez Turcotte, il y a toujours eu une grande capacité à écrire l'enfance, à camper sa fragilité et l'isolement que les garçons, les filles éprouvent, à montrer l'abandon et le récit pour retisser des liens. *L'île de la Merci* et *Le bruit des choses vivantes* évoquaient ces questions frontalement. *L'apparition du chevreuil* remet de l'avant cette image du jeune isolé dans la froideur du monde, du père. Dans des phrases d'une profonde tendresse, Turcotte raconte les peurs de l'enfant, ses moments de grâce, ses stratégies de protection ainsi que le lien fort l'unissant à la narratrice. Autour de ce personnage, dans sa force retrouvée au fil de l'histoire, l'autrice parvient à opposer la nature, la douceur et la parole à la manipulation : « Je n'écris pas pour dévoiler la vérité. Simplement, j'ai besoin de dessiner une ouverture afin qu'une vérité ne soit pas enterrée vivante. S'il existe un cimetière des mots arrachés aux êtres qui comprennent, je veux pouvoir m'y promener. Dans ce cimetière, la pensée est redoutable. » ♦

☆☆☆☆
Élise Turcotte
L'apparition du chevreuil
Québec, Alto
2019, 160 p., 21,95 \$



Tuer les hommes, s'émouvoir du coucher de soleil

Marie-Michèle Giguère

Et s'il ne suffisait que d'un événement, d'un ressac du destin,
pour que la violence qui était là, latente, se déploie dans toute sa sanglante puissance ?

Le premier roman de Gabrielle Lisa Collard est une œuvre téméraire, où le mal, dans son expression la plus primaire, côtoie la beauté. Un roman bref et puissant, fondamentalement dérangeant, certes, surtout quand il nous fait fréquenter l'horreur, mais peut-être encore plus lorsqu'il nous éblouit par sa poésie.

La plume moderne et magnifiquement fluide de Gabrielle Lisa Collard rend cette histoire supportable.

La narratrice est une femme antisociale qui a développé dès l'adolescence un passe-temps des plus malsains : observer tout le voisinage, puis s'introduire par effraction chez les gens pour fouiller et analyser les moindres détails de leur vie. Elle est fascinée, obsédée même, par le quotidien rythmant la vie des êtres humains lorsque personne ne les voit.

Alors qu'elle s'immisce dans les domiciles de tout un chacun, elle se retient de leur faire du mal. Pendant de longues années, cette pulsion-là, qu'elle nomme « son monstre », son « besoin de tuer », demeure dormante. Entre autres parce qu'elle est « paresseuse ». Mais aussi parce que la présence rassurante de Roi, son vieux chien, à qui elle voue un amour et une patience sans borne, l'apaise.

Aimer les animaux, pas les humains

Si Roi inspire à la narratrice douceur, compassion et dévouement, les êtres humains ne provoquent pas chez elle de tels sentiments, bien au contraire. Elle évolue en marge des codes sociaux, des interactions humaines et des conventions, sur lesquels elle pose un regard cruel :

Mais pour une raison qui m'échappe, j'ai toujours eu peur de prendre conscience trop tard, trop vieille, que la vraie vie, c'était de boire des drinks fruités sur des terrasses, dater mille personnes, déguster des fromages fancy dans un parc submergé de Français assis sur des couvertes. J'hais ça, pourtant, et me mouvoir parmi les gens m'use ; chacun d'eux est une aiguille qui m'égratigne la peau.

Lorsque son fidèle animal de compagnie meurt de vieillesse dans son sommeil – une mort comme elle en avait rêvé pour lui –,

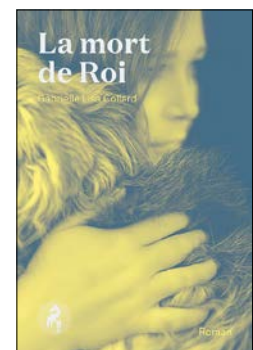
la digue lâche, le monstre n'est plus contenu, la violence se déploie, gratuite, totale, insupportable : « [L]e fil neuronal qui connecte la douleur avec la violence dans ma tête est trop court. Pourquoi je suis comme ça ? De qui je l'ai appris ? »

La fable, qui glace parfois le sang – certains passages sont très explicites, d'une violence froide et minutieuse ; j'ai sauté quelques lignes, étourdie –, est aussi parsemée de passages plus lyriques :

Quand t'as vu naître et mourir assez de jours pour constater que les couleurs de la nature s'agentent à la perfection, que les patterns des nuages se trouvent aussi dans l'eau, l'air et le sang, que des ouragans habitent nos iris et que la peau du dos des mains se fendille comme la surface des déserts. Je croyais savoir ce que ça signifiait d'être dépassée par la beauté des choses, quand j'étais plus jeune, de m'étouffer sur elle comme on mange une vague en pleine face, mais j'avais pas encore appris que, derrière le chaos, il y avait l'harmonie.

La plume moderne et magnifiquement fluide de Gabrielle Lisa Collard rend cette histoire supportable. Ça, et le fait qu'elle arrive, de manière assez troublante, à nous faire ressentir de la compassion pour cette narratrice hautement dérangée : « J'étais sweet, et blonde, et rondelette, je voulais juste me faire dire que j'étais belle pis que je chantais bien. Qu'on me parle doucement quand j'étais triste ou que j'avais peur, c'est-à-dire à peu près tout le temps. Vous réalisez pas, câlisse, à quel point c'est effrayant, de vivre, quand on est petits ? »

Malgré mes quelques réserves sur la fin, qui tranche avec le reste par ses allures de roman noir plus classique, *La mort de Roi* est une lecture marquante, que j'ai déjà hâte de situer dans une œuvre littéraire plus vaste afin de trouver des repères et indices, mais aussi pour construire du sens autour de ce récit noir et doux. ♦



☆☆☆
Gabrielle Lisa Collard
La mort de Roi
Montréal, Cheval d'août
2019, 144 p., 21,95 \$

Échec aux pions

Thomas Dupont-Buist

Près de sept ans après la réjouissante noirceur de *Variétés Delphi*, Nicolas Chalifour extirpe son inoubliable « aidant naturel au malheur » des limbes romanesques et le ressuscite dans une Lisbonne assiégée par la plaie internationale du tourisme.

Gravement sous-estimé dans le paysage des lettres québécoises, Chalifour travaille patiemment à une œuvre caustique, maniant l'ironie et l'art de la saillie avec l'esprit des satiristes à la plume acérée. Sans trop en révéler pour ceux qui souhaiteraient lire l'excellent *Variétés Delphi*, résumons toutefois que celui-ci exposait la vengeance pour partie arbitraire d'un serveur du manoir Richelieu. Profondément déçu par ses propres résultats au dangereux jeu de la vie, Antoine s'y employait à pourrir l'existence des autres avec le même talent qu'il avait mis à saccager la sienne. Même s'il versait assez fort dans la déchéance, ce sombre livre avait quelque chose de profondément jouissif dans la malfaisance ciblée qu'il déchaînait sur les mailles gangrenées du tissu social. Or, du justicier, Antoine n'avait que l'apparence, puisque son propre comportement était loin d'être irréprochable. Dans *Vol DC-408*, on le retrouve coulant des jours un peu plus insouciant dans la mystérieuse capitale portugaise, trompeusement libéré par la distance de ses devoirs familiaux. Par un jeu de narration, ses mésaventures lisboètes nous parviennent par l'entremise de cahiers griffonnés frénétiquement, qui nous sont eux-mêmes rapportés par un étrange narrateur qui les aurait reçus par erreur. Débute dès lors un travestissement constant du récit, provoqué par la fiabilité douteuse de nos sources, soit délirantes, soit parcellaires, soit voilées.

Double dédale

Je suis convaincu qu'en tentant de dire vrai, on ne fait qu'inventer, détourner et tout confondre pour n'en arriver, finalement, qu'à mentir avec un peu plus d'application que d'habitude.

Loin d'être un roman carte postale comme il s'en fait tant, le troisième livre de Chalifour est une chevauchée effrénée et hallucinatoire qui nous entraîne tant parmi les rues de Lisbonne, étroites, pentues et à la disposition fantaisiste, que dans les méandres coupe-gorge d'un cerveau inventif qui déraile avec fracas. S'il est parfois question d'*azulejos*, de *saudade* et de *fado*, c'est toujours avec la finesse de qui s'est donné la peine de voir plus loin que les entrées des guides touristiques :

Son corps oscille lentement dans la pénombre de la salle enfumée. En la regardant, Antoine ressent son labeur, l'ampleur de ses efforts et, malgré la douceur de leur fruit, quelque chose comme de la souffrance. Il a l'impression d'assister à une difficile métamorphose, espèce d'éclosion, de lent déchirement des fibres d'un cocon. Ça pourrait aussi être une très belle agonie, une mort lente, élégante, presque enviable.

Chasse touristique

Poussé par une curiosité malade, Antoine traque des personnages qui semblent évadés du roman qu'il s'efforce d'écrire, comme si Pessoa avait perdu de son vivant le cadenas qui maintenant clos la « malle pleine de gens », l'empêchant d'être tout à la fois Alvarro de Campos, Ricardo Reis, Alberto Caeiro et consort. C'est d'ailleurs en filant un chauve et sa blonde compagne, un Anglais galonné et une somptueuse brunette lisboète ayant égaré ses clés qu'il rencontrera une hétérodoxe bande de semi-clochards engagés dans un combat secret et sans merci contre l'envahissement progressif de la ville par les touristes en goguettes et les chaînes d'hôtellerie. On sort alors du domaine de Patrice Lessard (le plus portugais des Québécois) pour ressortir à l'autre bout du tunnel chez John Irving. Si la folle compagnie du nain Reis, draguée des fonds de l'Histoire, ne comprend pas de lions, elle recèle cependant assez d'énergumènes pour concurrencer n'importe quel cirque itinérant se produisant entre *Le monde selon Garp* et *L'avenue des mystères*.

Ayant quelque peu perdu pied avec la réalité depuis qu'il s'automédicament, Antoine participe à des attentats de moins en moins poétiques jusqu'à ce que le drame mette fin à la divertissante bouffonnerie. Malgré quelques longueurs, une fin un peu relâchée et la répétition de motifs et de thèmes narratifs déjà présents dans *Variétés Delphi*, *Vol DC-408* demeure un bon roman. Sauvé par son esprit et son style, il se renouvelle suffisamment en allant faire prendre l'air à Antoine hors du Québec. Avec un point de vue pertinent et une réflexion juste sur les changements qui grugent les grandes villes patrimoniales du monde entier, il sonde la bassesse, la désinvolture et la lâcheté, trois des grandes tares du monde moderne. Face à la croisière destructrice, à l'abrutissement comme loisir et à la domination de la cour d'école par les cancre, Chalifour, s'il est un espoir, a dans l'idée qu'il pourrait bien résider chez les fous et les déshérités, qui savent « qu'il est toujours trop tard pour gagner, que tout est nécessairement foutu et qu'il faudra recommencer les choses, s'inventer de nouveaux combats, faire de meilleures histoires... ».



☆☆☆
Nicolas Chalifour
Vol DC-408
Montréal, Hélotrope
2019, 294 p., 22,95 \$

Amoureuses éplorées dans les ruines du XX^e siècle

Thomas Dupont-Buist

Si « le rêve est sa propre réalité », le chapelet de songes qu'égrène Paige Cooper dans son premier recueil constitue un véritable archipel des possibles, où les univers flottent nonchalamment comme quelques îles égarées par un demiurge distrait.

Finaliste au prestigieux Prix du Gouverneur général l'an dernier, Paige Cooper arrive dans le monde francophone portée en triomphe par une nuée de rumeurs favorables, nouvelle reine montréalaise ayant déménagé ses pénates depuis les sommets enneigés de Canmore pour adopter la métropole royale. Les bruits de couloir disaient le plus grand bien de *Zolitude*, ce premier recueil de nouvelles flirtant avec l'imaginaire. On le découvre dans l'admirable traduction de Catherine Ego, dont il faut saluer le difficile travail, au regard de la singularité des univers parcourus et du vocabulaire inventif qu'ils impliquent.

Plonger aux confins de l'étrange

Dès « Zolitude », la nouvelle éponyme qui ouvre le bal, on ne tarde pas à admettre le talent de Cooper et l'originalité de sa proposition dans le paysage souvent plus terre à terre des lettres canadiennes. Ceux qui ont lu Heather O'Neill y verront peut-être, comme moi, une parenté qui se base sur une propension aux comparaisons étonnantes et aux amoureux (ici, ce sont surtout des amoureuses) éclopés s'entrechoquant sur fond de mélancolie. Le rapprochement ne va cependant pas plus loin, puisque Cooper préfère s'écarter du réel pour mieux le comprendre – contrairement à O'Neill, qui, malgré sa nature fantasque, garde close la frontière entre fabulation et réalité. Les contours chez Cooper sont fréquemment estompés, comme une ligne de fusain longuement brossée, jusqu'à en perdre presque complètement son tracé initial. Le lecteur devient ici un marcheur arpentant la fiction comme dans un rêve étrange, explorateur des profondeurs ne percevant qu'une infime portion du monde à travers le hublot étroit de son bathyscaphe. Un sentiment persistant d'étrangeté, de voyeur-imposteur, s'étoffe tout au long du voyage que composent les quatorze nouvelles du recueil. Plusieurs d'entre elles parviennent à s'imprimer dans nos capricieuses mémoires ; d'autres nous laissent confus, désorientés quasiment du début à la fin, ou s'achèvent à l'instant où les codes internes de la proposition commencent à peine à être livrés au lecteur trop longuement maintenu en apnée. Excessivement inégal, ce livre constitue toutefois une immense promesse pour qui se donnera la peine de le parcourir en entier, dans ses approximations comme dans ses splendeurs.

Rêves en ruine

Aujourd'hui, le pont à haubans est plus pavoisé de ses cordages qu'un orchestre de chambre. La tradition veut que les jeunes mariés cadénassent leurs cœurs aux dégingolades des ses [sic] câbles les plus fins. Avec le temps, les cadenas ont proliféré jusqu'à tisser une cotte de mailles. Certains jours de soleil et de pluie, je les ai vus enchevêtrés comme la rosée sur le fil de

l'araignée. Si je draguais le fleuve pour y retrouver la clé de ma boîte aux lettres, j'en retirerais dix mille promesses détrempées.

Tirée de la nouvelle « Zolitude », cette longue citation donne à lire un style somptueux, luxuriant comme les jungles touffues prospérant dans d'autres nouvelles de ce recueil. La jungle qui nous intéresse ici est toutefois plutôt celle de l'amour et du béton, tous deux en décrépitude, inextricablement entrelacés dans une étreinte s'apparentant à celle des lutteurs. Homosexuels comme hétérosexuels n'échappent pas à ce violent corps à corps ayant pour but de déterminer qui du couple aura le haut du pavé. Amour et domination y riment étrangement. Ces incessants combats prennent pour décor des mondes inattendus qui empruntent au registre de la science-fiction. Dans les textes les plus réussis, la terreur s'incarne dans des volatiles géants arpentant le ciel à la recherche d'hommes à croquer, qu'ils aient le goût du péché ou celui de l'innocence. Dans « Exégèse du Grand Œuvre », on enquête au sein d'une base scientifique sur la disparition d'un chercheur mégalomane à la recherche de la chimérique femme quintessentielle.

Puis, on met les pieds sur l'inévitable Mars dans une nouvelle particulièrement originale et à l'ambiance très réussie, qui nous place aux premiers temps de la colonisation de cette planète dépouillée de ses bonshommes verts, lesquels font place à un couple de chasseurs de comètes qui invitent à souper d'autres colons ayant une grande « aptitude psychologique à boire l'urine filtrée de l'autre ». Dans un sillon plus réaliste, on traînasse avec un ancien champion de ski qui, après avoir connu la gloire, s'enfonce dans l'abatement et la médiocrité. Avec des personnages aussi forts et ce style éclatant, on ne peut que s'enthousiasmer en attendant le premier roman de Cooper et ses idées plein la calebasse. Il y a fort à parier que ses univers bénéficieront de l'expansion et que sa force d'évocation s'accroîtra dans la forme longue. En attendant, il nous reste à méditer quelques amples idées, comme celle-ci : « La seule différence entre le passé et le futur, c'est que le futur fait encore peur. » ♦



☆☆☆
Paige Cooper
Zolitude
Montréal, Boréal
2019, 256 p., 27,95 \$

Une femme se penche sur son passé

Paul Kawczak

J'ai oublié d'être Sagan est un livre court et dense, dont la violence, en apparence exotique, rappelle certaines des bases propres à toute structure sociale patriarcale.

Nassira Belloula, journaliste et écrivaine algéro-canadienne, est l'auteur d'une œuvre romanesque, poétique et essayistique importante, publiée pour l'essentiel en Algérie. Avec *J'ai oublié d'être Sagan*, les jeunes éditions Hashtag font paraître son premier roman au Canada.

Misogynie ambiante

La narratrice de ce court roman reçoit une lettre de son ancien professeur et amant trente ans après leur liaison. Cet événement ébranle d'un seul souffle le semblant de vie paisible qu'elle avait, au prix d'un certain renoncement à elle-même, réussi à bâtir. Or, ce n'est pas tant le souvenir de cette liaison passionnelle qui provoque cet effondrement intérieur que le surgissement d'un passé traumatique qu'il suscite, celui de sa jeunesse de fille et de femme au sein d'une culture arabo-berbère ultraconservatrice.

Le texte, remontant le fil des souvenirs, retrace les épreuves et les violences qui ont jalonné le parcours de cette survivante, des Aurès à Boston, où elle vit au moment de recevoir la missive de son ancien amant. On comprend rapidement que l'essentiel des traumatismes provient des structures traditionnelles rigides et patriarcales de son univers familial : un environnement social dans lequel les femmes sont dépossédées de leur être, aliénées par le désir et la volonté des hommes jusqu'à n'être plus considérées que comme des « trous » dans lesquels s'enfoncent les pénis et d'où sortent les enfants, quand elles ne sont pas perçues tout simplement comme des « erreurs ». Viols et incestes y sont « anodins » et l'obsession pour « l'honneur » se révèle vite n'être qu'un outil de contrôle supplémentaire. Par ailleurs, le jeu des pouvoirs et des attributions familiales place les femmes dans une situation de compétition qui tue dans l'œuf toute tentative de solidarité féminine.

Au sein de cette misogynie ambiante, la volonté de liberté de la narratrice, ses désirs et ses aspirations apparaissent comme le fait d'une possession par un djinn mauvais. Non seulement les viols, les abus et le mariage forcé contribuent à nier son être, mais sa rébellion même lui est retirée pour être attribuée au surnaturel. La littérature apparaît comme la seule échappatoire à cet enfer. Un moyen d'évasion, certes, mais surtout une source salutaire d'identité et de révélation de soi. La narratrice, dont le nom a plusieurs fois changé au cours de sa vie, trouve ainsi des formes d'existence en s'identifiant à Françoise Sagan, Alice Walker, Virginia Woolf et à leurs personnages féminins, et établit de la sorte une communauté d'empathie et d'expériences féminines.

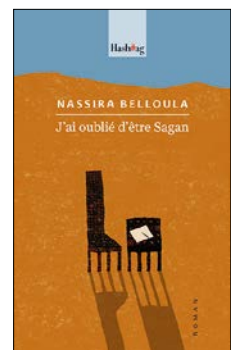
Identités féminines

J'ai oublié d'être Sagan est avant tout un livre sur les possibilités d'identités féminines dans un contexte masculin qui les vide – quand il ne les nie pas. Déplaçant son personnage de

l'Afrique du Nord à l'Amérique du Nord, en passant par la France, Nassira Belloula nous rappelle qu'il n'est pas qu'en des milieux patriarcaux extrêmes – et il est capital de préciser ici qu'elle ne traite pas du monde arabo-musulman en général, qui possède également sa tradition féministe¹, mais bien d'un milieu saharien particulier – que cette question se pose. Si l'histoire racontée est d'une violence qui, de prime abord, apparaît archaïque, une réflexion plus mûre nous conduit à penser que ses soubassements structurels et idéologiques ne sont pas si éloignés de plusieurs états de fait occidentaux : il suffit de se replonger dans des chapitres d'Andrea Dworkin ou de Martine Delvaux pour s'en convaincre.

En dépit de quelques redondances et conventions dans l'expression du désir, *J'ai oublié d'être Sagan* ne manque pas de solidité ni de pertinence. Un aspect du roman de Nassira Belloula particulièrement intéressant tient à ce que sa protagoniste, qui possède une solide culture littéraire, devient autrice de romans à l'eau de rose, une littérature populaire – entendre « inférieure » dans encore bien des milieux littéraires – que l'on attribue généralement aux femmes. Je vois, dans le symbole de cet accomplissement littéraire, l'image d'un pied de nez féminin à la « grande littérature », l'idée que l'identité littéraire féminine échappe aux critères des hommes, qu'elle refuse désormais. La récente lettre ouverte adressée au critique du *Devoir* Christian Desmeules par Daphné B. et Sara Hébert est le rappel de l'actualité de ces enjeux, qui n'appartiennent ni à un autre temps ni à une autre culture que la nôtre. Il est primordial, toutefois, de souligner l'intérêt que porte également la narratrice du livre à certains classiques masculins, coupant l'herbe sous le pied à toute lecture manichéenne et essentialisante de la question. Ce ne sont pas les textes écrits par des hommes en tant que tels que l'on remet ici en cause, mais leur situation de domination, au détriment d'autres poétiques/politiques minoritaires. ♦

1. On pourra lire au Québec, à ce sujet, le livre d'Osire Glacier, *Femmes, Islam et Occident* (2018), aux éditions de La Pleine Lune.



☆☆☆
Nassira Belloula
J'ai oublié d'être Sagan
Montréal, Hashtag
2019, 112 p., 17 \$

Poulpe fiction

Olivier Boisvert

D'une inventivité scénaristique qui fait envie, *Aquariums*, le deuxième roman apocalyptique de J. D. Kurtness, souffre d'un manque de cohésion qui complique le déploiement de sa bouillonnante mise en scène « infectieuse ».

Tout se passe comme si l'auteur ne parvenait pas complètement à convertir sa passion envers la biologie et les mondes sous-marins en flux littéraire consistant. Il semble qu'elle peine à faire percoler ses foyers narratifs dans un substrat autre que celui de l'adolescente neuro-atypique et décalée, qu'au demeurant elle incarne très bien, mais qui l'empêche néanmoins de lier ses mondes adjacents à un « biotope » entier. Or, quand il s'agit de tordre le cou aux schémas narratifs couramment adoptés par des romanciers rompus aux pastiches, l'auteur originaire de Chicoutimi puise dans un réservoir à idées aussi ample que l'hégémonie de l'aliénation dans *La servante écarlate*.

Intelligence prospective

À n'en pas douter, l'auteur de *De vengeance* fait preuve d'une intelligence prospective redoutable, en ce sens que ses visions d'un futur proche, qu'elle encapsule dans son récit avec un plaisir et une verve contagieux, sont comme des canons-harpons faisant mouche sur des trajectoires potentielles que notre monde semble condamné à emprunter. J. D. Kurtness détient-elle cette légendaire boule de cristal ? Dispose-t-elle d'un réseau d'éminences grises ou d'un *think tank* personnel qui se consacrerait à alimenter son regard ? Non, et même si une telle chose existait, J. D. Kurtness donne l'impression qu'elle valoriserait davantage l'autonomie de sa quête littéraire plutôt que la dictée. Bien sûr, choisir la rage comme fléau ne constitue sans doute pas, à proprement parler, une idée-force décisive et inédite. Puisque l'hygiénisme social a d'ores et déjà franchi les portes de l'absurde, on voit mal comment une telle calamité pourrait se propager sans alerter les experts de la totalité. La force de la romancière réside aussi puissamment dans sa capacité à présenter le réel en résonance avec le légendaire, les mondes anciens et perdus qui disent quelque chose de capital sur les modalités d'existence actuelles. En clair, une capacité très rare à intriquer le global dans un jeu de miroir serré avec le local.

« Désert de farine »

Celle qui nous avait subjugués avec un premier roman à l'humour corrosif multiplie les situations narratives originales, voire hilarantes : une Volvo parlante qui raisonne et fait preuve de jalousie ; une « sorcière » qui traficote ses philtres d'amour et les accompagne de conseils affectifs judicieux ; sans oublier le duel entre une baleine et un calmar géant qui fait rage en plein cœur d'un fjord, sous les yeux ébahis d'un proscrit, lequel se fera tatouer la scène sur son corps.

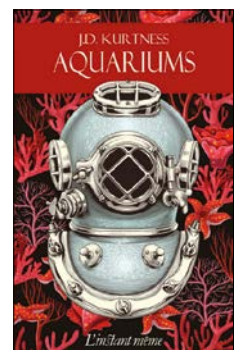
J. D. Kurtness, c'est la fraîcheur littéraire dans son expression la plus décroissant ; c'est une lecture du monde régionaliste qui fait la part belle aux institutions périphériques et au territoire indomptable. Même quand elle emprunte la glissante pente de

l'anthropomorphisme, celle qui a étudié les microbes à Montréal incarne un porte-voix crédible et de grand talent. S'il existait un parlement représentatif de la cause animale, nous devrions l'élire sans hésiter ! Alors que la plupart des auteurs contemporains pèchent par excès de mièvrerie lorsqu'il est question de faire parler la faune, J. D. Kurtness démontre plutôt l'étendue de sa sensibilité poétique conjugée à une ferveur écologiste :

Une pensée irrationnelle et pathétique ne me lâche pas : c'est le désespoir qui a tué cette baleine. Me voilà maintenant à flotter au-dessus d'elle. Une baleine boréale déjà vieille avant même que je sois au monde. [...] J'essaie tant bien que mal de faire revivre des mondes perdus, de reculer l'horloge et de figer dans l'ambre mes maigres réussites, une tâche impossible puisque la vie est d'abord une question de mouvement.

« Zone crépusculaire »

Avec J. D. Kurtness, les rituels ancestraux n'adoucissent pas automatiquement leurs défenseurs ; les petits cousins qui regardent de la pornographie ne se résument pas à cette activité scabreuse : ils ont beaucoup d'autres choses à offrir ; le laxisme des parents ne se solde pas toujours par une éducation carencée et un abonnement à une pharmacopée délétère. En somme, le regard que Kurtness pose sur nos sociétés postmodernes prend appui sur le pluralisme de ce qui advient. Il n'est pas sclérosé. On ne peut taxer Kurtness d'être téléologique : elle est plutôt scatologique, mais bizarrement, cela sert bien son propos. Le plus grand reproche que l'on peut adresser à *Aquariums* est de se clore sur une précipitation frustrante et de faire émerger de beaux protagonistes qui disparaissent trop abruptement. L'auteur aurait gagné à ventiler les informations de son « épilogue » plutôt que d'opter pour une forme romanesque de type fiction poulpeuse, c'est-à-dire de choisir une architecture ressemblant à celle du poulpe, au sein de laquelle « chaque bras forme un système nerveux autonome ». Malgré cela, J.-D. Kurtness s'impose comme la créative championne d'une littérature qu'on ne veut pas négliger. Bien au contraire... ♦



☆☆☆

J. D. Kurtness

Aquariums

Longueuil, L'instant même

2019, 160 p., 21,95 \$

The queer art of failure

Nicholas Giguère

Après les excellents *La minotaure* (2018), de Mariève Maréchale, et *Ceci est mon corps* (2019), de Michael V. Smith, *Cette blessure est un territoire*, de Billy-Ray Belcourt, troisième titre de la collection « Queer » des éditions Triptyque, redéfinit la notion même de ravissement.

Jeune poète originaire de la Première Nation crie de Driftpile, en Alberta, Billy-Ray Belcourt, avec ce premier recueil de poèmes superbement traduit de l'anglais par Mishka Lavigne, offre des textes résolument queer tant dans leur fond – ils interrogent tous le statut d'un sujet bispirituel au sein d'une société largement blanche et hétérocentriste – que dans leur forme. Que ce soit par le biais de poèmes en prose, de listes, d'énoncés numérotés prenant l'allure de sentences proverbiales, de conversations sur des sites de rencontres ou d'essais (à ce sujet, il faut lire l'épilogue du livre, qui est ni plus ni moins un art poétique), l'auteur propose une « morale du minoritaire », pour reprendre l'expression du philosophe français Didier Eribon; le *standpoint* d'un Autochtone queer qui nomme haut et fort ses blessures, les revendique même. En résultent une poésie de *l'empowerment*, une parole frondeuse qui « s'ouvr[e] aux possibilités du désir ».

La parole de Belcourt, juste et capitale, ne peut être ignorée.

Défaire le genre

Le lecteur a à peine parcouru quelques pages qu'il est happé par les mots fracassants et bouleversants, par leur force d'évocation, leur puissance. Le poète est tour à tour trouble-fête dans un monde en teintes de gris, critique virulent de l'orthodoxie et même un *trickster* – mais pas n'importe lequel: « j'ai jadis été un *trickster* aux larges épaules qui est tombé du ciel bariolé de maquillage et vêtu de skinny jeans ». C'est qu'il désire en finir une fois pour toutes avec la sacro-sainte notion de genre, « un autre mot pour histoire d'horreur »; avec cette dichotomie délétère, cette dictature qui ne saurait en aucun cas rendre compte de la diversité humaine. « Le genre est un tour de magie que je ne sais plus comment performer », écrit celui pour qui « la féminité est une torche que seuls les hommes les plus courageux peuvent brandir ». En refusant de s'assujettir à la masculinité, cette fiction que d'aucuns envisagent comme un idéal à atteindre, Belcourt rejette par le fait même les identités figées et normées ainsi que les étiquettes réductrices.

De l'autochtonie

Cette blessure est un territoire relate aussi, avec moult détails, des rencontres sexuelles avec des *rednecks* insensibles, aux « rêves de pétrole et de masculinité aigrie »; des représentants de la masculinité toxique qui ont appris « à aimer sur grindr »;

bref, des hommes blancs qui chosifient les Autochtones, les réduisent à l'état de curiosités, d'objets exotiques: « ne nous comparez pas à la pluie / à moins de le penser en crise ». Le ton devient nettement plus acéré dans les neuf entrées de « Journal d'Oxford ». Dans cette section, sans contredire la plus politisée du recueil, est explicitement dénoncé le racisme d'une société soi-disant ouverte et tolérante où les Autochtones sont bien souvent perçus comme des « signifiants vides de sens », des « subjectivité[s] aplanie[s] » par « le regard normatif de l'homme blanc ». Or (et c'est là toute la beauté du livre), Belcourt met au jour ses contradictions, ses apories, « la cassure d'être qu'est l'autochtonie »: « tous les hommes que je fréquente sont blancs. il s'avère que je suis doué pour aimer ceux qui ont mis le monde en pièces. je n'arrive pas à décider si c'est ironique ou si c'est déchirant. » Celui qui « vien[t] de quatre cents no man's land » dévoile un être brisé par les effets du colonialisme; une subjectivité sur le bord du précipice; un individu « entre sujet et objet »; en un mot, un sujet queer.

Éros et Thanatos

De telles relations déchirantes et mortifères amènent Belcourt à définir le sentiment amoureux comme une « théorie de la négativité ». En effet, l'amour ne peut s'actualiser que dans les blessures béantes et vives, les pertes vertigineuses, la mort: « être avec moi, dit-il, c'est comme habiter dans un cimetière » de victimes des Blancs colonisateurs, de l'État injuste et aveugle. Mais aimer, pour le poète crie, c'est également, au sens le plus romantique du terme (c'est-à-dire absolu), chercher à disparaître pour fusionner avec l'autre, « se laisser fondre dans ce qui est mauvais pour lui » et ainsi former une nouvelle subjectivité: « je veux connaître la sensation de mon corps qui se meurt dans celui de quelqu'un d'autre ».

Grand traité sur l'authenticité et les (im)possibilités d'être soi-même, appel à la mobilisation, utopie nécessaire, *Cette blessure est un territoire* est assurément l'une des révélations de l'automne. La parole de Belcourt, juste et capitale, ne peut être ignorée. ♦

☆☆☆☆

Billy-Ray Belcourt

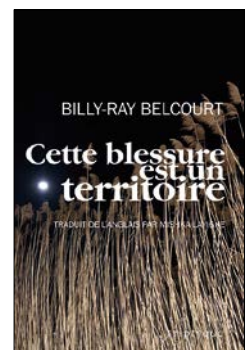
Cette blessure est un territoire

Traduit de l'anglais (Canada)

par Mishka Lavigne

Montréal, Triptyque

2019, 96 p., 17,95 \$



De la révolte en torrents

Camille Toffoli

Ce premier recueil confirme l'originalité de la voix féministe de Vanessa Bell, qui explore avec une intelligence sensible les topos de la nature et de la sororité.

Dans son introduction au recueil de textes écoféministes dont elle a dirigé la publication en 2016 aux éditions Cambourakis, la philosophe française Émilie Hache explique que le terme *reclaim*, qui donne son titre à l'ouvrage et dont on trouve difficilement un équivalent français, est celui qui décrit le mieux la démarche des militantes écoféministes : « Il signifie tout à la fois réhabiliter [...] quelque chose de détruit, de dévalorisé, et le modifier comme être modifié par cette réappropriation. » Les écoféministes proposent – à travers différentes perspectives, selon les courants et les écoles de pensée – de repenser nos rapports à la nature. Elles invitent à cesser de concevoir celle-ci comme une ressource à exploiter pour en reconnaître plutôt la diversité et la force immanente, à développer des modes d'être et de vivre qui respectent ses potentiels et à trouver une forme d'agentivité à travers cette revalorisation. Sans s'inscrire explicitement dans une perspective politique ou militante, la poésie de Vanessa Bell, par le rapport à la nature qu'elle investit, évoque, il me semble, une telle démarche de réappropriation.

De rivières laisse entendre une parole sensible, définie par une posture à la fois de vulnérabilité et de résistance.

Survivre à ce qui nous dépasse

De rivières laisse entendre une parole sensible, définie par une posture à la fois de vulnérabilité et de résistance. Les fleuves, les roches, les lacs, les montagnes, abondamment décrits et convoqués tout au long du recueil, n'ont rien de paisible ou de régénérateur. Dans cet imaginaire poétique, l'espace extérieur n'est pas un paysage à contempler : il sous-tend, plutôt, une puissance impossible à maîtriser, qui nous dépasse infiniment et nous ramène à notre propre faiblesse, un courant qui peut nous porter, mais aussi nous emporter. La quête existentielle qui se révèle au fil des brefs poèmes ne concerne pas l'atteinte d'une stabilité ou d'une paix intérieure ; s'affirme au contraire le choix – ou peut-être la nécessité – pour vivre de s'exposer à une sorte de « violence du dehors ». « [J]e construis ma maison à l'extérieur de ma bouche » ; « je cours au carnage {il faut courir} / sachant qu'avec vous / mes chevilles se rompent » : l'œuvre regorge d'images qui disent bien un impossible recueillement, l'obligation de toujours se mettre en danger, de s'ouvrir à un univers parfois violent, de s'en imprégner pour continuer à avancer.

Dans son superbe recueil *Chauffer le dehors*, également publié à La Peuplade à l'hiver 2019, Marie-Andrée Gill évoque ses escapades en solitaire dans le bois, au lendemain d'une peine d'amour, et se décrit comme « pas tuable – pas grand-chose et totale », à la fois petite devant l'immensité du fjord et des forêts, mais forte de cette capacité à trouver son propre chemin au cœur de cette immensité. C'est un regard similaire sur la vie et sur le monde que pose ici Vanessa Bell : celui d'une femme qui se demande « combien de fois peut-on mourir / dans la même journée », mais qui, « dans un respir long comme le cœur », affirme sa force de résilience.

De l'indignation en héritage

L'œuvre s'ouvre sur deux séries de poèmes assez faibles par rapport à l'ensemble, avec des formulations plus abscondes et la présence de syntagmes entre crochets – « si tu poses la question {je réponds} », par exemple –, qui, dans certains cas, brisent davantage le rythme du texte qu'ils n'étoffent son propos ou sa poétique. Des passages de ces premières parties empruntent parfois un ton plaintif : « quels mots mâches-tu / quand j'émiette le silence / les avions s'éteignent / et tu pars ». Ce léger effet de plainte s'estompe dans les deux parties subséquentes pour laisser place à une colère assumée et cathartique, qu'on sent monter graduellement. La troisième série, intitulée « Grosse roche », presque entièrement adressée au « vous », à des « filles avortées », est constituée de vers particulièrement forts, construits pour la plupart comme des injonctions au travers desquelles est revendiqué le droit à un « féminisme imparfait », pour reprendre une expression éloquente de l'autrice. « [S]oyez mauvaises / rouez les gardiennes des pouponnières / incendiez les chevaux et les lacs / ne laissez personne en repos » : ce n'est pas une posture éthique qui est prônée ici, mais bien une révolte indomptable, faite de douleurs, de débordements et de désirs, une réappropriation sans balise de l'amour, de l'espace, de la parole.

Amorcé sur un ton plus intimiste, *De rivières* s'ouvre à une communauté de résistances – celle de « toutes les femmes / dont nous sommes faites » –, à une forme de solidarité salvatrice dans un écosystème trop souvent hostile. ♦



☆☆☆
Vanessa Bell
De rivières
Saguenay, La Peuplade
2019, 96 p., 19,95 \$

FINALISTE
Prix littéraire
des collégiens
2020

SODEC Québec
 Conseil canadien des arts
 Canada

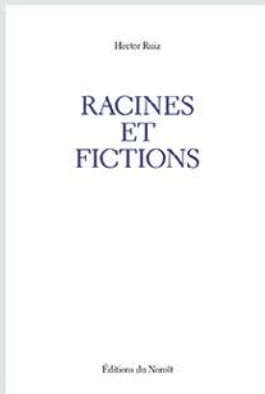


LES OFFRANDES

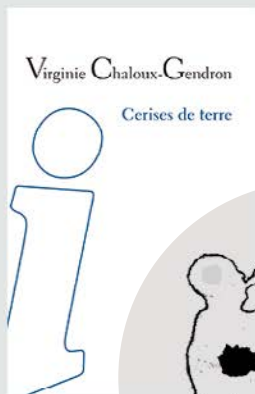
Louis Carmain

«La cendre volcanique s'était transformée en boue grise. Cité sans soleil, rumina Maude. Elle rejoignit Poncho à la pulquería Gómez. Près de la porte, cinq enfants inhalaient le contenu d'un sac de vidanges. Lorsqu'ils virent Maude et ses mèches blondes débordant de sa casquette des Padres, ils lancèrent quelques commentaires orduriers. Le plus grand, qui avait les dents jaune jonquille, s'approcha de Maude et fit mine de renifler son derrière. Il n'y avait rien, semblait-il, de plus hilarant.»

vlb éditeur



Racines et fictions
 Hector Ruiz



Cerises de terre
 Virginie Chaloux-Gendron



Gissements
 Michael Delisle



L'espace caressé par ta voix
 Pierre Nepveu



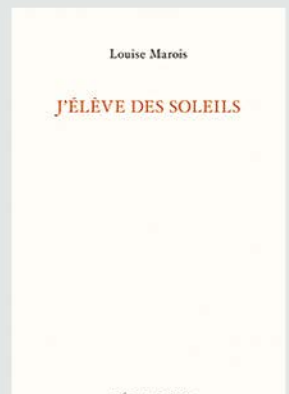
Si crue que tu pourrais y mordre
 Geneviève Boudreau



Déblais
 Paul Bélanger



L'autre parole
 Jean Royer



J'élève des soleils
 Louise Marois

SODEC Québec



Canada Council for the Arts
 Conseil des Arts du Canada

Qui embrasse beaucoup étreint plus que correctement

Stéphane Picher

L'auteur de *Ghetto X* est maintenant l'un de ceux dont on peut dire que son dernier livre « n'est pas son meilleur », même si on y a passé ce qu'on appelle « des moments de qualité ».

Depuis le début de la décennie 2010, Martin Michaud est passé de recrue de l'année à auteur incontournable de polars. Ses romans mettant en vedette l'enquêteur Victor Lessard ont même servi de source à une série télévisée du même nom. *Ghetto X*, la dernière aventure de son héros, nous prouve que Michaud n'est pas homme à s'asseoir sur ses lauriers : plus ambitieux que les premiers opus de la série, le roman explore plusieurs thématiques actuelles – terrorisme, piratage informatique, protection des sources journalistiques – tout en approfondissant la vie et le caractère de son protagoniste. En cela, l'auteur québécois se situe à l'opposé d'un Michael Connelly, à qui il est parfois comparé, un romancier édifiant une œuvre d'un œil quelque peu distrait ces dernières années.

Pas de retraite pour l'inspecteur

Après une enquête difficile, Victor Lessard a démissionné du SPVM à la fin de *Violence à l'origine* (Goélette, 2014). Mais comme la littérature nous l'a montré de nombreuses fois, un bon policier ne peut pas se soustraire à l'action très longtemps. Pour Lessard, cette action viendra assez vite : elle sera même double. D'un côté, son amie et collègue de longue date, Jacinthe Taillon, a sollicité son aide dans une curieuse affaire où des tueurs professionnels seraient impliqués ; de l'autre, Victor apprend des faits très surprenants sur son défunt père, qui a assassiné le reste de la famille quand l'enquêteur était enfant. Les certitudes sur lesquelles il s'est appuyé en grandissant n'existent plus et la colère ainsi que l'incompréhension risquent de prendre le dessus. Henri Lessard était-il un espion ? La vérité est plus compliquée. Et plus effrayante.

Il est indéniable que Michaud sait raconter des histoires. Il a ce talent de les découper en nous livrant juste assez d'informations et d'émotions pour nous donner envie de continuer la lecture, une qualité essentielle chez un auteur de romans policiers. Ses personnages sont inspirés et crédibles, avec une touche caricaturale ici et là qui les rend attachants et même comiques par moments. *Ghetto X* a été adapté en série : au moment où vous lirez ces lignes, son intrigue constituera la saison 3 de la série *Victor Lessard*. Cela paraît presque évident à la lecture du roman : changement de points de vue et d'ambiances, suspense exacerbé et autant de procédés qu'on associe au cinéma et qui sont les ingrédients d'un bon *page turner*.

Sections rythmiques

Malgré cela, je me suis demandé à plusieurs reprises si Michaud n'avait pas péché par ambition et « mal étreint » son objet,

ou ses objets, pour en avoir trop embrassé. Mais ce n'est pas là le problème : l'auteur n'oublie pas son lecteur et nous informe la plupart du temps juste assez pour nous garder dans l'action, intrigues et sous-intrigues compliquées ou pas. Non, c'est plutôt une question de rythme. Certaines scènes m'ont paru trop longues ou bancales. Parfois, par exemple dans une scène d'action, l'auteur semble vouloir « faire des phrases » et a perdu un peu de mon attention, assez fragile il est vrai :

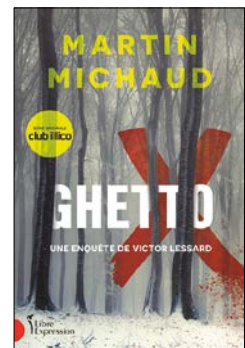
Dans nos vies d'aujourd'hui, le temps fuit, le temps déborde, et il transforme les humains en automates décérébrés courant à l'aveugle et s'agitant sans savoir où ils vont, moins désireux de connaître la trajectoire à emprunter que de continuer à courir.

Ça continue dans la même veine. Ce n'est pas mauvais, c'est même plein de sens, mais pendant une scène d'action où le suspense devrait être réglé finement, ça passe ou ça casse, comme on dit. Souvent, pour moi, ça cassait, surtout considérant la longueur du livre. Le désir d'offrir à son lectorat des romans plus complexes, plus touffus, est tout à l'honneur de Martin Michaud. On sent qu'il ne tient pas son succès pour acquis. Toutefois, un travail plus rigoureux aurait fait ressortir les qualités de *Ghetto X*.

Pourtant, au moment de conclure, j'avoue que mon verdict penche plutôt du côté positif. Bien sûr, on aurait pu trancher dans le gras du livre pour en affiner le rythme ; on aurait pu dégarnir tel ou tel paragraphe quelque peu étoffé ; on aurait pu... Mais qu'importe ! On se démène avec la vie, on cherche à s'en soustraire, ou au contraire à s'y plonger paradoxalement à l'aide de la littérature, et on serait trop distrait pour apprécier un roman assez bien ficelé à cause de quelques longueurs ?

(Je fais des phrases.)

Non, pas le temps de boudier. ♦



☆☆☆
Martin Michaud
Ghetto X
Montréal, Libre Expression
2019, 552 p., 27,95 \$

Jouer à chat

Laurence Perron

L'annexe, c'est le nom que porte la cache aux dimensions réduites du 263 Prinsengracht où ont clandestinement séjourné Anne Frank et sa famille pendant vingt-cinq mois, jusqu'à leur dénonciation à la fin août 1944.

C'est également dans la moitié de ce mois que Catherine Mavrikakis plante les événements de *L'annexe*, roman qui doit son nom à la cachette d'Amsterdam des Frank, aujourd'hui devenue une attraction touristique où se bousculent des voyageurs pressés venus de partout. La protagoniste principale du récit entame d'ailleurs en ce lieu ses confidences de fugitive, comme l'avait jadis fait la jeune Annelies dans son désormais célèbre journal. Or, ici, les révélations ne sont pas celles d'une jeune Juive allemande cachée aux Pays-Bas, mais plutôt le fait d'une espionne de quarante-cinq ans en plein processus d'exfiltration qui trouve refuge dans une *safe house* de Montréal.

La narratrice de *L'annexe* s'appelle Anna... Anna comme Anne Frank, évidemment, une parenté que souligne le texte, mais aussi Anna comme Annexe : pour celle qui a perdu son identité à maintes reprises afin de se glisser dans la peau d'une autre, inventée selon les missions, on ne saurait rêver condensation plus adéquate que celle unissant les préfixes *ana* (« déficient en, sans ») et *ex* (« hors de, en dehors ») ou, avec son trait d'union, reflet d'un état passé). Difficile de croire, vu les références au grec parsemées tout au long du livre – les agences d'espionnage rivales s'appellent respectivement l'Echtros (« ennemi ») et l'Agathos (« bon, utile ») –, que cet heureux amalgame ait échappé à l'autrice. Mais à supposer que ce soit le cas, l'étymologie latine du mot annexe (*annexus*), qui signifie le rattachement, l'association, nous invite assez allègrement à produire nous-mêmes ce lien, s'il en est besoin.

Du côté de chez Smith & Wesson

Cette poignée de noms empruntés au grec représente cependant plus qu'un simple signe d'érudition : leur sens dit bien l'aspect manichéen de la lutte. Mais il devient rapidement évident que cette simplicité n'est que de façade, et qu'à l'allure unidimensionnelle de ces termes répond un complexe pastiche du genre littéraire qu'est le roman d'espionnage. Au-delà de la caricature des thèmes et des structures narratives, cependant, *L'annexe* élève l'espionnage – et le soupçon qui en est l'apanage – en véritable principe d'interprétation. C'est qu'Anna poursuivait jadis une carrière littéraire et, si elle a abandonné la profession, elle n'en a pas moins conservé ses réflexes herméneutiques, en dépit des injonctions à « ne jamais [s]e fier aux signes, à ne caresser aucun espoir, à ne jamais lire le monde pour y reconnaître un indice, une marque ».

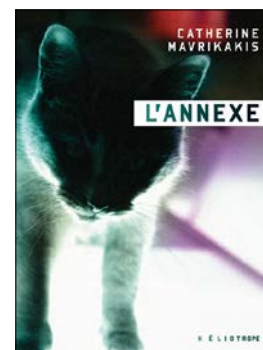
Parcourir le *Journal* de la jeune Anne Frank, par exemple, est pour elle une activité qui dépasse le simple exercice de lecture (à moins qu'elle ne soit bayardienne) pour s'ériger en réelle contrevérification des faits : « [D]ans mon métier, on se méfie de tous les témoignages. Les gens ne s'attachent jamais aux faits, ils voient des détails complètement insignifiants qu'ils magnifient

de façon subjective. » Si la narratrice se rapporte ici à son travail d'agent, on applique aisément ce précepte à l'exégète qu'elle fut. En produisant un tel glissement entre l'activité de détection et la lecture, Mavrikakis nous encourage à considérer le texte comme un monde dont il faut pratiquer l'interprétation paranoïaque, mais aussi à penser le monde comme un gigantesque récit dans lequel s'infusent les intertextes.

Syndrome de Stockholm

Les huit prisonniers/protégés de Celestino, cet étrange geôlier volubile et érudit, analysent sans cesse leur réalité à l'aune des œuvres cinématographiques et littéraires de leur répertoire, faisant de celui-ci un Meursault, de celle-là une bourgeoise tolstoïenne. Le livre de Mavrikakis a alors tôt fait de se transformer en véritable annexe au sens bibliographique, à mi-chemin entre appendice transfictionnel et index ambitieux de la culture occidentale. Dans cette optique, la quantité phénoménale de références littéraires explicites transforme le monde en amas de lisibilité pourtant improductive, puisque la sagacité des protagonistes et la justesse de leurs parallèles ne les sauveront pas de la mort qui les attend dans l'annexe.

Tissant son labyrinthe de références, Mavrikakis nous enferme au sein de son roman-archive, à l'instar de sa protagoniste, accablée de menaces et d'œuvres. Comme Anna (d'ailleurs comparée à l'Albertine de Proust), dont les sentiments envers Celestino restent ambigus (oscillant entre admiration et animosité), force est d'avouer que nous finissons par chérir les rayonnages de cette prison romanesque, dont on parcourt les étalages en compagnie de l'autrice. C'est que, comme la bibliothèque qui dissimulait l'entrée menant à la cachette des Frank, il se pourrait bien que derrière l'amoncellement des livres convoqués se cachent les désirs de celle qui, hors du monde, jette pourtant un œil par la fenêtre dans l'espoir d'apercevoir le mouvement des vivants. ♦



☆☆☆

Catherine Mavrikakis

L'annexe

Montréal, Hélotrope

2019, 248 p., 22,95 \$

Des épouvantails

Laurence Perron

Les nouvelles de Bélanger produisent l'effet qu'on espère obtenir d'un ensemble de textes : ils *font recueillir*, brodent autour d'un thème commun pour en dévider les virtualités, en découde avec une idée, un motif, dédaignent l'abord frontal pour multiplier les points d'entrée.

Le leitmotiv, le titre nous le donne d'emblée : la locution *en savoir trop* évoque immédiatement le trope hitchcockien et, avec lui, une pléthore de références au film noir. Bélanger n'en fait d'ailleurs pas l'économie, dispersant ici un « il interprétait l'espion qui ne doit piper mot, si je te le dis, je devrai te tuer » (« Les histoires »), là un « si je vous le dis, madame, il faudra vous tuer » (« 1 h 45 »).

Mais le recueil dépeint aussi à plusieurs reprises un milieu académique envers lequel il n'est pas tendre... Car en savoir trop, c'est parfois réaliser que la surenchère de connaissances peut tourner à l'incommunicabilité. C'est le sort qui attend le spécialiste dont on n'écoute pas les avertissements parce qu'ils semblent trop alarmistes dans « L'espèce », mais également le lot de cette suppléante qui, dans « Peler la classe », réalise que « les sciences de l'éducation ne pouvaient rien contre le mutisme de la classe », ou encore de cette figure récurrente du chargé de cours déprimé (dépeint dans « Les Histoires », « Couve-effet », « 1 h 45 ») qui ne pourra sauver son enfant d'un étrange trouble de la perception, d'un tremblement de terre ou encore de la mort, quelle que soit la quantité de thèses dont il effectue la relecture attentive.

Excédentaire

C'est qu'à l'université comme dans les polars, la surabondance d'informations revêt souvent un caractère mortifère, ne serait-ce que parce qu'elle condamne l'individu à la conscience de sa propre impuissance ou au désenchantement ordinaire. Des nouvelles telles que « La chasse aux dinosaures », laquelle rassemble de courts fragments ayant en commun de porter sur la merde – plus précisément sur la certitude que tous, de l'être cher aux plus hautes éminences intellectuelles, *chient* –, nous rappellent à quel point le cerveau cherche systématiquement à se prémunir de détails qui n'accommodent pas son désir de transcendance.

Or, on sait que les désagréments cognitifs qui assaillent aujourd'hui l'homo sapiens (dont le nom est d'ailleurs marqué du sceau de la sagesse), du transit intestinal aux cataclysmes climatiques, ne manquent pas. L'individu est obligatoirement rivé à « la conviction, si simple pourtant, que nous mourrons [...] et qu'il ne reste, pour nous raconter, qu'à déterminer dans quel ordre et selon quelles modalités » ; paradoxalement, il se découvre contraint à l'exercice de sa propre amnésie, dont les défaillances l'« empêche[nt] d'apprécier [s]on histoire ».

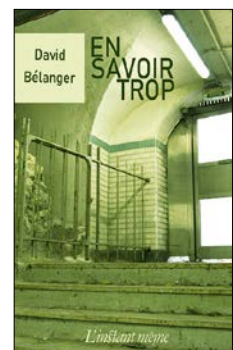
Fort-Da

« Quelle histoire pour celui qui lit des histoires ? » Dans cette question que pose Bélanger, on pourrait remplacer l'indéfini *des* par le démonstratif *ces*. Car ce sont des craintes bien spécifiques que cerne concentriquement le recueil : « chaque matin qui nous

trouve encore vivants », chacun se mesure à une actualité truffée de meurtres sordides, d'apocalypses imminentes, de théories du complot, d'alertes contre les dangers du plastique ou ceux de la surveillance étatique. Comment survivre à nos propres connaissances lorsqu'elles n'ont d'autre utilité que de hiérarchiser ces « combats que nous savons perdus d'avance » ?

Certaines autres constantes apparaissent d'ailleurs, comme l'endossement de la narration par un homme, souvent père de famille, plus spécifiquement d'une très jeune fille, ou la survenue d'un drame – personnel, familial, collectif –, qui va de la séparation au rapt, en passant par le meurtre. Ces concordances pourraient pratiquement nous faire croire à une identité narrative fixe si la ronde fluctuante des prénoms ne nous indiquait pas le contraire.

Mais la répétition est moins, dans *En savoir trop*, un défaut de fabrication qu'une indication quant au patron sur lequel se modèle ce costume tissé d'angoisse. L'exergue, emprunté à Winnicott, sait bien nous le signaler : « Il y a des moments où un patient a besoin qu'on lui dise que l'effondrement dont la crainte mine sa vie a déjà eu lieu. » Dans le recueil s'articule alors un genre de Fort-Da freudien, cette répétition d'une activité génératrice de déplaisir visant à nous préparer à l'actualisation de l'épreuve. Dans cette réinterprétation du jeu de la bobine, l'écriture simule un drame non advenu, mais d'allure inéluctable – comme pour s'en prémunir, le conjurer en l'actant dans la fiction ou, à tout le moins, expurger cette éventualité désastreuse de son caractère le plus terrifiant : l'inintelligibilité. C'est qu'à la manière des épouvantails qui, pour les corbeaux, font office tantôt de repoussoirs, tantôt de perchoirs, l'angoisse symptomatique, les dérèglements du monde, les fantasmes de destruction violente et les scénarios macabres nous effraient autant qu'ils nous soutiennent, nous qui sommes « contraints de [nous] raconter une histoire atroce, juste assez esquissée pour être figurable ». ♦



☆☆☆

David Bélanger

En savoir trop

Longueuil, L'instant même

2019, 138 p., 19,95 \$

Nous, les hallucinés

Ariane Gélinas

Que serait devenue la France du XIX^e siècle si, dans une réalité alternative, une Régence tyrannique, aux pouvoirs paranormaux, avait succédé à Napoléon III ? Dans cette uchronie qu' imagine Sébastien Chartrand, l'esprit est capable d'incroyables prouesses.

Nous sommes en 1933, c'est-à-dire, dans le roman, en LXIV de l'établissement de la Régence (ce découpage temporel s'inspire du calendrier républicain, adopté en France entre 1792 et 1806). Ce gouvernement autocrate contrôle autant la presse que le climat de Paris, régularisé à l'aide de la technologie teslaïque. Cette dernière est un héritage de Nikola Tesla, ingénieur spécialiste de l'électricité qui a bel et bien existé. Dans l'intrigue de Chartrand, il est à l'origine des plans du *Perikardia*, sorte de tour Eiffel qui fera office de bouclier contre les attaques étrangères.

Mais peu avant l'inauguration du *Perikardia*, le fils de Nikola Tesla, Danijel, est assassiné dans des circonstances nébuleuses. Le crime a visiblement été maquillé afin d'évoquer un meurtre de *sécularisés*. Ces derniers constituent une frange de la population atteinte d'une folie homicide nommée, dans l'ouvrage, le « mal du siècle » (en hommage, bien sûr, au mal du siècle romantique, « cette lassitude sans cause ni remède » qui deviendra par la suite le spleen baudelairien). Danijel Tesla était pourtant un médium accompli, ce qui aurait dû lui permettre de contrer son propre meurtre. Après tout, « comment tu[er] un homme prévoyant le futur¹ » ?

L'enquête est confiée à Georges Parent, un *geist* – policier doté de pouvoirs médiumniques. Le lieutenant souhaite par la même occasion en apprendre davantage sur le *Perikardia*, invention qui semble à l'origine d'une vague de folie considérable. Car le mal du siècle l'interpelle personnellement, sa famille ayant été frappée par les troubles mentaux. Georges parviendra-t-il à repousser les assauts de la sécularisation d'ici sa retraite, dans un peu moins de cinq ans ? Au fur et à mesure que les recherches du *geist* progressent, le lieutenant révèle des ramifications entre la démence ambiante et le bleu cyan de l'éclairage électrique...

Futurs délirants

Si je devais résumer en deux termes *Geist : les héritiers de Nikola Tesla*, je choisirais « uchronie » et « folie ». Uchronie puisque Sébastien Chartrand offre une réécriture ambitieuse de l'histoire de France (particulièrement l'histoire de Paris et de Nantes) entre 1870 et 1933. Le cadre temporel est soigné, documenté et il est impossible de douter que l'auteur s'est prêté à des recherches élaborées pour concevoir ce quatrième roman, qu'il réécrit depuis 2012. Quant au thème de la folie, il se décline tant dans le travail des aliénistes du XIX^e siècle, « ces nouveaux maîtres de la conscience », qu'au gré des références littéraires, notamment au célèbre auteur Guy de Maupassant, interné à plusieurs reprises. L'hommage au fantastique français du XIX^e siècle est tangible dans l'ensemble de l'œuvre, qui s'avère autant un récit d'enquête qu'une uchronie ou un récit surnaturel. Cela dit, les amateurs de polar qui ne pressent pas la science-fiction risquent de ne pas

trouver leur compte dans cette histoire destinée surtout aux fervents d'anticipation. J'ajouterais : aux lecteurs de science-fiction connaissant *déjà* le XIX^e siècle français, ses régimes politiques et ses classiques littéraires. Car l'intégration des éléments historiques est parfois un peu chargée, hermétique, comme si Sébastien Chartrand cherchait à montrer son érudition au détriment de la compréhension de l'intrigue.

Poison noir

Du côté de l'exécution, le mot qui s'impose à la lecture de *Geist : les héritiers de Nikola Tesla* est « compétence ». J'ai apprécié le soin de Chartrand à peaufiner son lexique, sa rigueur, le travail d'orfèvre perceptible en filigrane de chaque page. Voyez par exemple cette description des plus évocatrices : « L'étage, aux colombages vermoulus, était si craquelé qu'il semblait serpenté de lierre ; quant au rez-de-chaussée, la maçonnerie y était tant couverte de suie et d'immondices que même les cafards n'osaient se loger dans les innombrables interstices. »

Le rythme est aussi cadencé, à l'exception de la chute, explicative pendant de trop longues pages, avec le « bon » et le « méchant » s'échangeant des révélations. L'auteur écrit même : « C'était à la limite du grotesque : on aurait dit le monologue du grand scélérat devant le héros dans la scène finale d'un roman de cape et d'épée » – ce dont il aurait clairement dû s'abstenir. La conclusion, sans dénouement véritable, donne par ailleurs l'impression qu'il s'agit du premier tome d'une série : est-ce le cas ? Néanmoins, la présence de la folie et du spleen, ce « poison noir », confère à cette uchronie raffinée une dimension vertigineuse. Somme toute, qui n'a jamais ressenti, chez l'autre ou soi-même, le mal du siècle ? ♦

1. En italique dans le texte original.



☆☆☆

Sébastien Chartrand

Geist : les héritiers de Nikola Tesla

Lévis, Alire

2019, 446 p., 27,95 \$

Les enfants de la Corriveau

Ariane Gélinas

Nous assistons depuis quelque temps au Québec à un engouement pour les œuvres postapocalyptiques, dont certaines se sont démarquées : *Le poids de la neige*, de Christian Guay-Poliquin, *Hivernages*, de Maude Deschênes-Pradet...

L'effervescence est perceptible à l'égard des fictions eschatologiques, qui racontent de diverses façons le déclin des civilisations : c'est dans le *zeitgeist*... Après avoir présenté la fin du monde sous un angle le plus souvent dramatique, l'étape suivante est d'aborder le sujet de manière humoristique, parodique. C'est l'angle d'attaque de *Rabaskabarnak*, d'Éric St-Pierre, ouvrage hybride qui oscille entre le joul et un style ample, étudié. C'est l'un des mérites de cette histoire surprenante que d'allier langue parlée et prose plus soutenue, de marier les tonalités.

En zigzag entre les croix

Trois siècles après la fin de l'humanité telle que nous la connaissons, les communautés du Québec se sont réorganisées autour de fratries et de sœurs. À l'intérieur des sœurs, les hommes sont rares parce que les guerres ont accentué les hostilités entre les genres et entraîné la stérilité des mâles. Du côté des fratries, notamment dans l'île des Rois (anciennement Montréal), les femmes sont esclaves, contraintes d'éduquer les fils de l'Aumônier, un homme-machine dont l'esprit périclité. L'île des Rois est située à une bonne distance de marche de Mèrebrooke (jadis Sherbrooke). Ève Latulippe, fille de Rose, y demeure. Mais ne croyez pas qu'il s'agisse de la Rose Latulippe de notre folklore diabolique : la Rose *postnucléaire*, docteure et savante, joue un rôle privilégié à l'intérieur de sa sœur. En effet, Rose a donné naissance à la première enfant depuis des années dans la communauté : Ève.

Ève, jeune femme fonceuse de dix-sept ans, fan du King (oui oui, Elvis!), découvre dans une congère un garçon de son âge, Isaac. Ce qui devrait être impossible, en regard de la stérilité des fratries. Rose est perplexe, sans compter Marie-Joséphite Corriveau, la cheffe de la communauté, qui a « toujours été un peu craquée dans tête ». La Corriveau est aussi, dans *Rabaskabarnak*, une tueuse, mais elle a été impliquée au sein des batailles opposant hommes et femmes au lieu d'avoir trucidé son mari... et de se retrouver suspendue, pourrissante, dans une cage de Pointe-Lévis.

Let's rock, everybody, let's rock

Éric St-Pierre mélange folklore et futurisme, les fait cohabiter de façon originale. Ses dialogues, en joul très appuyé, sont réussis. Dommage que les voix des protagonistes se ressemblent, ce qui rend les conversations moins vraisemblables – les sœurs et les fratries vivant en autarcie, les résidents ne devraient-ils pas avoir développé des langages plus distincts ?

L'écrivain a eu la bonne idée d'encadrer ses dialogues d'une prose recherchée, précise. Le contraste est souvent intéressant, mais le jeune auteur a tendance à trop en faire et le style est parfois lourd

en adjectifs ou en adverbes, certaines phrases en contenant trois, voire quatre. Ici du côté des adverbes : « Confortablement assis sur un banc matelassé, complètement à l'arrière du rabaska, il écoute attentivement les paroles que lui murmure à l'oreille une femme dont les attributs se dérober à ses sens, mais qu'il sait pourtant irrésistible. » Non qu'adjectifs et adverbes soient le diable (clin d'œil à Rose Latulippe), mais *Rabaskabarnak* aurait gagné à quelques coups de hache (clin d'œil aux bûcherons de *La chasse-galerie*). En contrepartie, les si savoureux personnages auraient pu être davantage développés.

Il se dégage également du roman une certaine confusion des actions, dans lesquelles il semble, comment dire, *manquer des plans*. Autant Éric St-Pierre maîtrise les dialogues et les descriptions, autant ses scènes d'action m'ont paru embrouillées par endroits. Ce flou est palpable dans la conclusion, où des protagonistes clés « disparaissent » pendant des paragraphes (Ève, par exemple) et où on ne sait plus trop qui fait quoi dans la mêlée.

Les clichés convoqués dans les dernières pages de *Rabaskabarnak* participent à l'effet d'approximation : « une terreur sans nom » ; « l'abîme au fond des yeux » ; « comme un maniaque »... Certes, le dénouement et ses accès violents « appelaient » des phrases plus brèves, *punchées*, mais j'ai senti un relâchement dans l'exécution. À noter toutefois qu'il s'agit d'une scène d'action ambitieuse, à fortiori pour l'auteur d'un deuxième roman.

Je me souviens

Rabaskabarnak est une œuvre hybride, qui s'inscrit intelligemment dans le troisième souffle des récits postapocalyptiques québécois. Ce livre réussit son pari de divertir, de faire rire et de remanier avec audace le folklore. Sortez vos haches, comptez les passagers du rabaska (treize, comme il se doit), invitez Rose à danser après avoir échappé à la Corriveau et dites avec moi : « Acabri, Acabra, Acabragne, canot volant, fais-nous voyager par-dessus les montagnes. » ♦



☆☆☆

Éric St-Pierre

Rabaskabarnak

Montréal, Québec Amérique

2019, 224 p., 24,95 \$

Champignons magiques

Christian Saint-Pierre

Dans la plus récente pièce de Simon Boulerice, quatre femmes endeuillées reprennent goût à la vie entre les murs d'une maison condamnée.

Après *Danser a capella* (2012) et *Géolocaliser l'amour* (2016), Simon Boulerice est de retour aux éditions de Ta Mère. « Comédie un peu triste » pour quatre comédiennes, *Ta maison brûle* a été créée en juillet 2019 à Carleton-sur-Mer, par le Théâtre À tour de rôle, dans une mise en scène d'Édith Patenaude.

Apparente banalité

« Pour commémorer en grand... » Voilà pourquoi Murielle, soixante et un ans, « caissière de la caisse pop », a décidé de recevoir ses deux filles à souper. Fanny, trente et un ans, est « libraire jeunesse devenue chroniqueuse télé pour l'émission *Marina Orsini* ». Kim, vingt-neuf ans, est « agente immobilière branchée et stylisée ». La maison de Murielle, celle où Fanny et Kim ont grandi, celle où a vécu également leur père avant de mourir électrocuté dans un accident de travail, cette maison chérie de cent cinquante-six ans, pleine de souvenirs, dotée d'une âme, on y mettra le feu le lendemain parce qu'elle est rongée par la mûre pleureuse. À cet ultime repas, sorte de dernière cène, se joindra un peu plus tard Agnès, soixante-deux ans, la belle-sœur de Murielle, la sœur de son défunt mari, une « femme sans travail, sinon celui d'être une concurrente redoutable et célébrée aux concours de beauté ».

Simon Boulerice dresse un vibrant portrait de son époque.

D'abord, Murielle broie du noir : « Ma joie, c'était de vivre ici. C'était juste ça. Être les quatre ensemble, dans cette maison. Pis ma joie est finie. Mon mari est mort, mes filles sont parties, pis ma maison a pourri de l'intérieur. J'ai tout perdu. » Mais n'allez surtout pas croire que cette réplique donne le ton de la pièce. On a bel et bien affaire à une comédie. Il y a peut-être deux ou trois règlements de compte, quelques masques qui tombent, mais on a très généralement droit à des échanges vifs et colorés, un brin absurdes, des tirades parfois assassines et souvent désopilantes. Pas de doute : nous sommes bien chez Simon Boulerice. Dans l'apparente banalité des conversations, on en apprend beaucoup sur chacune, sur leurs regrets et leurs remords, mais aussi sur leurs rêves et leurs désirs.

Rebrancher le courant

Pour pimenter son repas, le dramaturge fait appel à quelques monologues, des moments oniriques, poétiques, où les personnages soliloquent de manière poignante. Puis surgit cette scène centrale, cruciale, une hallucination collective dont on se

contentera de dire qu'elle est déclenchée par des champignons toxiques, mais surtout magiques. Dans un délire cathartique, les convives s'adressent à l'absent. Fanny interpelle son père : « Tu es venu rebrancher le courant, c'est ça ? Tu es venu rallumer ce qui était en veille. Allez, papa. Hisse-toi haut dans ta nacelle et remets de la lumière dans nos vies. » Au terme de ce voyage intérieur, les quatre femmes paraîtront libérées, émancipées, prêtes à démarrer une existence nouvelle sans pour autant balayer le passé. « Une maison, c'est l'amour », affirme Murielle avant de finir par comprendre que l'essentiel est ailleurs que dans les murs, les meubles, les livres ou les nappes :

M'as survivre à toutes mes déceptions, à tous mes deuils, pis à toute ma solitude. M'as refaire ma vie dans mon quatre et demie. [...] J'vas encadrer les plus belles photos des filles, les mettre su'es mur. Pis sur mon balcon, en arrière, j'vas me poser une corde à linge. L'été, quand on suspend ses taies d'oreiller pis que le vent s'occupe du séchage, ça sent meilleur. Comme si toute la saison se garrochait dans ton oreiller. Tu dors mieux dans ce temps-là. Tu dors léger.

Tout embrasser

En se servant du microcosme familial, des vives tensions qui l'habitent, des petits et grands secrets qui le minent, de la solidarité inouïe dont ses membres font preuve dans la tempête, Simon Boulerice dresse un vibrant portrait de son époque. Surtout, il tisse les références sublimes et grotesques, les expressions qui persistent et celles qui viennent de naître, les valeurs qui s'étiolent et celles qui s'imposent, les comportements qui fâchent et ceux qui réconcilient.

De manière réjouissante, sans ségrégation, sans hiérarchie, l'auteur et ses personnages embrassent la sagesse des humbles et celle des sommités, les cultures savante et populaire, les romans de Proust et ceux de la série *Frissons*, la mycologie et *Occupation double*, le mythe de Sisyphe et le dindon sauvage de Gatineau, la musique de John Cage et *Sur la route de Madison*. ♦

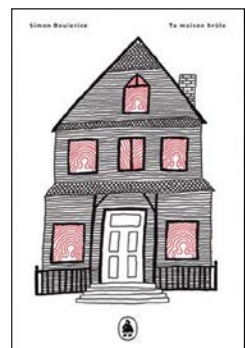
☆☆☆☆

Simon Boulerice

Ta maison brûle

Montréal, Ta Mère

2019, 170 p., 20 \$



Précipité de froidure

Sébastien McLaughlin

Le premier recueil de Luc-Antoine Chiasson révèle une voix à la fois sensible et percutante.

Publié aux éditions Perce-Neige, *Pour commencer, le sang* témoigne d'une remise en cause du désir collectif, avec une verve qui n'a rien à jalouser, en termes de prise de risques formels, aux premiers poèmes de Raymond Guy LeBlanc (*Cri de terre*, 1972).

L'accomplissement du recueil s'explique en grande partie par la configuration heureuse de ses strophes, qui s'imposent en blocs au fil des pages, laissant autour d'elles un vide assumé. Cet espace négatif, d'une forte puissance d'évocation, n'est pas sans rappeler celui qui ceint les anges dans un tableau d'Herménégilde Chiasson, ou encore l'horizon parsemé d'oiseaux d'une chanson de Frederick Squire.

Une parole avide

Le recueil se divise en deux suites. La première, plus courte et ciselée, porte le titre « Des Érables ». On y reconnaît bien le vide grisailleux séparant les appartements montréalais en hiver, mais la finesse du découpage appuie un détournement soigneux et bien abouti de ce lieu commun. L'emplacement de cette suite, qui inaugure le recueil, réussit à instaurer la confiance à l'égard de la parole poétique de Chiasson, qui sera mise au ralenti au fil d'une deuxième partie, plus dense, laquelle demandera davantage de réflexion et de sollicitude à la lecture.

Ce qui ne revient pas à dire qu'on n'y trouvera pas son compte. Le format est attrayant, et l'épaisseur philosophique de ce deuxième mouvement, intitulé « Vesper », exige une démonstration plus systématique. Celle-ci est très bien soutenue tout au long du morceau : après « Pour commencer, le sang », première strophe, s'ensuit un jeu d'anaphores qui ancre une modalisation progressive de l'énonciation, passant de la déclaration (« ces lancinants éclats de vie [...] ne durent jamais que le temps d'un malentendu ») à l'hypothétique (« Si les jours se maintiennent dans leur prise en charge [...] »), puis revenant à la première personne, devenue souveraine (« Nous présiderons à notre propre émoi »), avant de tendre vers l'adresse et de doubler celle-ci, dans la dizaine de strophes de clôture, d'une série d'injonctions (« Souviens-toi des heures qui arpentaient les trottoirs sous un soleil d'emprunt »). La fermeté de cette énonciation autorise ce qui risquerait autrement de paraître comme un didactisme stérile. La proposition globale, nettement consolidée sur les plans tant visuel que logique, parvient ainsi à faire montre d'une élégance indéfectible.

La confrontation soutenue entre cet ancrage modal, d'une part, et l'objet des strophes, d'autre part, bat au rythme d'une auscultation des formes de souveraineté trouvées à même les fins fonds affectifs de l'hiver. Chez Chiasson, le temps hivernal, creusé de silences, atténue les ardeurs et pousse à l'écoute de la vulnérabilité.

Certaines pages thématisent explicitement la question de la formation et de la reformation d'un espace intersubjectif souverain : « Nous réécrivons les égrégos silencieux ». C'est à ces nœuds de

pensée sociale mis en poésie que s'intéresseront les amateurs les plus futés d'écriture acadienne.

La maladresse entre bonnes mains

Il faut dire que le ton cérébral instauré par le recueil semble quelque peu inégal par moments. Il s'accommode mal de son adjonction à certains motifs récurrents, qui en ressortent maladroits. Notons celui de la gestuelle des mains, dont les traits ne sont pas assez finement exécutés pour mériter son insertion à la deuxième partie : « Souviens-toi des mains nouées qui pointaient au ciel comme des antennes disparates ».

Cette indécision tonale se prolonge jusque dans l'élocution de certaines figures. Si la deuxième partie du recueil se donne assez clairement le projet d'exprimer une sensibilité en mouvement, la perspicacité recherchée se retrouve embrouillée par une syntaxe laborieusement correcte qui dilue la musicalité de l'ensemble : « Si les pianos s'insurgent contre l'hystérie menée à bien par ceux qui doutent que la vie continuera [...] ». On aurait voulu une densité plus immédiatement agressive à la Dickinson.

Il serait cependant difficile d'indiquer la marche à suivre pour alléger ce bémol, car la fatigue qu'il inscrit constitue aussi une partie intégrante de la force de l'ensemble. Le verbe de Chiasson est bien posé et ses analyses sont assez aérées pour brosser le portrait d'une pensée en train de se faire sans occulter l'épreuve que cela suppose. On a ainsi tendance à lui pardonner ses choix plus mièvres (dont « les soupirs présumant qu'autre chose sera toujours possible », ou encore « hâter l'insouciance une dernière fois »), et à accorder une attention soutenue à son projet plus large, soit celui d'une clarification des humeurs vécues à la lumière mourante de l'hiver.

Le constat de cette faiblesse s'inscrit dans le contexte d'une appréciation sincère à l'endroit du travail entamé par Chiasson dans ce premier livre. Avec *L'isle Haute : en marge de Grand-Pré*, dernier recueil de Serge Patrice Thibodeau, l'éditeur de la maison, on espère que cette parution annonce une multiplication d'aventures formelles audacieuses en prose acadienne et québécoise. ♦



☆☆☆

Luc-Antoine Chiasson

Pour commencer, le sang

Moncton, Perce-Neige

2019, 72 p., 17 \$

À demain ou à jamais

Sébastien Dulude

Les collectifs littéraires, particulièrement ceux menés par des écrivaines, sont en vogue cette saison. La poète Marie-Élaine Guay (*Castagnettes*, Del Busso, 2018) a dirigé *Et si on s'éteignait demain ?*, de la scène du Jamais Lu à sa publication.

Le festival du Jamais Lu propose annuellement, depuis 2002, des mises en lecture de textes essentiellement mais non exclusivement dramaturgiques, dans toute l'instabilité précédant leurs représentations théâtrales proprement dites. Comme pour les actes de colloques, la question se pose, dès lors qu'on souhaite publier les textes lus et performés lors d'un événement devant public, s'ils devraient paraître tels quels ou sous une forme remaniée pour la lecture. Faut-il rappeler qu'un texte entendu *live* et un texte lu en silence n'engagent pas la même profondeur de compréhension du spectateur ou du lecteur, et donc ne créent pas les mêmes attentes respectives? Qu'en d'autres termes, ce qu'on aura *manqué* d'une lecture sur scène (parce qu'on ne peut tout capter en une seule écoute : c'est là tout l'horizon d'effets de la performance) sera au contraire *recherché* par le lecteur?

Sans présumer du processus d'édition qui a été effectué entre la présentation devant public des poèmes de *Et si on s'éteignait demain ?* et leur publication, je me risque à affirmer qu'une volonté de fidélité à la performance a prévalu, comme le suggèrent les deux avant-propos et les photographies des auteur.e.s au fil des pages, rappelant que le tout provient d'un spectacle rejoué dans le livre.

Or, cette posture s'avère ici problématique. À la lecture, plusieurs poèmes révèlent des faiblesses excusables en performance (parce qu'en concurrence avec d'autres sources de sens qui constituent l'œuvre performée : voix, présence physique du performeur, conditions du moment), mais difficiles à justifier du point de vue éditorial. C'est ainsi qu'Emmanuel Schwartz, sans doute très solide sur scène (il est d'abord acteur et son texte fournit des indices d'oralité qui en soulignent la nature scénique), offre un texte qui apparaît maintenant complètement décousu, sans fil clair ou tentative de conclusion pour le contenir, aggravé par une absence de travail qui resserrerait des phrases plombées – allez savoir qui sont « tous ceux » évoqués ici :

*Dans cette vague promesse de ne pas être seul
Je sais que je vais à la mort bien entouré de tous ceux
Qui dans la misère de l'effort
Dans le dernier souffle
Je veux dire
Je suis parmi vous
Et je crie
Yes [...]*

Peut-être ont-ils été mimés. Désolé de tirer sur une cible possiblement facile, mais à un moment donné, l'amateur de poésie se lasse d'aller voir les comédiens – voir les musiciens, voir les magiciens. C'est d'un livre qu'il s'agit ici.

Unplugged

D'autant que la question imaginée par l'initiatrice du projet, celle de réfléchir au dernier texte laissé derrière soi, était pertinente, probante. À celle-là, des poètes répondront avec plus ou moins d'aisance. Dans les cas de Virginie Beauregard D., Daria Colonna, Jean-Christophe Réhel et Carole David, il n'est pas inintéressant de voir leurs poèmes chercher leur pensée à tâtons, puis trouver et développer leurs assises au fil du texte. Ces moments constituent à mon sens le cœur de l'exercice, entre parole vivante, fondamentalement imparfaite, et poèmes aux résonances plus grandes à l'écrit.

Mais ailleurs, le lecteur s'exaspérera devant des propositions d'intérêt nettement moindre, entre le texte de Marie-Élaine Guay – pourtant bien amorcé – qui s'essouffle en listes et en facilités (« quelque chose de cool câlisse enfin »), Daniel Leblanc-Poirier qui s'acquitte minimalement de la tâche pour nous redire « fuck you », et les effets de répétition mal calibrés chez Charlotte Aubin, dont le propos n'est pas neuf et l'écriture ne nous tient certainement pas au bout de nos chaises, malgré une intention manifestement contraire (« FAST FORWARD » en anaphore).

Enfin, deux textes sont animés d'une force que la page n'aura pas éteinte et qui ravivent les échos du moment où ils sont nés. Maude Veilleux, à qui l'on connaît des affinités fortes avec la performance, livre un poème revendicateur et tranchant (« parce qu'on a de beaux discours sur les artistes qu'on traite/comme des forces de production/ parce que je ne sais jamais combien je serai payée ni à quel/moment »), qui s'accompagne de photographies où on la voit immobilisée au sol par une grosse pierre sur le sternum. L'ouvrage se clôt sur un texte superbe de Benoît Jutras, « Oncologie maison », éblouissant de franchise : « Je prends plus de pilules que l'Occidental moyen. Quand j'entre dans une pièce, je sais à la dizaine près combien de fantômes l'ont occupée. J'ai plus de tatouages que d'amis et ça me laisse froid. »

En somme, trop peu de textes de ce collectif de poètes et de comédiens talentueux échappent à l'écueil du « il fallait y être », et il aurait fallu y penser davantage. ♦



☆☆

Sous la direction de Marie-Élaine Guay

Et si on s'éteignait demain ?

Montréal, Del Busso

2019, 116 p., 17,95 \$

Critique | Poésie

Pourboire

Sébastien Dulude

Forts d'une résidence d'écriture offerte par le centre d'artistes 3^e impérial de Granby, les poètes Dominic Marcil et Hector Ruiz ont investi une taverne de la ville pour tenter d'entrer en contact avec sa faune et ses mythes.

Il y a de ces écrivains qui ont gagné notre confiance et que l'on aime suivre, littéralement. C'est le cas du duo formé par Dominic Marcil et Hector Ruiz, marcheurs et démarcheurs de projets auprès de qui plusieurs ont déambulé dans *Lire la rue, marcher le poème* (Noroît, 2016), un exercice convaincant sur le potentiel littéraire de la marche urbaine, envisagée en parallèle avec la lecture de textes poétiques.

Pour son second projet, le tandem nous invite à le suivre dans la découverte d'une taverne, lieu qui inspire la littérature et les arts depuis des siècles – de Rabelais à *Broue*, en passant par l'incipit de *Moby Dick*. La Taverne nationale, sise au centre-ville de Granby, est tout ce qu'elle annonce : une place pour bonshommes, de tradition ouvrière, ouverte depuis le milieu du siècle dernier.

C'est sur une correspondance (unilatérale) avec Johnny, touchant pilier de l'endroit (« Pendant sept ans, mon lunch ç'a été des May West »), que s'appuie la charpente de ce livre-taverne. Avec la phrase « Johnny, tu vas entendre parler de nous alors aussi bien te raconter comment ça s'est passé » s'ouvre tout le projet de recherche-création de *Taverne nationale*, tout en révélant les difficultés méthodologiques. Car on ne fait pas d'anthropologie de taverne sans casser des œufs (dans le vinaigre).

En effet, les deux poètes aux stylos et carnets ont vite été repérés : « Je voulais m'asseoir dans un coin du bar, je rêvais de m'effacer, écrit Ruiz, mais mon accent me trahit, pour ainsi dire. » Ce dévoilement, qui est aussi l'aveu d'une culture du quotidien pas tout à fait partagée entre les poètes et les réguliers de la taverne, sert admirablement bien le livre. Entrant dans la taverne avec Dom et Hector, on en fait la découverte avec eux, dans toute la simultanéité des questions qui leur viennent en tête chaque soir, à travers tous les comportements et bribes de conversation inexplicables et au-delà des mythes nostalgiques à déboulonner.

Le décalage entre leur soif de s'infiltrer parmi les buveurs et la culture obscurantiste qui règne dans toute taverne est dès lors fascinant :

*Quand je sors mon carnet
la nouvelle pense qu'on est de la police
mais c'est pire
on écrit
[...]*

*Pour brouiller les pistes
Hector choisit American Woman dans le juke-box
mais c'est l'aigle noir qui décolle
nous comprenons que nous sommes tombés
dans un quet-apens.*

On est six millions, faut se parler

En 2016, le poète et essayiste Mathieu Arsenault faisait paraître son *Guide des bars et pubs du Saguenay* (Le Quartanier), une collection de poèmes rédigés à la suite d'une résidence d'exploration des débits de boissons de Chicoutimi accompagnés d'un bref essai exposant la méthode soi-disant incognito du poète, muni d'un cellulaire pour noter ce qu'il dénêche. Si les réflexions d'Arsenault sur les tactiques de terrain à utiliser m'ont paru intéressantes, ses poèmes étaient teintés d'une distance hautaine qui m'avait importuné. Nulle trace de condescendance chez Marcil et Ruiz, au contraire, ceux-ci n'hésitant pas à remettre en question leur présence même au sein de ce milieu (toujours ces carnets qui rendent suspects) : « En regardant du coin de l'œil les buveurs me regarder [sic] regarder / mes carnets / il y a une erreur de syntaxe / dans ma présence. »

Pour qui maîtrise le code et se voit tacitement accepté par la clientèle en place, il est indéniable que la taverne est le lieu d'une socialisation particulière. Saluons ici l'instinct de chercheurs des deux poètes en immersion, qui ont déniché cette savoureuse thèse de sociologie de 1972, laquelle explore les modes d'interaction des hommes à la taverne, eux qui « profitent des moindres occasions pour engager la conversation ». La conclusion à ce segment est d'une candeur touchante, candeur éclairant nombre de confidences de comptoir : « [Les circonstances susceptibles d'entraîner une prise de contact entre hommes] peuvent être des plus variées, de la pluie au goût de la bière. » Le bar, il est vrai, contient toutes les potentialités des discussions qu'il abrite : sport à la télé, tonnes dans le juke-box, manchettes de journal.

Voilà un univers clos mais infini ainsi qu'un livre qui s'en fait le miroir et en montre bien les angles morts. « 20 000 draughts sous la table » plus tard, pour reprendre un titre du poète Patrick Straram (1962), assidu notoire des tavernes montréalaises, il est bon de constater que la poésie peut s'avérer le plus estimable témoin de ce lieu qui nous échappe, rattrape, réchappe. ♦



☆☆☆☆

Dominic Marcil et Hector Ruiz

Taverne nationale

Montréal, Triptyque

2019, 138 p., 19,95 \$

Le poète enamouré

Rachel Leclerc

Professeure émérite et biographe de Gaston Miron, intellectuel réputé, Pierre Nepveu signe ici son meilleur livre de poèmes.

Si, un jour, après avoir lu la poésie de Pierre Nepveu, vous avez cru qu'il avait déjà donné le meilleur de lui-même dans de précieux recueils comme *La dureté des matières et de l'eau* (2015) ou *Les verbes majeurs* (2009), et qu'il ne faisait plus que remâcher son style, courez, courez acheter sa dernière publication et savourez votre chance. Dès les premières pages, cette poésie vous consumera.

Nepveu nous rend témoins de la vie qu'il partage avec ses proches et tous ses contemporains.

Touffues sans être luxuriantes, chargées mais sans lourdeur aucune, ces pages dressent le tableau d'une vie faite d'échanges, de rencontres, une vie dédiée à l'observation d'un monde en transformation. L'auteur lui-même évolue en périphérie de ce monde : il ne cède jamais à la tentation de s'y soustraire et s'engage dans une traversée du sentiment amoureux sous toutes ses formes. Quel que soit le thème abordé, Pierre Nepveu, ici plus que jamais, retourne et déchiffre les arcanes de sa vie avec son œil de poète très contemporain, très ancré dans le présent. Si son écriture a évolué dans le sens de la profusion, c'est peut-être qu'il y avait toutes ces choses amoureuses à dire. Pourtant, il le précise à la fin, ce ne sont pas des poèmes d'amour, mais « des sursauts seulement dans la chair du temps ».

Les vers sont si naturels qu'ils semblent être nés dans la facilité. Il y a une chose qu'on apprend avec les années : si l'on soupçonne qu'on n'a rien à dire, il faut se taire et attendre, car torturer la langue n'est pas une marque d'audace ni même de modernité. *L'espace caressé par ta voix*, écrit dans la justesse de l'émotion aussi bien que dans la recherche de l'énoncé précis mais original, musical et chargé de sens, en est bien la preuve. Tout est splendeur ici, même « nos étroitesse et nos raisons froides » ; tout s'annonce comme un mystère qui révèle son secret par de longs vers où l'image, suffisamment retenue et calibrée pour qu'on l'apprécie quand elle vient, a trouvé la place qui l'attendait. À lire cet admirable recueil, vous aurez peut-être l'impression que le poète n'a fait que transcrire des phrases qu'une autre entité, ou peut-être le temps, ou bien la vie elle-même, avait forgées pour lui. Et c'est probablement le cas, d'où le sentiment d'harmonie qu'on retire de chaque page.

Tout dire, à l'enfant comme à l'aimée

Le poète travaille à décrypter l'enfance : « L'époque du lilas a été la plus courte, serrée comme un secret du monde [...]. Mais tu possèdes l'absolue présence, et toutes les voyelles font leur nid en toi, creuset des légendes, abîme de toute-puissance. » Occupé à raconter le passé récent de ceux qu'il chérit (sa petite-fille, sa fille, son amoureuse), Pierre Nepveu n'en est pas moins tourné vers l'avenir, comme s'il y était entraîné malgré lui. Dans la première partie, il déploie le tableau des Prairies canadiennes, nous parle d'un autre art de vivre et d'une autre façon de nommer chaque chose. L'incipit du livre donne alors le ton : « Vers le soir, le ciel de la Saskatchewan bascula sur nous, déversant chaleur et fumées, pour marquer ton retour d'un voyage au bord des étangs salins. » Ce prosaïsme devenu poésie est l'une des grandes forces du livre.

Les poèmes amoureux de la dernière partie évoquent eux aussi le lien fort que le poète, que l'on sait pourtant très à l'aise dans les grandes villes, entretient avec la nature :

*et c'est dans un espace entre deux pommiers
quand le soleil bas rongea la toison du ciel
et que les bernaches achevaient de déchirer le bleu,
c'est là, derrière le malheur qui poussait encore
et la stridence de la voie rapide chauffée à blanc,
que je t'ai entendue chanter et c'était
comme une faille dans le paysage*

Nepveu nous rend témoins de la vie qu'il partage avec ses proches et tous ses contemporains. Mais c'est aussi un homme vieillissant qui s'interroge sur lui-même et sur son âge, sur sa disparition. Il est conscient que ses allées et venues parmi les personnes aimées font « des trous dans le paysage ». Il n'en reste pas moins que si tout nous échappe, les êtres comme les choses, le seul fait de les nommer, de les transposer dans la création – et si bellement, si exactement – allume la conscience et dessille le regard. C'est peut-être alors seulement que ces « trous » deviennent des refuges, comme le terrier d'un animal obéissant à l'instinct de vie pulsant en lui. ♦



☆☆☆☆

Pierre Nepveu

L'espace caressé par ta voix

Montréal, Le Noroit

2019, 120 p., 19 \$

Les syncopes de Philippe Drouin

Rachel Leclerc

Avec son plus récent recueil, le poète de Mont-Louis clôt une trilogie consacrée à de grandes figures musicales.

Durant l'enfance, Philippe Drouin a été happé par la musique et les voix incomparables des sœurs McGarrigle. C'est en effet le genre d'expérience qu'on n'oublie pas : depuis leurs débuts, ces deux chanteuses de Montréal avaient tout pour séduire et n'ont laissé personne indifférent. Personnellement, je les aime, mais ma sœur, elle, les trouve insupportables ! Le poète, de son côté, a décidé de rendre hommage à leur influence dans un recueil qui, au demeurant, ne parle pas beaucoup d'elles – ni vraiment de musique –, mais plutôt de l'effet qu'ont sur lui leur incroyable énergie et leur talent.

L'agacement du lecteur est de courte durée : passé la surprise devant cet abus de ponctuation, on entre volontiers dans l'univers du poète. Et bientôt, on y trouve de la beauté, pas mal d'assurance et un ton très juste.

Comme il semble avoir été écrit d'un souffle, il faudrait lire d'une traite ce petit livre syncopé, haché au possible, dans lequel de nombreux vers ne comportent que deux ou trois mots, sinon un seul, et s'achèvent presque invariablement par un point final ! L'agacement du lecteur est de courte durée : passé la surprise devant cet abus de ponctuation, on entre volontiers dans l'univers du poète. Et bientôt, on y trouve de la beauté, pas mal d'assurance et un ton très juste. Il y a chez Philippe Drouin un empressement à faire valoir son droit à la vie, à forger son existence, tout simplement : « Que le ciel valse / dans une langue étrangère. / Bousculé. / Intranquille. / Coupable. / Décadent. / Je dois vivre. » En liant son existence à celle des sœurs McGarrigle, deux femmes autour desquelles a toujours semblé souffler un grand vent de liberté, peut-être voulait-il simplement faire l'éloge de la différence et montrer qu'il faut prendre sa place dans le monde, de gré ou de force. Drouin le dit à sa manière : « Contraindre la nuit / à me donner son chien. » Un peu plus loin, il évoquera la notion de risque : « Briller d'imprudence. / Pour un royaume. / À mes tempes. » Soulé par la violence de ceux qu'il appelle les abrutis, il réclame la paix : « Qu'on me sacre. / Je dois tenir / parfaitement ivre / au creux des limbes. »

Vivre, vivre !

Peut-on parler de poésie engagée ? Certainement pas, sinon la majorité des poètes actuels pourraient se draper dans ce séduisant manteau. Le livre de Drouin se veut quand même un hymne à la résistance et à la liberté. Rappelons que son précédent recueil, *Tutu*, évoquait déjà, avant de glisser vers la figure tutélaire de Desmond Tutu, la Nuit de Cristal, ce pogrom antijuif organisé par Hitler en novembre 1938.

Mais les sœurs McGarrigle alors ? Dans les deux premiers livres de la trilogie, c'étaient Bernstein et Miles Davis qui servaient de prétextes au poète pour lancer ses textes dans le monde. Veillaient alors sur lui trois figures importantes de la poésie : Hölderlin, Rimbaud et Supervielle. Peu d'éléments sur la musique, donc, dans *Kate et Anna font de la musique*, même si les deux femmes sont souvent nommées : « Rêvant d'eau. / De drames, de cerisaies. / J'entends Kate. / J'entends Anna. / Je m'élève. / Poing et leur. / Tête-bêche. / Corps sifflant. / Je cours au pâturage mettre joie avec joie. »

Prendre la langue à rebours, cela semble nécessaire pour Drouin : « Le vent me confesse. / Les merles grincent. / J'habite un trésor. » Repousser la prose, éloigner l'adverbe, organiser l'énoncé par petits bouts. Bouts de joie, bouts d'énergie, bouts de honte et de colère, bouts d'audace et d'effronterie : voilà le corps cadencé du poème, voilà la manière heurtée de celui qui l'écrit.

Finaliste à plusieurs prix majeurs (Terrasses Saint-Sulpice, concours littéraire de Radio-Canada), Philippe Drouin construit une œuvre personnelle qui convie les grandes figures de ce monde. Il réclame le droit de s'allier à la beauté des œuvres de ceux qui l'ont précédé. Habité par les voix, amoureux des autres, il s'élance à leur rencontre comme un homme cherchant les meilleurs compagnons de route. Parfois, il se contente de danser dans leur sillage en sculptant son destin à leur image. Mais il sait qu'il doit d'abord veiller sur lui-même : « Que les lois poussent. / Je reste prompt. / Malin jaloux. / Bourreau de ma vertu. » ♦



☆☆☆☆

Philippe Drouin

Kate et Anna font de la musique

Montréal, Les Herbes rouges

2019, 56 p., 15,95 \$

Le livre bleu

Jérémy Laniel

Il y aurait, entre la chair juteuse des fruits et les courants d'air rythmant les changements de saisons, une poésie inhérente au mouvement des choses dont François Turcot connaît les secrets.

Depuis 2006, Turcot arpente le paysage poétique québécois sans faire trop de bruit, bâtissant une œuvre littéraire singulière qui, force est de l'admettre, se hisse parmi les incontournables de sa génération. Si *Miniatures en pays perdu* (2006) et *Derrière les forêts* (2008), ses deux premiers recueils, proposaient un certain territoire écrit, celui du Nord et de la densité s'offrant à nous par fragments, *Cette maison n'est pas la mienne* (prix Émile-Nelligan, 2009) et *Mon dinosaure* (2013) étaient des livres beaucoup plus éclatés, dans lesquels l'écrivain se jouait de la forme, abolissant les murs que certains érigent entre la poésie et la fiction. À la lecture de son plus récent ouvrage, *Souvenirs liquides*, qui s'inscrit d'une certaine manière dans le sillage du précédent (*Le livre blond*, 2016), on peut se dire que François Turcot travaille par cycles, tellement ces paires de recueils se répondent par leur forme. On retrouve, comme dans son dernier livre, une proposition moins hétéroclite de par sa présentation et plus personnelle dans le propos. *Souvenirs liquides* se présente au lecteur comme une collection d'instantanés, de moments fuyants captés par le poète à la dernière minute pour en témoigner dans ce livre.

La persistance de la mémoire

Je plains les poètes qui doivent titrer un livre : il me semble y avoir là un exercice cruel auquel je ne m'adonnerais en aucune façon. N'empêche que ces *Souvenirs liquides* sont judicieusement nommés, rappelant, pourquoi pas, les fameuses montres molles de Dalí, une façon de réitérer l'existence d'un autre tempo, moins rigide, celui qui ne file pas au gré des aiguilles, mais qui, plutôt, prend vie grâce à notre ouverture sur le monde, notre possibilité d'en être, véritablement. Le poète annonce dès le départ qu'il avancera à tâtons dans le réel, réaffirmant au détour la beauté de ce mariage quasi impossible entre le poétique et le véritable. L'écrivain est toujours celui qui doit résider dans cet entre-monde, « irrésolu / comme une phrase débutante, / une phrase de reboisement ». De vers en vers, reboiser le quotidien : voilà le travail de bien des poètes depuis un certain temps, même s'il est difficile d'en lire sans avoir notre homme invisible de Sudbury dans le rétroviseur, Patrice Desbiens ayant tellement investi le genre.

Chez Turcot, il y a cette façon de toujours faire un pas de côté pour nommer le monde : jamais le poète ne se pose en porte-étendard de la vérité ; il n'offre rien d'autre qu'un être sensible, comprenant que le poème est par-delà lui-même : « Le héros véritable de l'endroit devait être ailleurs ». Dans ce recueil qui semble se dérouler entre le balcon et la cuisine, entre la récolte récente du marché et la tombée du jour, les strophes partagent cette volonté d'être au monde, tout simplement, comme en témoigne celle-ci, la plus belle du livre :

*D'autres j'imaginai – un nuage
dans la paume passée sur le*

*front – travaillaient à leur oubli
ou voyageaient pressé comme
des outres – au balcon un avion
filait, coupait l'idée que je me
faisais du ciel.*

Sans partie aucune, le recueil est un bloc où chaque poème s'offre ainsi, sans saut de ligne, avec un ou deux tirets cadratins comme ponctuation récurrente : « Sépia tiède la nouvelle saison et / mes projets thym laineux, loin / derrière le revers des joues – / sauvage ou pas comme tout le / monde j'avais surtout faim de / caresses. » Si Turcot nous avait habitués à un certain éclatement typographique et à un mélange entre les vers et la prose, maniant divers codes de la fiction, *Souvenirs liquides* est un peu plus plat et plus on y avance, plus on a l'impression qu'il manque un peu de relief.

Être au monde

*Une crainte en moins et les vents
contraires restait ma soif d'eau
juste – en suspens comme un
thé déserté, j'imaginai des
navires trempés dans un temps
qui n'existe plus.*

Ce qui est fascinant, c'est que ce sixième livre de François Turcot est peut-être le plus faible du lot, mais il se distingue tout de même par la finesse des images relayées et l'attention portée au verbe : c'est dire à quel point la production de l'auteur est de qualité. Peut-être aussi souffre-t-il de la comparaison avec le précédent, *Le livre blond*, l'un des grands textes du poète, dans lequel l'intime regard du *père-nouveau* porte en lui une beauté magnifiquement mise en scène ; c'est un livre simple où chaque vers trouve un écho particulier chez le lecteur. Qu'à cela ne tienne, *Souvenirs liquides* est un très beau carnet poétique, presque un mode d'emploi pour un savoir-être. Et juste ça, ce n'est pas rien. ♦



☆☆☆
François Turcot
Souvenirs liquides
Saguenay, La Peuplade
2019, 104 p., 19,95 \$

Jusqu'à la lie

Jérémy Laniel

Il y a des fins du monde plus belles que d'autres. La désolation qu'Annie Lafleur donne à lire dans *Ciguë* s'accompagne d'un doux parfum de résilience.

La densité que l'on trouve dans l'œuvre de la poète est rare : elle oscille entre l'orfèvrerie et la spontanéité, comme si chaque vers s'imposait. Chez elle, la démultiplication des images fait flèche de tout bois et propose une panoplie d'arrêts où le regard doit se poser. Plante ou poison, la *Ciguë* d'Annie Lafleur tanguent entre les deux éléments d'un poème à l'autre, entre ce désir d'en finir, de s'extraire du monde, et une ode à sa suite, avec ou sans protagoniste : « au champ de lavande je pense à mon ravage voix calcinée à la loupe je laisse la fourmi traverser l'horizon j'endure sa passion à la fois debout et courbée ma force décuple ». Il y a des airs d'apocalypse tout au long de ce recueil, dans lequel la prose et le vers s'entrecoupent. Les textes aménagent les seuls réels temps d'arrêt, la virgule n'y faisant aucune apparition : le lecteur a alors le luxe de créer lui-même certaines narrations. À parcourir le livre, on se dit que si tel est le poison, comme Socrate, nous le boirons jusqu'au bout !

**Malgré le caractère pérenne de l'écrit,
on découvre quelque chose
de magnifiquement éphémère
dans les poèmes de Lafleur.**

Aux armes, citoyens !

« Je me tire une balle dans la tête à l'heure pile à la bonne date » : ainsi débute cette plongée poétique, qui est tout sauf un abandon, mais plutôt une renaissance. Ce long poème rappelle un peu l'ouverture de *Bec-de-lièvre* (Le Quartanier, 2016), finaliste au Prix des libraires et au Prix du Gouverneur général en 2017, qui commençait comme suit : « on a tout jeté au feu / déchiré nos ceintures mangé les baies / escaladé une butte perdu un rein / [...] / on a gravé nos noms le jour l'année / zippé nos manteaux / on a sauté ». Si alors, c'était la fuite, ici, la mise à mort semble le seul point de départ possible : « embrassée sous le gui qu'on m'achève à la poivrière / au pied-de-biche aux aiguilles à tricot à la queue de billard ». Le ton est donné : l'univers est incertain et ne cesse de s'obscurcir. Rapidement, on mentionne « Guerre au parc on tire à vue » : on comprend qu'il faudra prendre les armes, comme si la poète voulait ici survivre, question de mourir en paix. C'est que tout est étrange, y compris « l'eau qui tient sans le sable ». C'est également l'une des nombreuses raisons de s'armer : arc, arbalète, épée, rifle sont du nombre. En somme, « un de plus un de moins / disent-ils on ne sait pas tirer ».

Plus on avance dans le recueil, moins on sent que la poète désire nous tenir la main. Les images fument, se défaisant au même rythme qu'elles se créent :

*Ivoire sous la laine me charrie dos piqué par les taons un boulet
à fondu dans mon rein ça y est bleu poudré la tente sans piquets
mon âme a crochi dans la roche*

Malgré le caractère pérenne de l'écrit, on découvre quelque chose de magnifiquement éphémère dans les poèmes de Lafleur. On y cherche ce qui a émané lors de notre première lecture, on les relit et c'est autre chose qui apparaît. La densité de la proposition y est pour quelque chose : rien n'est vraiment dicté par les sauts de ligne, le lecteur peut se perdre, un peu comme le sujet, dans un monde où la raison fuit, mais où la beauté se détourne du réel pour se réfugier dans les sens triturés. « Je saoule le cheval pour l'hiver pour de bon » : arrive un moment dans le livre où l'on se dit qu'on aurait dû faire la même chose.

Ivresse singulière

Si certains pouvaient espérer un quelconque salut en cours de route, aux trois quarts du recueil, les fins heureuses semblent encore loin : « Cour à bois un marshal abattu / les pieds cuits à l'azote je cours ». Non sans rappeler, dans une certaine mesure, *Chien de fusil* d'Alexie Morin (Le Quartanier, 2013), Lafleur s'empare de l'imaginaire récemment très fertile des fins du monde et des contrées postapocalyptiques pour y déplier une poésie résiliente, pour la simple et bonne raison que les fins sont ici multiples, prétextes aux recommencements.

Il y a une puissance étrange dans la poésie d'Annie Lafleur, comme si on se demandait si les images sont sibyllines ou tout simplement trop claires tellement elles éblouissent. Là réside tout le jeu poétique proposé par l'autrice, un jeu qui nécessite plusieurs parties. *Ciguë* est un livre dans lequel on peut errer longuement. Loin du poison, c'est plutôt une ivresse que la poète offre au lecteur : celle des écrivains qui savent se jouer de la langue et la connaître assez pour la renverser et ainsi aspirer à une réelle singularité. ♦

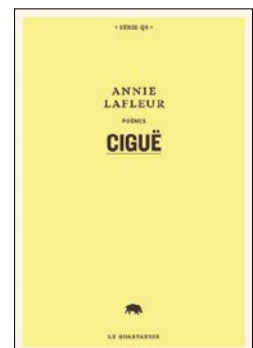
☆☆☆☆

Annie Lafleur

Ciguë

Montréal, Le Quartanier

2019, 112 p., 17,95 \$



Nos ancêtres les Gaulois

Samuel Mercier

Avec *L'Amérique fantôme*, l'historien français Gilles Havard conduit ses lecteurs d'un bout à l'autre du continent américain.

« Non mais hosties de Français, quand même. » C'est à peu près la réflexion que je me suis faite en ouvrant le dernier opus de Gilles Havard, historien spécialiste de la Nouvelle-France. D'abord, il nous les cassait (ovaires ou testicules, je ne voudrais pas faire de l'humour genré) avec sa préface signée Robert Vézina, ancien PDG de l'OQLF, mais ça s'aggravait encore avec la note liminaire, qui nous disait comment le mot « Indien » était encore utilisé en Europe et qu'il n'y avait rien là.

Pour nous le prouver, Havard s'appuyait ensuite sur son ami « indien », rencontré lors d'un voyage au Dakota du Nord, qui lui aurait donné une ceinture de perles « *From a Frenchman to a Frenchman* ». Je ne sais pas si le bus partait ensuite pour les chutes du Niagara et Tadoussac, mais ça a dû faire des envieux sur Instagram.

Un livre intelligent et palpitant

Mine de rien, après ce ratage initial qui ne dure tout au plus qu'une quinzaine de pages, *L'Amérique fantôme* de Gilles Havard est un livre impressionnant tant par sa facilité d'approche que par la finesse de ses analyses. Les relents d'édification nationale qui pèsent sur ces histoires de Français « [o]cculté[s] par la narration officielle » (celle-là, Serge Bouchard nous l'a déjà faite avec ses *Remarquables oubliés*) sont vite dissipés par le sens du récit de l'historien.

Car, disons-le tout de suite, Havard est passé maître dans l'art de rendre palpitant le récit historique. Qu'elles nous entraînent, par le « truchement » d'Étienne Brûlé, dans l'expédition La Vérendrye, ou chez le *mountain man* Étienne Prévost, les biographies de *L'Amérique fantôme* sont creusées par un travail des sources exemplaire qui n'a d'égal que le degré d'inventivité permettant de relier les morceaux tirés des documents. Dans ce genre d'ouvrage, tout se joue en hypothèses, en suppositions et en remises en question. Pourquoi Étienne Brûlé a-t-il été tué par ses (ex-)amis hurons ? Comment connaître les pensées intimes de Toussaint Charbonneau, accompagnateur de Lewis et Clark, alors qu'il était analphabète ? Comment, en effet, reconstituer la vie d'un personnage avec les bribes d'archives souvent partielles (ou partiales) dont nous disposons ?

Havard navigue en maître entre ces écueils, menant l'enquête historique comme si vous y étiez. Si les analyses des pratiques autochtones manquent par moments de finesse parce qu'elles reposent trop lourdement sur les travaux de Lévi-Strauss, la réflexion qui se développe sur les colons européens et leur rapport à cette altérité est, elle, de la plus haute voltige. Non seulement Havard innove-t-il dans des analyses comme celles du caractère picaresque du récit de Pierre-Esprit Radisson ou des limites de la souveraineté française chez La Vérendrye, mais il le fait avec une documentation souvent inégalée. Sa synthèse finale

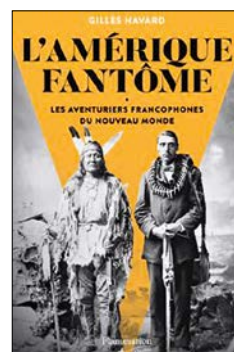
détaille d'ailleurs l'évolution des discours sur l'ensauvagement, la découverte et le commerce colonial d'une manière plus limpide que jamais.

Les héros du colonialisme

Havard pousse plus loin l'innovation quand il intègre l'anthropologie à l'histoire et se rend chez les descendants d'unions entre colons français et Autochtones. Malheureusement, ces explorations mènent à peu de choses, et c'est comme si le projet n'aboutissait qu'à quelques pages de fioritures un peu banales, dans lesquelles on nous sert en prime des approximations gênantes sur l'historiographie américaine et son rapport à la « destinée manifeste ». Dommage, parce que cette histoire de terrain aurait pu porter de meilleurs fruits, nous mener ailleurs qu'à travers la porte ouverte du récit soi-disant oublié des francophones d'Amérique.

À vaincre sans péril, peut-être triomphe-t-on sans gloire, mais peut-être aussi tente-t-on surtout de flatter son lecteur dans le sens du cocorico. En quoi l'histoire d'Havard diffère-t-elle de l'histoire des grands hommes ? Nous ne sommes pas chez Carlo Ginzburg, explorateur des vies minuscules et de la microhistoire. Ces récits ont été pour la plupart maintes fois racontés. Ils ne constituent pas, en eux-mêmes, des découvertes. Et pourquoi dix hommes ? De qui cherche-t-on à faire l'histoire ?

Mes critiques, vous l'aurez compris, sont surtout idéologiques, mais l'idéologie n'est pas rien. L'histoire peut être un outil d'émancipation comme elle peut servir de totem aux fossoyeurs identitaires. Malgré un livre exemplaire par son travail des sources et le caractère excitant de son récit, Gilles Havard se tient sur un fil où un anti-américanisme de bon ton sert à dresser le portrait d'une France qui aurait apporté avec elle un colonialisme heureux. On comprend l'amour que l'historien porte à ces sujets frontaliers, liminaires, marginaux, à ces coureurs des bois, trafiquants et aventuriers. Il nous le fait même partager, mais à trop vouloir célébrer ces antihéros, *L'Amérique fantôme* devient presque un monument à la gloire de la colonisation française. ♦



☆☆☆

Gilles Havard

L'Amérique fantôme : les aventuriers francophones du Nouveau Monde

Montréal, Flammarion Québec

2019, 656 p., 45,95 \$

Pas encore un maudit palmarès

Samuel Mercier

Avec *Du bon usage des palmarès*, Richard Baillargeon signe un essai éclectique et drôlement construit sur l'art des listes.

Des palmarès, des palmarès... Les littéraires en ont soupé, des palmarès. Avec une de nos revues locales qui se fend chaque année de son gigantesque palmarès des « 100 meilleurs livres québécois de l'année » et la bordée de prix accompagnés de leurs « longues listes », les palmarès ont la cote autant qu'ils provoquent la consternation et l'ire des lecteurs.

Le monde de la musique n'échappe pas à cette calamité et l'esthète Richard Baillargeon s'est penché sur le sujet dans son dernier essai, publié aux éditions Varia. Étrange oiseau que ce Baillargeon : docteur en sémiologie, professeur à l'École des arts de l'Université Laval, artiste visuel et mélomane, il nous pond un essai à l'image de ce parcours atypique. Éclaté, drôlement brillant, décalé, *Du bon usage des palmarès* est un livre qui semble tout droit sorti d'une autre époque, ce qui vient avec les défauts de ses qualités.

Radio, radio...

Je dis d'une autre époque, d'abord parce que Baillargeon n'entame pas sa réflexion à partir de *YouTube* et de *Spotify*, comme on aurait pu s'y attendre, mais bien à partir de la radio, médium dont la plupart des milléniaux ont sans doute oublié l'existence. « [L]a radio n'est plus faite, à de trop rares exceptions près, par des gens de radio », nous explique l'auteur.

Baillargeon part de cette source première, des débuts du hit-parade et du *Billboard*, pour exposer comment la structure des palmarès s'est cimentée à travers l'histoire. Les aléas de la mise en marché ont rapidement fait des « tops » et des listes, au départ produits par des stations locales pour refléter l'opinion des auditeurs, une manière de diriger l'écoute du public. Pour Baillargeon, ce constat mène à un éloge de la face B et des titres négligés, et il en vient alors à élaborer une théorie de la *playlist* parfaite qui combinerait « trois paliers » : les grands succès des palmarès, les airs connus et ceux qui sortent des sentiers battus. Facile, non ? Par contre, l'auteur ne se contente pas d'énoncer ce principe simple. Dans la deuxième partie du livre, il se lance dans l'exercice étrange d'écrire trois simulations d'émissions de radio, liste de titres et commentaires en prime. « Quessé ça ? » de se demander le lecteur. Nous avons tous entendu parler de *talk radio* ou de *trash radio*, de radio musicale ou de radioroman, mais de radio écrite, moins souvent.

On en vient rapidement à se demander à qui s'adresse Baillargeon. Qui, à l'heure du podcast, des listes de lecture et des entrevues entre deux vedettes qui mangent, voudrait se lancer dans cet exercice improbable d'animation radiophonique ? Qui voudrait, par-dessus le marché, se contenter d'en écrire le résultat et de le publier dans un livre ? Une fois le choc initial passé, on se prend surtout à googler les playlists yé-yé de Baillargeon, à chercher « I'm A Loser » de Vince Guaraldi & Bola Sete ou « Pour mon

anniversaire, j'voudrais un Beatle » de Manon Labrie. Belles trouvailles, le DJ fait bien le travail ; l'écrivain, on en est moins certain.

On se moque de nous

Après ces trois simulations, l'essai repart en lion sur des considérations relatives à l'histoire des palmarès. S'ensuivent soixante-dix pages d'annexes (le livre officiel, lui, n'en fait que quatre-vingt-quinze), dans lesquelles on retrouve à de multiples reprises l'adresse courriel de l'auteur : « Quelle que soit votre approche musicale, n'hésitez pas à me faire part de vos commentaires et de vos suggestions à l'adresse courriel chansons401@yahoo.ca. » Sérieusement, je n'aime pas les critiques qui interpellent l'éditeur, mais il était où, l'éditeur, hein ?

C'était rigolo au début quand l'auteur ne finissait pas vraiment un de ses chapitres et mettait la référence Wikipédia à la place (« fr.wikipedia.org/wiki/Classement_du_Billboard », pour les curieux) : ça avait un petit côté subversif. Ça l'est moins quand on nous copie-colle telles quelles des entrées de blogues avec les adresses des liens de vidéos *YouTube*. « [V]ous pouvez ajouter votre grain de sel (ou de sucre) à l'adresse chansons401@yahoo.ca », de reprendre le texte.

La dernière partie, intitulée « En prime : une quatrième dimension, le web », nous entraîne alors dans cette expérience sensorielle qui a souvent fait le pain et le beurre des récits fantastiques, c'est-à-dire ce moment où le héros ne sait plus s'il est dans son propre cauchemar ou celui de quelqu'un d'autre. Appartiens-je à la quatrième dimension pour entrer dans la tête de Baillargeon ? Nous ne le saurons jamais, mais il reste du livre *Du bon usage des palmarès* quelques bons titres à écouter. On attend l'émission de radio. Pour le reste, vous pouvez toujours m'écrire à samuel.mercier.1@gmail.com si vous avez des commentaires. ♦



☆☆

Richard Baillargeon

Du bon usage des palmarès

Montréal, Varia,

2019, 165 p., 15,95 \$

Un ancien regard sur la sexualité

Evelyne Ferron

Le frère Marie-Victorin a entretenu une longue amitié scientifique et empreinte d'amour avec Marcelle Gauvreau, l'une des premières femmes travaillant dans les sciences naturelles au Québec.

Un trésor d'archives

Conrad Kirouac, mieux connu sous le nom de frère Marie-Victorin, a marqué l'histoire du Québec par sa passion pour la botanique. Il nous a légué le Jardin botanique de Montréal, mais aussi un ouvrage scientifique majeur, *La flore laurentienne*, publié en 1935. Au-delà de cet héritage, il a aussi entretenu une longue correspondance avec son assistante et collègue Marcelle Gauvreau. Leurs échanges, foncièrement scientifiques, étaient parfois plus intimes et teintés d'un amour que la société d'alors ne pouvait tolérer. Ces deux intellectuels ne dédaignaient pas non plus d'aborder des questions scientifiques sur la sexualité humaine.

Comme le soulignent Yves Gingras, historien, et Craig Moyes, professeur à l'UQAM, dans l'introduction, cette publication de la correspondance entre Marie-Victorin et Marcelle Gauvreau donne un ensemble assez rare et unique dans l'histoire, à savoir un échange épistolaire où deux êtres dont la vie est rythmée en partie par la rigueur religieuse font leur éducation sexuelle à travers des observations scientifiques. La correspondance est aussi inusitée par sa forme : en effet, elle donne essentiellement à lire les réponses de Marie-Victorin reçues par sa correspondante. Qu'a-t-il fait de ses réponses à elle ? Nous l'ignorons.

Analyser la sexualité

Les auteurs ont procédé à un découpage assez simple de la correspondance. Ils nous présentent en introduction les grands jalons de la vie de Marcelle Gauvreau et le contexte de sa rencontre avec Conrad Kirouac, qui lui a suggéré son parcours d'étude à l'Université McGill en 1935 et qui la dirigera toute sa vie dans ses activités de vulgarisation de la botanique. Dans un deuxième temps, toujours en introduction, ils mettent en lumière cette relation amoureuse platonique étonnante et qui aurait été incomprise si jamais elle avait été révélée au grand jour dans la société québécoise très catholique des années 1930-1940 :

[Ces lettres] nous font non seulement mieux comprendre une époque importante de l'histoire du Québec, cette période précédant les timides initiatives d'éducation sexuelle qui prendront forme dans les années 1940 sous l'appellation pudique d'« éducation à la pureté », mais aussi découvrir une femme aujourd'hui méconnue dont la contribution à la culture scientifique du Québec a été importante.

S'étalant du 26 décembre 1933 au 22 février 1942 et présentées sur deux cent vingt pages, ces lettres nous font découvrir, à travers l'écriture à la fois scientifique et intimiste de Marcelle Gauvreau, son dévouement aux recherches de Marie-Victorin tout comme ses observations relatives au corps féminin, notamment les réactions

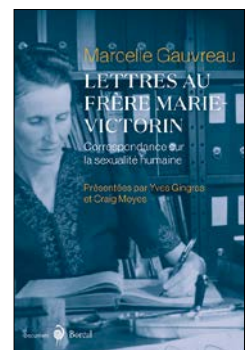
pendant les premiers émois sexuels. À titre d'exemple, dans sa longue lettre du 21 août 1936, elle raconte en détail les réactions physiques de son amie, surnommée simplement D., qui lui parle de ses relations sexuelles avec son mari. Gauvreau explique les premières réactions d'excitation sexuelle au moment des préliminaires, soit les baisers, et décrit les écoulements vaginaux qui, selon l'amie en question, tendent à être moins fréquents au fur et à mesure que l'on s'habitue à embrasser un homme.

Toujours dans la même lettre, Marcelle Gauvreau s'intéresse ensuite au coït, aux douleurs pendant de la pénétration et à l'envie d'uriner après les ébats. Elle n'hésite pas à ponctuer son récit analytique de commentaires personnels, qui peuvent, avec notre regard d'aujourd'hui, nous paraître très naïfs : « Je m'étais figuré assez exactement les positions de copulation, du moins la position civilisée ou orthodoxe. Mais je n'avais pas pensé aux rapports postérieurs, et je m'inquiétais pour les petites femmes qui ont de gros maris. »

C'est ce mélange de curiosité scientifique, d'ignorance des rapports sexuels (puisque Marcelle Gauvreau ne s'est jamais mariée) et de témoignages souvent spontanés de son affection pour Marie-Victorin qui font de ce livre une référence en histoire unique en son genre. Grâce à la chronologie des lettres de Marcelle Gauvreau, nous voyons évoluer, au gré des années, à la fois la relation personnelle entre elle et Marie-Victorin et leur meilleure compréhension du corps de la femme. Nous découvrons aussi, en creux, le paradoxe de la société québécoise à une époque où elle est dominée par les dictats religieux. On ne parlait alors pas ouvertement de sexualité. Toutefois, lorsque les femmes se confiaient à Marcelle Gauvreau, leur langage descriptif n'avait rien à envier à ce que nous entendons tous les jours au XXI^e siècle !

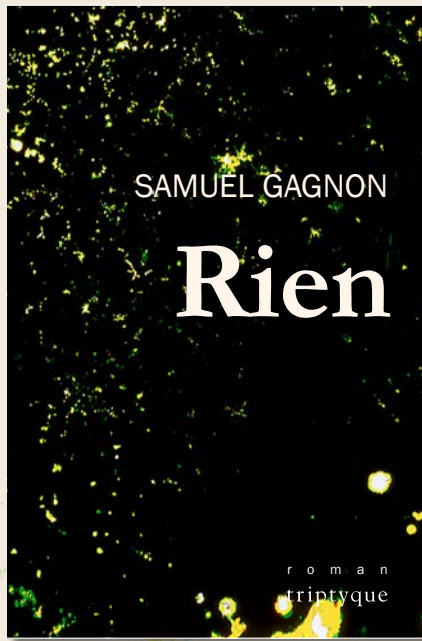
Ce recueil épistolaire historique, bien que parfois lourd dans son arrangement, s'impose comme une publication nécessaire afin de nous aider à mieux comprendre l'intimité dans les foyers québécois au cours des années 1930-1940. ♦

☆☆☆
 Marcelle Gauvreau
**Lettres au frère
 Marie-Victorin :**
**correspondance sur
 la sexualité humaine**
 Montréal, Boréal
 2019, 280 p., 29,95 \$





Ce livre fait chair, des voix issues de divers milieux artistiques s'y côtoient, et l'espace qui les sépare est strié d'échos heureux comme d'écarts fertiles.



Rien est un récit qui pose la question du mystère d'être soi-même, mystère que seul un voyage au cœur des faits invisibles et du silence peut élucider.

triptyque
NOUVEAUTÉS



groupenotabene.com

Cet hiver,
laissez-vous porter
par les poèmes
de Sue Goyette!

 Au **cœur** de la littérature acadienne depuis 1980!

editionsperceneige.ca
FORMATS NUMÉRIQUES DISPONIBLES

Diane, I met Nancy Drew today

Virginie Fournier

Une intrigue policière qui fonctionne par détournement des codes de ce genre littéraire.

Les mystères abondent dans la municipalité fictive de Hobtown : l'Affaire du feu de pneus, l'Affaire de la montre du maire ou encore le Mystère du voleur d'œufs. Heureusement, la population peut compter sur un club de détectives amateurs pour les résoudre. Forts de tels succès, Dana, Pauline, Denny et Brennan ne se doutent pas que pour venir à bout de cette nouvelle énigme, il leur faudra plonger dans les ténèbres, les conspirations et les secrets de Hobtown, et ce, au péril de leur innocence.

Traduit aux éditions Pow Pow par Alexandre Fontaine Rousseau, *L'Affaire des hommes disparus*, paru d'abord en 2017 chez Conundrum Press, est le fruit de la collaboration entre Kris Bertin au scénario et Alexander Forbes au dessin. Tous deux originaires de la Nouvelle-Écosse et amis d'enfance, ils ont créé une œuvre qui juxtapose plusieurs références à la littérature policière jeunesse, mais aussi – et peut-être surtout – à *Twin Peaks* de David Lynch. À l'instar de la série télévisuelle culte, *L'Affaire des hommes disparus* mise sur le détournement des canevas des productions culturelles populaires pour flouer nos attentes et créer un récit d'ambiance aux accents fantastiques.

Du Club des cinq à Twin Peaks

L'Affaire des hommes disparus s'appuie sur un univers référentiel convoquant des récits connus, maîtrisés par un lectorat qui s'y est abreuvé durant son enfance. De manière évidente et appuyée, une multitude de clins d'œil aux *Hardy Boys*, à Nancy Drew et au *Club des cinq* sont proposés aux lectrices et lecteurs. Soutenu, donc, ce système référentiel induit notre lecture vers ce que l'on connaît, vers des schèmes narratifs figés, pour mieux les ébranler et les faire dévier. Les détournements prennent dès lors une autre dimension, en ramenant la lecture à une habitude de l'enfance, mais en soustrayant ce qui peut y avoir là de rassurant et de confortable. L'intrigue ne tend pas vers une résolution : elle orchestre plutôt le déploiement d'une ambiance fondée sur une étrangeté toute lynchéenne.

L'aura inquiétante de l'album est accentuée par le style de Forbes, qui revisite notamment les couvertures des *Hardy Boys* dans un dessin noir et blanc qui détaille les zones d'ombre. S'ajoute dans les compositions des plans et le rythme des cases l'influence, omniprésente, de Lynch. Dès la page 13, où est introduite pour la première fois la bande de jeunes détectives, Dana Nance prend un bain de soleil dans un plan qui rappelle la découverte du cadavre de Laura Palmer. Cet exemple montre la confusion des références (déjà dans le nom de Dana Nance, qui rapproche Nancy Drew de Donna Hayward), mais aussi un jeu sur nos attentes de lecture.

Une nouvelle configuration, un défi

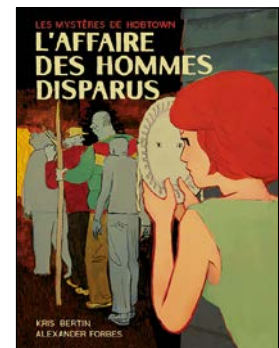
La petite bande adolescente voudrait résoudre le mystère de ces hommes disparus, mais se retrouve plutôt en train de sonder l'incompréhensible. Ces personnages figés des récits d'enquête sont mis en scène dans leurs rôles narratifs, mais pour explorer les structures de ces fictions et en extraire une nouvelle configuration. Déjà, on peut relever que ce sont des hommes célibataires d'un certain âge qui disparaissent plutôt que de jeunes victimes sans défense. De plus, les personnages s'écartent de leur trajectoire habituelle : Dana se fait remettre à sa place par Pauline, son adjuvante qui met en cause son utilité dans le récit ; quant à Denny et Brennan, ils sont plus que des sportifs tout en muscles. De tels choix poussent lectrices et lecteurs à scruter les apparences pour mettre en doute ce qui doit être tenu pour acquis et aussi ce qui est tenu pour fiction. Derrière les façades d'une petite ville bien rangée, les membres du club se frottent à des conspirations et des phénomènes inexpliqués surviennent. En ce sens, le don de voyance de Pauline et l'imprégnation d'un certain onirisme dans des scènes brouillent la frontière entre le probable et l'improbable pour mettre à jour la construction sociale du réel.

La traduction d'une telle œuvre recèle bien des défis, notamment dans les dialogues, qui oscillent entre différents registres : il faut en effet faire honneur à un langage un peu guindé, celui des traductions des livres jeunesse d'un autre temps, et parvenir à insuffler assez de vivacité à des personnages utilisés pour détourner les codes de ces mêmes littératures. Sur ce point, le pari de l'adaptation est un succès.

Je ne peux que souhaiter que Pow Pow poursuive la traduction et l'adaptation de titres canadiens anglophones pour nous donner accès à cette enthousiasmante diversité bédésistique.

À suivre ! Il faudra attendre un nouveau mystère à Hobtown. ♦

☆☆☆
Scénario de Kris Bertin
Illustrations d'Alexander Forbes
Traduit de l'anglais (Canada)
par Alexandre Fontaine Rousseau
L'Affaire des hommes disparus
Montréal, Pow Pow
2019, 300 p., 29,95 \$



Une dystopie hygiénique

Virginie Fournier

Pour son premier album, Brigitte Archambault fait preuve d'audace avec une proposition résolument originale.

D'abord, l'esthétique du *Projet Shiatsung* déconcerte. La couverture évoque un manuel scolaire de la fin des années 1980, avec ses tonalités orange et vertes, sa composition un brin psychédélique. Ensuite, la narration, entre le journal de bord d'un Robinson Crusoe moderne et le dépliant explicatif de survie en cas d'écrasement d'avion, déstabilise. En fait, l'œuvre entière dérange, notamment par la mise en place d'un univers dystopique qui revisite avec brio ce thème affectionné en science-fiction : la subordination de l'espèce humaine à une puissance technologique, ici nommée « Projet Shiatsung ». Dans cet univers parallèle, une femme sans nom grandit devant un écran omniscient qui dissimule des réponses. Prenant conscience de sa condition de prisonnière, la protagoniste tente de fuir.

Brigitte Archambault plonge lectrices et lecteurs dans un récit d'anticipation où entrent en conflit la conscience humaine, conditionnée par une prison technologique, et les pulsions animales de la protagoniste, de plus en plus pressantes. Plus encore, la proposition artistique d'Archambault interroge les fondements des besoins humains ainsi que leurs conséquences sur les milieux de vie.

« J'ai crié aussi »

L'album commence avec la présentation, par la narratrice, de son milieu de vie, schémas à l'appui : « Me voici » ; « J'habite cette maison » ; « Je vis cloîtrée entre quatre murs ». Du plan où elle fixe son reflet dans le miroir à celui où elle contemple des murs de briques, un appel à l'Autre est lancé. Le récit s'ouvre sur la prise de conscience de la narratrice de son besoin de franchir les limites qui lui sont imposées, elle qui vit repliée sur elle-même depuis l'enfance. L'intrigue de l'album se déploie autour de ses tentatives pour parvenir à comprendre sa place dans le monde réel, le monde extérieur à l'enceinte dans laquelle elle demeure prisonnière. Qui est à la tête de ce contrôle ? Est-ce que c'est la technologie Shiatsung qui, comme Hal 900 dans *2001, l'Odyssée de l'espace* (Kubrick), s'est mise à voir rouge et a trouvé le moyen de séquestrer l'humanité ? Est-ce que ce sont d'autres humains qui ont pris le contrôle ? Le Projet Shiatsung était-il le seul moyen de sauver l'espèce humaine des conséquences de son mode de vie destructeur ? Archambault fait grimper la tension en évitant de donner des clés pour répondre à ces questions. L'autrice propose, puis érode les théories qui mèneraient vers une résolution dans le récit. Toute causalité est floutée, aucun manichéisme à l'horizon, et nous voilà plongé-e-s dans l'énigme (plus contemporaine que lointaine) que pose le Projet Shiatsung.

La prison dorée que tente de fuir la protagoniste représente un mode de vie sans écart, un individualisme exacerbé où les individus ne vivent que pour eux-mêmes, dans un relatif bien-être qui fait référence à la banlieue. Le contrôle technologique ordonne

un univers où toute animalité et, du même coup, toute violence et tout comportement destructeur sont étouffés.

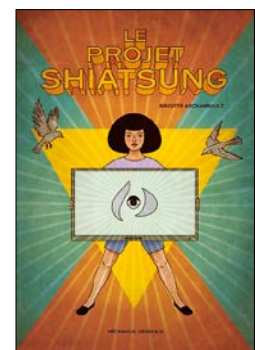
D'une animalité banlieusarde

Brigitte Archambault n'hésite pas à représenter la corporalité de façon brute. Sans être crues ni choquantes, les images revisitent plutôt le réalisme des documentaires animaliers. C'est d'ailleurs en visionnant que la protagoniste se met à comprendre sa nature mammifère et que s'enclenchent ses questionnements existentiels. L'animalité de la narratrice se manifeste particulièrement lorsqu'elle parvient à entrer en contact avec un voisin dont elle ne peut comprendre le langage. Ils n'arriveront à communiquer qu'en unissant leurs corps (pour savoir comment, il faudra aller lire) dans ce décor sinistrement bucolique.

Avec une ironie sombre, l'autrice présente le mode de vie banlieusard et la structure de la famille nucléaire comme une forme d'idéal pour les personnages, idéal refusé par l'entité Shiatsung, qui intervient rapidement pour que tout revienne « à la normale ». C'est donc par le prisme de l'ambiguïté que Brigitte Archambault explore le rapport de l'humain à la technologie – qui n'est pas à un paradoxe près –, mais aussi ce qui motive les sociabilités humaines. En dépit des ravages environnementaux et de la vacuité de son expérience du monde, l'humain peut-il justifier les fins de son existence ?

Dans un langage graphique et une approche tout à fait différents, *Le Projet Shiatsung* déboussole peut-être autant que les œuvres d'un Grégoire Bouchard (*Le cauchemar argenté* ; *Terminus, la Terre*). On retrouve dans le travail de ces deux bédésistes la même propension à investir les codes de la science-fiction pour créer des esthétiques particulières, voire uniques. Fraîchement arrivée dans le paysage de la bande dessinée québécoise, Brigitte Archambault détonne déjà.

Le Projet Shiatsung est assurément un nouvel ovni littéraire à découvrir. ♦



☆☆☆☆

Brigitte Archambault

Le Projet Shiatsung

Montréal, Mécanique générale

2019, 208 p., 29,95 \$

La fausse laide

François Cloutier

Un coup de poing dans le ventre. Souffle coupé.
Dur, à la limite violent, mais d'une grâce et d'une beauté remarquables.

Marie-Noëlle Hébert, illustratrice, publie ici son premier album de bande dessinée. Entièrement réalisé en noir et blanc, au crayon à mine, le dessin est réaliste, sobre, nuancé et magnifique. L'exercice périlleux que représente l'autofiction est brillamment réussi. L'honnêteté avec laquelle la dessinatrice raconte son histoire émeut le lecteur. La petite Marie-Noëlle ne s'aime pas, son surplus de poids la dégoûte et elle déteste son visage. Elle en vient même à haïr le monde qui l'entoure. Heureusement, une amitié la sauve d'un destin qui s'annonçait tragique.

Sans jamais prendre en pitié la narratrice, le lecteur saisit tellement bien sa souffrance qu'il en a presque mal avec elle.

Le mal

La Marie-Noëlle de l'album est née en 1990 de parents aimants, souvent maladroits, mais remplis de bonnes intentions. Toute jeune, comme les autres fillettes de son âge, elle s'amuse à s'imaginer en princesse. La réalité, cette garce, la frappe de plein fouet, et ce, sans lui laisser le temps de reprendre son souffle. À huit ans, elle porte des vêtements de taille adulte tout frais sortis du chic magasin Sears. Sa mère ne sait pas comment réagir face au désarroi de sa fille, tandis que son père remet de l'huile sur le feu avec des remarques qu'il croit drôles, mais qui blessent Marie-Noëlle. La meute qui peuple la cour d'école lui arrache le peu de dignité qui lui reste en se moquant d'elle et en l'affublant du sombre sobriquet de *reject*. Comment peut-on insulter ainsi cette innocente et attachante enfant qu'on a vue danser, sur deux planches, dans des cases ressemblant à des photogrammes ? Quelques pages plus loin, sous une reproduction d'une photo d'elle au début de l'adolescence, un texte rempli de fautes, visiblement écrit à cet âge ingrat, explique bien la douleur de la narratrice. Un des talents de l'autrice repose d'ailleurs sur sa façon de nous montrer l'évolution physique et psychologique du personnage principal au cours des années.

Dans une séquence presque onirique de l'album, alors qu'elle se regarde, adolescente, dans le miroir et qu'elle se trouve laide, ce sont des gros plans de certaines parties de son visage qu'on voit. Or, n'importe qui observant son reflet de si près dans une glace y trouverait des défauts. Les railleries dont elle est victime la poussent dans ses derniers retranchements. Elle répétera d'ailleurs tout au long des pages : « je m'haïs ». Les cases deviennent gris foncé, cauchemardesques. Un peu comme dans un journal intime, elle partage de nombreuses parcelles de son intimité en rassemblant ses pensées les plus sombres.

L'espoir ?

Les choses ne vont pas mieux pour la Marie-Noëlle, jeune adulte. Son poids l'obsède, elle a son corps encore plus en horreur. Son regard se noircit de planche en planche. Elle se hait tellement qu'elle en déteste les autres, cherche à se couper de son entourage. Des idées noires la hantent : elle se promet d'en finir avec la vie à vingt-trois ans si rien ne change. Puis, une amitié inattendue avec Matilda, rencontrée à l'université, lui fait reprendre goût à la vie. On pourrait presque qualifier cette rencontre de coup de foudre amical. En plus de partager les affinités de la narratrice, la nouvelle amie aide Marie-Noëlle à trouver des solutions à ses problèmes d'estime. Elle lui conseille de consulter un professionnel pour parler de son mal. Rien n'est facile, cependant : sa famille continue d'insister sur son problème avec la nourriture – inconsciemment bien sûr, ne mesurant pas l'étendue des dégâts. Sans jamais prendre en pitié la narratrice, le lecteur saisit tellement bien sa souffrance qu'il en a presque mal avec elle. Puis, doucement, au dernier quart de l'album, Marie-Noëlle va mieux. Pour la première fois du livre, elle sourit dans quelques cases. Toutefois, on n'efface pas si rapidement les séquelles de l'enfance. Les dessins s'éclaircissent légèrement, laissant passer davantage de teintes de gris pâle, mais rien n'est gagné.

Les dernières planches du livre sont sublimes. Au cours d'une rencontre avec la psychologue, Marie-Noëlle raconte qu'elle a regardé une vidéo tournée par son amie Matilda et que, pour la première fois de sa vie, elle s'est trouvée belle. Ces images, toutes simples, nous sont montrées. Son sourire est franc, beau, engageant. Ensuite, elle se dessine plus jeune, avec le même sourire. Et cette phrase, assassine, qui prend au ventre : « Et si je m'étais aimée dès le départ ? » On est loin du témoignage pathétique qu'on retrouve trop souvent dans les médias, comme on est tout aussi éloigné de la « leçon » qu'on devrait tirer de cette histoire. Cette candeur, ce dévoilement ne veulent rien nous apprendre ; simplement nous faire ressentir le combat, la douleur d'un être humain face à lui-même. Et c'est beau. Très beau. ♦

☆☆☆☆

Marie-Noëlle Hébert

La grosse laide

Montréal, Quai no 5

2019, 104 p., 26,95 \$



Légende d'autrefois

François Cloutier

La question qui turlupine nombre de Québécois, celle qui divise des familles et qui gâche nombre de soupers : où a été inventée la poutine ? La réponse se trouve ici.

Le scénariste Alexandre Fontaine Rousseau est reconnu pour son imagination, son intelligence et sa drôlerie. Les albums *Pinkerton*, *Poulet Grain-Grain* (La Mauvaise tête) et *Les premiers aviateurs* (Pow Pow) regorgent d'humour et de personnages décalés. Il s'adjoit, pour *La pitoune et la poutine*, les services du dessinateur Xavier Cadieux, dont le style graphique rappelle celui de François Samson-Dunlop, qui avait dessiné *Poulet Grain-Grain* et *Pinkerton*, mais en plus achevé, plus détaillé. La dédicace au début de l'album situe bien ce qui nous attend au fil des pages : « Les auteurs tiennent à demander pardon au vrai de vrai Jos Montferrand, qui était sans doute un ben bon gars. Ce livre est une source négligeable d'informations historiques véritables. » Le ton est donné.

Les castors ont tout inventé

L'album s'ouvre sur une explication de ce qu'est la drave, ou, comme nous l'indique le castor qui sera le narrateur tout au long de l'histoire, le surf du nord. Nous y rencontrons Jos Montferrand, Québécois légendaire, dont l'exploit le plus marquant aurait été, lors d'une bataille avec un groupe d'immigrés irlandais, de s'emparer de l'un d'eux par les pieds et de se servir du pauvre homme pour envoyer à l'eau soixante-quinze de ses compatriotes. À travers les planches, ce nombre de victimes variera, Jos ayant tendance à l'exagération. Il aurait aussi accompli une autre prouesse lors d'une soirée arrosée au rhum. Sans argent pour payer ses excès, il aurait parié qu'il pouvait étamper son talon au plafond ! Ce qu'il fit. Dans l'album, ça en devient même une habitude, ou comme le fait remarquer justement le narrateur : « On va s'en dire, c'était rendu gossant son affaire. »

Un soir, dans une taverne, Montferrand entend un ouvrier raconter comment il a évité une gueule de bois monumentale en mangeant un mets inconnu des masses en cette fin de XIX^e siècle : la poutine. Jos, pour qui chaque soirée est une occasion de trop boire, se met donc en route à la recherche de ce trésor fromager. La première partie du périple se fera à bord de sa pitoune de voyage, que Xavier Cadieux prend plaisir à dessiner sur deux planches entières. Vous n'aurez jamais vu autant de luxe dans un billot de bois, j'en suis convaincu. Le dessinateur rythme le récit en changeant souvent la configuration de ses planches : parfois, elles contiennent plusieurs cases ; à d'autres endroits, seulement deux ou trois. Les cadrages varient aussi, particulièrement dans les séquences où Montferrand accomplit ses « exploits ».

Jos se promène d'un village à l'autre à la recherche de cette fameuse poutine. De Rigaud, « ville pas fréquentable fréquentée par des gens pas fréquentables », où « [l]a taverne du crotté dégueulasse ben chaud » accueille des clients toujours prêts à se battre, à L'île-Bizard, où toute la population marche sur les mains et parle à l'envers, de nombreux obstacles se dressent

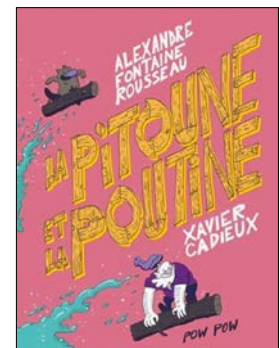
devant Jos. Il est même fait prisonnier par un groupe de draveuses, les « Bûches Babes », des femmes vivant sans hommes. Il réussit à s'en échapper pour se retrouver dans une réserve de castors, où il apprend que ces derniers sont responsables de la création du monde.

Dans toutes les planches, les dialogues sont extrêmement drôles et le scénariste mêle habilement les niveaux de langue. Plus le récit avance, plus les auteurs s'amusent à nous étonner. Le lecteur se sent comme Jos Montferrand, qui surfe de surprise en surprise sans pouvoir deviner la suite.

Encore les curés

Sur les conseils des castors, Jos se rend au village de Saint-Shack-à-Patate-du-Lac, là où, selon la rumeur, on sert de la poutine. Dans ce village typiquement québécois de cette fin de XIX^e siècle, les langues sont liées quant à l'existence d'un tel plat. Or, à la messe du dimanche à laquelle assiste Jos, le curé sermonne ses paroissiens qui ne se laissent pas tenter par la poutine. Alors que le narrateur nous explique que toutes les règles sont conçues pour être enfreintes, Jos arrive finalement à se sustenter de ce divin mets. S'ensuivent une sainte colère de Montferrand, qui n'accepte pas que les curés disent à la population comment penser, une bagarre avec des moines ninja, un prêtre littéralement démasqué et la naissance de la Révolution tranquille. Les anachronismes sont nombreux et, surtout, tous plus rigolos les uns que les autres.

En dépit de ses cent quatre-vingts planches, jamais le lecteur n'a l'impression qu'on étire la sauce (brune, bien sûr). Le trait gros, mais jamais grossier, de Xavier Cadieux ajoute une couche de drôlerie à l'hilarant scénario d'Alexandre Fontaine Rousseau. On remet ça bientôt, les gars ? ♦



☆☆☆☆

Alexandre Fontaine Rousseau
et Xavier Cadieux

La pitoune et la poutine

Montréal, Pow Pow
2019, 186 p., 24,95 \$

De corps et de paroles

Emmanuel Simard

La Galerie de l'UQAM réussit un coup de maître avec ce catalogue qui réunit les qualités de l'essai, du tract et de l'objet esthétique.

Détourner les forces en puissance par un geste, des mots, un désir ; réveiller aussi nos mémoires ; convoquer ces nouvelles énergies ayant à « charge d'organiser, malgré tout, nos résistances et espérances politiques ». Sur ma table de travail, au hasard des pages, Simone Weil, dans *L'Iliade ou le poème de la force* : « Du pouvoir de transformer un homme en chose en le faisant mourir procède un autre pouvoir, et bien autrement prodigieux, celui de faire une chose d'un homme qui reste vivant. »

Tant de rencontres se profilent et m'accompagnent pendant et après ma lecture de ce catalogue qu'est *Le soulèvement infini*, publié par la Galerie de l'UQAM, et qui me font croire que ces vivants, par le biais de l'art, « des émotions collectives, des événements politiques en tant qu'ils supposent des mouvements de foules en lutte », se *dé-chosifient* et tendent à devenir immortels, qu'à jamais nous entendrons l'écho de leurs voix et de leurs poings levés au ciel, suggérant que l'espoir n'attend que d'être réinventé.

Porter le monde

Comme s'il revenait d'une manifestation particulièrement mouvementée, le livre est à mon grand étonnement abîmé (intentionnellement, je vous rassure). La photographie noir et blanc représentant un bâtiment à l'allure brutaliste, dont les fenêtres crachent des centaines de morceaux de papier recouvrant le sol, a subi une altération – déchirure courant de gauche à droite sur la partie supérieure de la couverture –, dévoilant sur la page suivante le titre de l'ouvrage. Une fonte simple, carrée, rappelle les injonctions godardiennes sur les cartons de ses films. Un rouge, particulièrement féroce et omniprésent, colore la quatrième de couverture, la page titre des essais et une gamme de détails allant des sous-titres jusqu'aux notes.

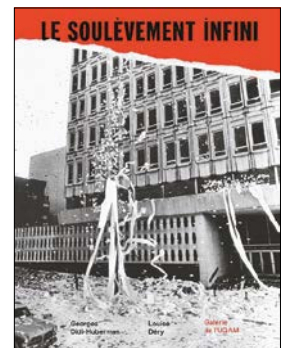
Bien que je n'aie pu visiter cette exposition, il est permis de croire que le catalogue prend admirablement son relais. Instiguée dans un premier temps à Paris par le philosophe et historien de l'art Georges Didi-Huberman, l'exposition transdisciplinaire, codirigée ici par Louise Déry, couvre « les questions de désordres sociaux, d'agitations politiques, d'insoumissions, d'insurrections, de révoltes, de révolutions, de vacarmes, d'émeutes, de bouleversements en tous genres ».

Précédé de textes introductifs pertinents et captivants, l'ouvrage présente ensuite les œuvres en cinq « champs » (« Par éléments », « Par gestes », « Par mots », « Par conflits », « Par désirs ») et leur rencontre offre des juxtapositions riches de sens. Par le biais de vues d'installation assez réussies, ces œuvres persistent à résonner jusqu'à nous. La partie essayistique, titrée « Entendre, Dialoguer », d'une acuité et d'une finesse exemplaires, permet de prendre conscience de l'ampleur du projet : elle nous rend

témoins d'une pensée poétique « qui ne voudrait pas dire "loin de l'histoire" ». Les essais auraient ce mérite, plus que de « changer la vie », de la (re)passionner, en nous accompagnant et en nourrissant notre besoin de « se retirer de la mort politique, c'est-à-dire de se déprendre du pouvoir ». L'intérêt des textes tient possiblement au fait qu'ils souscrivent au mot de Maurice Merleau-Ponty, que Didi-Huberman aime citer, stipulant que toute analyse qui *démêle* rend inintelligible. N'abordant pas directement l'exposition, dans une tactique toute reverdyenne, optant pour des rapports « lointains et justes », les essais empruntent des chemins en périphérie et parviennent à *s'ouvrir* au lecteur, à soutenir les œuvres et à créer des pistes de réflexion fertiles. Plus prosaïques, les résumés d'un colloque et d'une journée d'étude terminent cette partie. Bien que nécessaires et intéressants, ils ne sont pas animés du même feu que le début de l'ouvrage. La section « Fédérer, Re / Tracer », qui achève le catalogue, comprend pour sa part les plans d'expositions, la liste des œuvres et les remerciements.

À qui le tract ?

Ce livre dialogue habilement et fermement avec cette « brèche béante dans la société actuelle », offrant ainsi un îlot de résistance. C'est une réflexion sur le pouvoir, pouvoir que l'on voudrait tant croire désincarné, mais qui se nourrit de nos peurs, de notre mutisme, de notre stupeur. C'est un livre-carrefour nourri d'intelligence, d'empathie, d'art, bien sûr, et de discours politiques. Il possède la force et l'efficacité d'un tract, l'intelligence et la fougue que l'on désire tant dans un essai, sans renier les qualités matérielles d'ordre esthétique. Bref, tout le contraire d'un essai tablette calqué sur le temps qu'il fait. Dynamique, défiant le « temps capitalisé », il provoque une multitude de réflexions dans divers champs d'action et nids de revendications sociales. Ultimement, il attise le désir de porter le monde au bout de sa voix. ♦



☆☆☆☆

Georges Didi-Huberman
et Louise Déry

Le soulèvement infini

Montréal, Galerie de l'UQAM

2019, 317 p., 40 \$

Prêter le cœur

Emmanuel Simard

Sophie Jodoin, à partir d'une proposition simple, offre un livre complexe et brillant.

***tout ce qui revient de l'oubli
revient pour trouver une voix***

Louise Glück

Vous connaissez peut-être désormais Le Laps – ainsi que l'éditrice acharnée qui l'anime, Marie-Douce Saint-Jacques – si vous avez lu dans ces pages le portrait qu'en a dressé Dominic Tardif. Fondée en 2013, cette maison d'édition indépendante « offre une tribune livresque à des artistes issus de l'art actuel ou expérimental » (*LQ*, n° 171, automne 2018). La maison poursuit son voyage éditorial en publiant Sophie Jodoin, qui, par le biais de médiums divers, traite du « corps comme sujet et du dessin comme pratique ».

Les confessions, tiré à quatre cents exemplaires, est un livre d'artiste de petite taille qui se glisse aisément, comme les précédents titres de la maison, dans la poche-revolver d'un pantalon. Sa couverture est blanche et légèrement texturée, accompagnée de rabats où se cache une citation sur laquelle je reviendrai. La quatrième de couverture présente un autoportrait de l'artiste, représentée simplement, en plein centre, par la lettre « S », d'assez petite taille. Discret, l'autoportrait suggère d'emblée l'humilité et la modestie, comme si d'entrée de jeu, avant même qu'on ait ouvert le livre, l'artiste tentait d'insinuer quelque chose. Celle qui dans sa pratique « interroge les manifestations du féminin, de l'intime, de la perte, de l'absence, et du langage » intervient, interpelle l'autre, mais pour lui laisser la place – ou du moins, la possibilité d'une place. Le livre est composé de pages de garde et de faux-titre venant de divers livres ayant pour titre un prénom féminin : quarante-cinq au total sur des doubles pages, que l'artiste a au préalable photocopiées, donnant ainsi une palette aux tons gris pâle. Ce sont ces pages photocopiées qui sont reproduites dans l'ouvrage, centrées, recadrées légèrement par la blancheur de la page.

Espace de parole

J'ai été plutôt dérouté par la proposition de Sophie Jodoin, tant la densité de son minimalisme est radicale. À première vue, on y trouve peu. Mais les détails se mettent progressivement à fuser et offrent de brillantes perspectives de lecture. Il y a dans cette œuvre conceptuelle qui utilise les codes du livre une audace et une grande force parce que l'artiste réussit à instaurer, dans le lieu même du livre, un espace sécuritaire où toutes les confessions sont permises – bien que rien ne soit dit, tout y étant suggéré – et auquel les lecteurs-trices parviennent à s'identifier.

Où sont-elles ces confessions ? Pas l'écho d'une voix sur la page, si ce n'est les noms de ces femmes qui défilent, que l'on nomme et qui se mettent à exister. L'artiste ne raconte rien, ne note

rien : elle semble là pour recueillir, pour écouter. Et ce, malgré l'injonction de Monique Régimbald-Zeiber, dont la citation occupe les deux rabats du livre : « Prête l'oreille » ; « Entends-tu comment elles se taisent ? » Le sens de tels exerques suggère un triste constat, mais Jodoin en prend le contrepied et tente de prouver son contraire sans disqualifier l'essence de la citation, témoignant aussi de la difficulté de prendre la parole. Comme il n'y a aucune trace écrite de confessions dans le livre, on pourrait donner raison à Régimbald-Zeiber : en effet, ces femmes, bien qu'appelées, se taisent ; toutefois, le livre joue aussi de ce « silence ». Il fait appel à notre imaginaire collectif relatif à l'histoire des revendications féminines et féministes et fait exister cet espace comme derrière une sorte de miroir sans tain.

La force du projet tient de cette ouverture. Il est possible d'y voir l'influence du mouvement #MeToo, mais pas seulement ; le livre n'est pas « arrêté » dans le temps ni ne nomme des faits précis, les lecteurs-trices y participent activement, renvoient leurs propres confessions, car l'espace est disponible désormais, l'oreille est là. Il est dès lors possible de prendre cet espace pour soi-même, pour une sœur, une mère, une amie. Le livre, après tout, nous fait confiance. La dernière page, dont le titre est « Rappelez-moi votre nom », est probante de ce point de vue. Elle suggère peut-être dans un premier temps le bal incessant et malheureux de nouvelles victimes, quand d'autres y entendront l'appel narquois d'un homme qui ne se donne pas la peine de se rappeler le nom d'une femme, parce qu'inexistante à ses yeux.

Oserais-je espérer, pour ma part, une pensée plus lumineuse, une voix amie qui invite d'autres femmes à prendre la place leur revenant de droit. Souhaitons-le.

Les confessions est un livre complexe et beau, que l'on tient près de soi, et qui finit par *s'intimiser* en nous. Il agit telle une prise de conscience bienveillante qui nous porte plus loin. ♦

☆☆☆☆

Sophie Jodoin

Les confessions

Montréal, Le Laps

2019, 98 p., 15 \$



Les libraires critiquent



TOUT NU ! LE DICTIONNAIRE BIENVEILLANT DE LA SEXUALITÉ
Myriam Daguzan Bernier
et Cécile Gariépy
Cardinal
300 p. | 34,95\$

LA CRITIQUE DE CATHERINE BOND DE LA LIBRAIRIE FLEURY (MONTREAL)

Tout le monde tout nu!

Depuis l'ajout de l'éducation à la sexualité à tous les niveaux scolaires, les libraires jeunesse se font bombarder de questions par des enseignants et des parents démunis devant les questions de leurs jeunes en lien avec la sexualité. Entendons-nous, il ne s'agit pas que d'expliquer comment mettre un condom sur un pénis pour ne pas attraper des maladies ou tomber enceinte. Loin de là!

Bien qu'aucun livre ne remplacera l'expertise de sexologues certifiés, que plusieurs organismes souhaitent d'ailleurs voir engagés par le ministère de l'Éducation pour donner ces cours obligatoires, l'accès à des ouvrages sur le sujet est essentiel. Malheureusement, peu d'entre eux offrent du matériel véritablement inclusif pour les jeunes, de toutes diversités sexuelles et de genre, culturelles et corporelles.

Heureusement, *Tout nu! Le dictionnaire bienveillant de la sexualité* de Myriam Daguzan Bernier, alliée des luttes LGBTQ+, propose de démystifier les enjeux liés à l'adolescence, tels que le harcèlement, les applications mobiles, et bien sûr les corps et le sexe, le tout avec de magnifiques illustrations de Cécile Gariépy.

Expliquant clairement les différences entre le sexe assigné à la naissance, l'orientation sexuelle (et romantique!) ainsi que l'identité de genre, ce dictionnaire aborde également le racisme, le consentement et les effrayantes ITSS, mais surtout, il met de l'avant la notion de plaisir! L'auteure propose plutôt d'appivoiser son corps, de l'observer et de se questionner sur ce qui lui arrive sans jugement. Après tout, que l'on soit trans ou cisgenre, non binaire, en questionnement, lesbienne, gai, pan ou bi, on mérite d'avoir du plaisir et d'être aimé pour qui nous sommes!

La voix des libraires indépendants, on la lit également dans la revue *Les libraires*, bimestriel distribué gratuitement dans les librairies indépendantes.

« »
quialu.ca

Découvrez de nouvelles lectures, **donnez** votre avis et **consultez** les commentaires d'autres lecteurs, **profitez** de conseils exclusifs de vos libraires indépendants et, surtout, **joignez-vous** à la plus grande communauté de partage de lectures au Québec!

**Rejoignez
la discussion!**

Une initiative de

**Les
libraires**

vie littéraire

Carnets | Chroniques | Réflexions

Jean-François **Nadeau**
Ralph **Elawani**
Roseline **Lambert**
Yvon **Paré**
Claire **Legendre**

Leonard Cohen, au temps de la déchirure

Jean-François Nadeau

Qui passe de l'autre côté du miroir, du côté enchanté de la postérité ? Certains écrivains ont beau être animés, leur vie durant, par le sentiment enivrant que leur œuvre sera immortelle, rien n'est jamais joué d'avance, comme on le sait. Il ne suffit pas de savoir que la lumière ne se fait que sur les tombes pour s'éviter d'être dévoré jusqu'aux os par le désir de durer.

Ce n'est certainement pas en entrant à l'Académie française, ce repère où l'immortalité est autoproclamée, qu'une œuvre se voit pérennisée. Qui se souvient de la majorité des écrivains auxquels fut attribué le fauteuil numéro 2, celui qu'occupe désormais Dany Laferrière ? Oubliés, les immortels André Theuriot, François Albert-Buisson et autres André Frossard. Leurs noms font désormais, tout au plus, bayer aux corneilles.

Cohen était déjà une icône de son vivant, mais certainement pas à cause de ses romans.

Depuis la mort de Leonard Cohen, survenue à Los Angeles en 2016, son œuvre n'a cessé d'être encensée partout. Expositions, murales, timbres-poste, spectacles-hommages, publications posthumes, rééditions, interprétations diverses. On a même cru bon relancer, à l'enseigne de l'éditeur français Christian Bourgois, les traductions de ses deux romans pourtant mal aimés de son vivant : *Jeux de dames* (*The Favorite Game*, 1963) et *Les perdants magnifiques* (*Beautiful Losers*, 1966). Des deux, j'ai toujours eu un faible prononcé pour *Les perdants magnifiques*, malgré une traduction parfois pénible. Peut-être parce qu'on y croise la vierge mohawk Kateri Tekakwitha, symbole d'une identité troublée, d'un monde, le nôtre, parqué dans une vaste réserve d'où Cohen nous invite, par la porte de ses hallucinations, à nous sortir en lui donnant la main. Ce livre m'a toujours semblé prendre l'allure d'une longue prière contre la misère de l'isolement identitaire. Le FLQ et ses bombes n'y grondent pas par hasard dans plusieurs passages.

Publié trois ans plus tôt, non sans beaucoup de difficultés, *Jeux de dames* fut repoussé par l'éditeur canadien de Cohen parce que sa prose suggérait des préoccupations sexuelles trop insistantes. Cohen dut se résoudre à aller le faire paraître au loin, en des pays qui furent aussi les siens. La traduction n'en est pas très réussie, pour dire le moins. Je me refuse à la citer, mais on y lit quelques fulgurances, comme ce passage où Cohen explique que personne ne quitte vraiment Montréal, parce que cette ville, comme le Canada, est de toute façon conçue pour préserver un passé qui s'est déroulé ailleurs.



Cohen était déjà une icône de son vivant, mais certainement pas à cause de ses romans. Mort, le voici devenu monument au point que ses romans se voient ressuscités.

La patine lustrée que donne pareille postérité tend à lisser jusqu'aux aspérités du passé. Ainsi voit-on plus que jamais en Cohen une sorte d'ange de la paix, mystique à souhait, une bonne âme qui prêche un amour badigeonné de miel, que chante sa voix crépusculaire.

On oublie l'homme parti chanter, en 1973, au front des armées, lors de la guerre du Yom Kippour, pour soutenir l'armée israélienne avec ses chants d'amour. « Je rejoins mes frères qui se battent dans le désert. Je ne me soucie pas de savoir si cette guerre est juste ou pas. Je sais seulement que la guerre est cruelle, qu'elle laisse des os, du sang et des taches affreuses sur la terre sainte. » Leonard Cohen n'avait-il pas soutenu, avant cela, le sort des Arabes de la région ? Qu'importe, dira-t-il. « Un Juif demeure un Juif. Maintenant, c'est la guerre et les explications sont inutiles. Mon nom est Cohen, non ? » Il va rencontrer le général Ariel Sharon, boira du cognac avec lui, à l'ombre d'un tank, puis ira jusqu'à affirmer qu'il souhaiterait faire son travail.

Peut-être pourrait-on se demander aussi quelle part de son attention bienveillante allait vraiment à la société qui l'avait vu grandir, au-delà des révérences obligées qu'il lui offrait, lors de ses rares passages en public, en reprenant, à la fin de ses tours de chant, quelques couplets en français du *Chant des partisans*, de *La Manic* ou d'*Un Canadien errant*. Un bel effet à peu de frais, mais que pensait, au fond, des aspirations de cette société, cet homme qui fut invité à porter le cercueil de Pierre Elliott Trudeau ?

L'apolitisme que l'on a si souvent prêté à Leonard Cohen, sans trop en questionner la pertinence, ne résiste pas à l'épreuve des faits. L'homme aura néanmoins réussi, haut la main, à donner l'impression qu'il était au-dessus de toute considération de ce type, porté par un charme irrésistible, par un calme olympien et, surtout, par la douceur permanente de son propos. Cet homme apparaît, en toute circonstance, doté du pouvoir inouï de désarmer ses interlocuteurs, quels qu'ils soient.

Le poète Michel Garneau était un ami de Cohen au temps où tous les deux vivaient dans cette zone culturelle tampon qu'était la rue Saint-Laurent à Montréal. Garneau m'avait fait remarquer à quel point les traductions françaises des poèmes de Cohen étaient désolantes, pour ne pas dire affligeantes. Pour preuve, il m'avait mis sous le nez une version parisianisée de *Stranger Music* (1993). Parmi plusieurs exemples notés dans la marge par sa main, il donnait celui



Illustration : Michel Hellman

de « soldats et motocyclistes », censés traduire « soldats and riders »... Où diable avait-on été chercher ces « motocyclistes », se demandait à raison Garneau, en riant à gorge déployée, de ce grand rire tout à fait irrésistible et tonitruant qui est le sien.

Après en avoir discuté avec Cohen lui-même, Garneau s'était mis à la tâche de reprendre la traduction de ces poèmes, dans une édition québécoise qui finira par paraître, sous le titre d'*Étrange musique étrangère*, à l'enseigne des éditions de l'Hexagone. Au milieu de son travail de traduction, qui avançait tout doucement, j'étais allé rendre visite à Garneau dans son antre des Cantons-de-l'Est, histoire de l'encourager, tout doucement, à presser un peu le pas afin que le livre puisse finir par être édité.

Garneau travaillait dans un espace entièrement dédié à l'écriture. À quelques pas de chez lui, une ancienne attenance avait été transformée à cette fin en un joli pavillon très épuré. On ne trouvait là qu'un poêle à bois, une longue table, du papier et quelques rares objets, dont des jolis panneaux de portes anciennes démontées que Garneau s'employait à couvrir d'encre. À plat sur la table, à côté de lui, se trouvait une petite amulette qu'il prit et souleva à la hauteur de mes yeux pour mieux me la faire voir. Il se lança alors dans un récit porté par sa voix grave et chaude de narrateur d'exception.

Garneau me raconta que dans les années 1960, au temps où il habitait rue Saint-Dominique, l'arrière-cour de cette ligne de démarcation qu'était encore la rue Saint-Laurent, Cohen et lui se voyaient souvent, habitués de déambuler dans cet espace interculturel.

Un soir, très tard, les deux se retrouvent chez Garneau. Ils boivent, fument, parlent de poésie, de la vie et de la mort aussi. À mesure que le temps passe, les deux compères se trouvent de plus en plus éméchés, mais toujours occupés par des sujets métaphysiques. Aux petites heures du matin, Cohen s'impatiente devant les considérations que formule Garneau. « *Michel, you're wrong, you're wrong about everything.* » La conversation est arrivée à un cul-de-sac. Garneau se souvient de l'avoir tout bonnement envoyé chier, comme on le fait volontiers lorsqu'on est arrivés dans l'état où ils étaient et que tout semble relever de certitudes irréconciliables. Cohen part. « Je ne le retiens pas », dit Garneau.

Quelques heures plus tard, à la barre du jour, on tapote à la porte de Garneau. C'est Cohen qui est là, de retour, encore plus éméché. Lui aussi a continué de boire et de fumer... Garneau lui ouvre. Et Cohen repart de plus belle : « *Michel, you're wrong, you're fucking wrong just about everything! But I want to give you something.* » Et il lui place sous les yeux un petit objet en métal de rien. « *Take this. It will protect you.* » Cette amulette, c'est précisément celle qui se trouve toujours à côté de Garneau lorsqu'il écrit, lorsqu'il traduit, trois décennies plus tard. Je trouve, encore aujourd'hui, cette histoire plus que jolie. Elle révèle beaucoup de la sensibilité mystique qui brûlera en Cohen tout au long de sa vie et qu'on trouve déjà inscrite dans ses romans. Elle donne aussi quelques indications concrètes de ces jonctions culturelles fragiles qui existèrent bel et bien le long de cette longue déchirure que fut et que reste au fond la rue Saint-Laurent. ♦

Pozzo les culottes (suite et fin)

Une pièce plus grande que nature nécessitait une chronique s'épivardant sur deux numéros. Voici la suite de l'histoire de *Wouf Wouf*, le « classique » d'Yves Hébert Sauvageau qui se refuse à le devenir.

Ralph Elawani

[Résumé de l'épisode précédent : *Nous nous étions laissés, dans le dernier numéro, sur un cliffhanger d'une rare intensité, au moment où entraînait en scène l'archiviste d'Yves Hébert Sauvageau : un individu que Le Droit a qualifié « d'homme dauphin¹ ».*]

Président-directeur général du Centre de lecture rapide CLR inc. depuis 1989, Raymond-Louis Laquerre a été enseignant au collégial. Il est accessoirement aussi l'inventeur de vingt-quatre types de nages différentes, mises au point par le biais d'un nouveau concept : la natation symbiotique (*Swimming Spirit*). Ceci dit, Laquerre est surtout l'auteur d'un mémoire de maîtrise de sept-cent cinquante-trois pages sur le théâtre d'Yves Sauvageau. Achevé en 1980, il s'agit du premier mémoire de l'Université de Montréal dont le traitement de la documentation a été réalisé par ordinateur².

Après avoir tenté de joindre Laquerre par courriel, je reçois finalement une réponse sur ma boîte vocale. Sa voix est faible. L'homme combat une pneumonie. Pour un nageur dont les poumons devraient être aussi vigoureux que ceux d'un adolescent, c'est assez inusité. N'empêche qu'il finit par m'accorder une entrevue par clavier interposé.

À ses yeux, Sauvageau demeure un écrivain marginalisé et très peu connu (exit la légende ou le classique). Laquerre n'a pas fréquenté personnellement le dramaturge, même s'il l'a vu évoluer sur scène entre 1967 et 1970 :

C'est par mon contact avec sa pièce Wouf Wouf que j'ai été happé par son œuvre et particulièrement par l'écrivain qui s'était supposément donné la mort à l'automne 1970. Être un comédien exceptionnel, être un écrivain qui s'est complètement démarqué de ses contemporains, dont Gratien Gélinas, Marcel Dubé et Michel Tremblay, et disparaître de la circulation en un clin d'œil, cela m'a choqué et révolté.

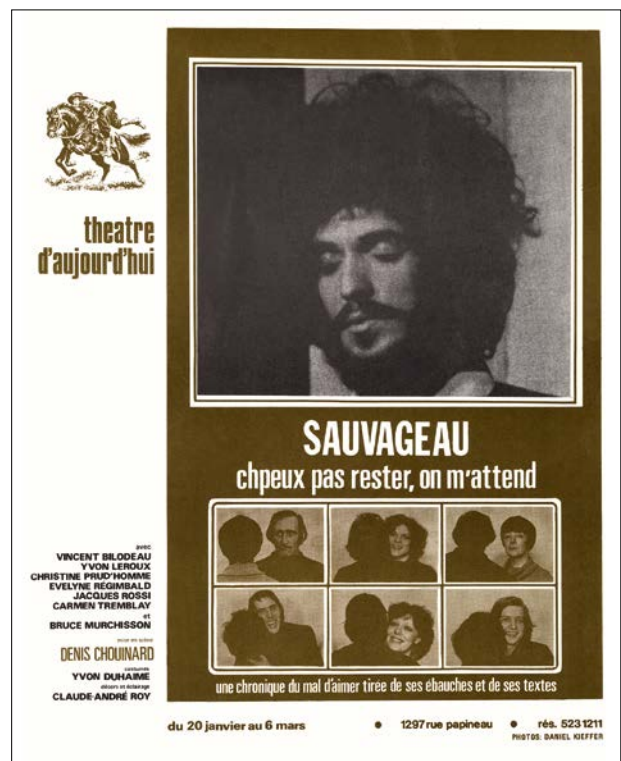
Son lien avec Sauvageau alors ? « La profonde douleur inguérissable d'avoir vécu dans un milieu familial dysfonctionnel. On ne peut pas exprimer par des mots l'inexprimable. On a plutôt l'envie viscérale de hurler sa douleur, de la crier haut et fort tout en la dissimulant à travers un texte touffu et entremêlé de multiples scènes comme dans un véritable happening. »

Selon Laquerre, jusqu'à sa mort, Sauvageau aura vécu « en représentation dans la vie courante » parce qu'il n'aura pas réussi à trouver la paix intérieure. « Il n'a pas su exorciser ses vieux démons qui l'ont hanté jusqu'à la fin. Contrairement à [lui], mon défi personnel a été de ne pas commettre le même geste [et plutôt] de me construire de l'intérieur. »

Laquerre dit s'être servi de la natation comme d'une « bouée de sauvetage » [excusez le jeu de mots, je n'aurais personnellement

pas osé] : « Parallèlement à cette *autothérapie* psychologique, en passant par le contact maternel de l'eau, j'ai trouvé pour la première fois une façon d'accroître mon estime de soi en enseignant la lecture rapide à l'Institut international de lecture dynamique Evelyn Wood dès 1972. »

Je m'étais imaginé poser une question ridicule en lui demandant s'il y avait un lien entre *Wouf Wouf*, la natation et la lecture rapide. Voilà qu'il m'apprenait que tous les trois lui avaient permis de passer à travers une vie familiale infernale où régnait la loi du silence. « Sauvageau et moi, nous avons été les victimes d'une époque où les drames familiaux étaient beaucoup plus fréquents qu'on a pu l'imaginer. » L'auteur de *Wouf Wouf* aurait craqué sous une pression insoutenable tandis que « l'homme-dauphin » a su opter pour la résilience : « Accepter l'inacceptable et surtout, savoir pardonner à mes géniteurs de m'avoir mis au monde dans un camp de concentration psychologique où il était fréquent d'entendre le silence de l'horreur. »



L'affiche de la pièce *Ch'peux pas rester, on m'attend* présentée au Théâtre d'aujourd'hui en 1977.

Vieillir vite

Deux mois avant la lecture publique de *Wouf Wouf* en mars 1969 à la Bibliothèque nationale, au cours d'une table ronde critique rassemblant Michel Garneau, Robert Gurik, Marthe Mercure, Jacques Ferron, Réginald Hamel et quelques autres, Sauvageau annonçait déjà ses couleurs : « Ce n'est qu'une suite de boules qui frappent. Je ne m'adresse pas à l'intelligence du public. Je veux susciter des émotions chez lui. [...] Il n'y a pas d'autres moyens que de le hurler, ce texte [...] Je pense que c'est une pièce qui va vieillir très vite parce que c'est une pièce presque d'actualité³. »

De l'avis de Laquerre, si *Les belles-sœurs* de Tremblay, écrite deux ans auparavant, a survécu admirablement, il faut reconnaître que la plume de Tremblay était plus aguerrie que celle de Sauvageau. « Selon moi, [Sauvageau] a toutefois fait preuve d'une plus grande audace au niveau formel. Il a fait exploser les structures dramatiques classiques pour nous plonger dans un univers que je qualifierais d'onirique. »

Que reste de la puissance de ce texte ? « Le cri et le souffle d'un jeune révolutionnaire au niveau de l'écriture dramatique », croit Laquerre. À son avis, le milieu n'a pas réellement pu mesurer l'impact de Sauvageau à la fin des années 1960. Il est toutefois évident que la lecture publique de *Wouf Wouf* a marqué les artisans du théâtre. « Après celle-ci, ajoute Laquerre, le théâtre québécois n'a plus jamais été le même, car les artisans ont compris qu'il était possible d'écrire autrement. »

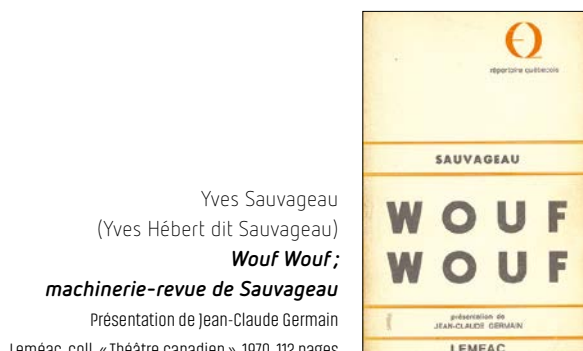
Si l'œuvre de Sauvageau se présente comme la catharsis d'une autre époque, ce qui en reste, au bout du compte, est peut-être cette idée qu'il faut se nourrir de liberté tout en pissant de la transcendance. C'est Jaime Semprun (fondateur des Éditions de L'encyclopédie des nuisances) qui écrivait qu'entre l'homme totalitaire et le fonctionnaire zélé qui exécute les ordres, l'un n'est jamais que la hideuse revanche de l'autre sur sa propre lâcheté, et c'est précisément l'alliance de la soumission et de la dureté, du conformisme et de l'irresponsabilité, qui définit la mentalité totalitaire⁴. Il avait sans doute raison. ♦

1. Yves Soucy, « L'"homme dauphin" relève le défi », *Le Droit*, 16 août 2009.

2. Raymond-Louis Laquerre précise, par courriel : « À cette époque, il n'y avait qu'un seul ordinateur à l'UdeM. Il était situé au Centre de calcul. Le responsable du développement du système informatique était Michel Vanier. Il me semble que le Centre de calcul utilisait le système Fortran [formula translator]. Chacune des lettres de mon mémoire de maîtrise a dû être écrite dans une case en lettre majuscule. Tout le matériel informatique ayant servi à ce mémoire a été conservé dans des boîtes de rangement dans un entrepôt. Il est fort probable que le Centre de calcul n'ait pas conservé de traces de ce mémoire de maîtrise ni du *Répertoire analytique de l'activité théâtrale au Québec 1978-1979*, publié par la théâtrothèque de l'université en collaboration avec Leméac en 1981. »

3. Archives Sauvageau. Merci à Raymond-Louis Laquerre.

4. Jaime Semprun, *L'abîme se repeuple*, Paris, L'encyclopédie des nuisances, 1997, p. 32.



Yves Sauvageau
(Yves Hébert dit Sauvageau)
Wouf Wouf;
machinerie-revue de Sauvageau

Présentation de Jean-Claude Germain
Leméac, coll. « Théâtre canadien », 1970, 112 pages



Un ouvrage essentiel qui rappelle
que le féminisme est loin d'avoir
dit son dernier mot.



« Les histoires sont des inventions
merveilleuses. Et dangereuses. [...] La vérité c'est que les histoires sont
tout ce que nous sommes. »

Deux essais incontournables

livres-bq.com



Il fait noir et blanc

Roseline Lambert étudie la lumière à Oslo pour son projet de doctorat en anthropologie de la poésie et nous ouvre ici son carnet de notes.

Texte + photographies **Roseline Lambert**

la lumière ≠ la clarté

Dans la ville du tigre¹ en été, la lumière est forte et j'essaie d'écrire un poème. Je ne vois rien. Je me demande si je suis un reflet sur la rivière Akerselva qui chute en serpentant jusqu'à la mer. Ici, les formes que j'observe sont claires, répétitives, bien tracées, rien ne dépasse du cadre. Du bois du blanc du blanc du gris du blanc. Moi, je remue. J'écris un brouillon à la mine avec des morceaux de mes pensées boueuses, des restes de sentiments pas encore délavés, des bouts de sensations tordues. J'élague : je joue avec la tabulation et l'alignement des paragraphes, je dessine des équations. J'essaie de me contenir dans de beaux rectangles gris. Je cherche les bonnes fins aux mots. Tout est baveux, ma bouche glisse, j'étouffe les sons. Où me river ? Je fais des taches noires qui débordent dans la lumière du long jour blanc.

la nuit ≠ noire

sur la place de la gare centrale je flatte le tigre
je ne sais pas si le soleil se couche si je dors
mes yeux ouvrent mes yeux ferment c'est blanc

une ligne ≠ un phare

quatre feux jaunes clignent au coin de la rue
le tramway approche
je ne sais plus dans quelle direction partir
mes lignes s'entrecroisent

l'énergie ≠ la lumière

je suis repliée sur ma feuille
le jour déborde dans le café sur Thorvald Meyers gate
toutes les lumières sont allumées pour rien

le ciel ≠ translucide

Edvard Munch a vécu les trente dernières années de sa vie sous le plafond translucide de son atelier à Ekely, en plein milieu d'un verger. Par son toit en verre givré, le jour pouvait entrer dans son monde, mais il ne pouvait pas y regarder le ciel. Il avait construit cet espace en calculant le bon angle d'ouverture pour éliminer toutes les ombres sur ses toiles. Renfermé dans ses murs clairs, il travaillait tout seul sans s'arrêter. Il a peint les mêmes arbres sur son terrain durant presque trente ans. Il fait soleil depuis quelques heures. Sur une branche, je goûte une pêche encore verte et je la recrache. Je m'assois sur le vieux banc. Dans ses tableaux, la couleur et la forme de ses arbres varient selon le jour et vieillissent comme des visages. Dans mon cahier, je griffonne le jour. Ma main fait une ombre en forme de personnage sur la page. Je n'arrive jamais à l'attraper. En partant, je cueille une minuscule branche et je la mets dans ma poche.

une fenêtre ≠ un corridor

je deviens une chambre blanche
je prends en photo toutes les fenêtres où je vois le ciel
je les imprime dans mes corridors





Quand il a fini de parler, je lui serre la main et je le regarde dans les yeux.
Je peux y voir le temps s'endormir doucement dans l'après-midi.
Puis il s'enfuit. À la gare, le tigre cligne des yeux vers moi.

blanc ≠ rouge

Mikkel Bille, un anthropologue de la lumière, m'apprend que la blancheur contient une métaphore moderne². Il explique que la modernité, avec l'invention de la lumière électrique plus claire qui remplaçait les lumières rougeâtres des chandelles et des lampes à huile, a profondément transformé matériellement toutes nos atmosphères, mais également notre imaginaire sur le temps et le monde. C'est que la lumière blanche symbolise en Occident la pureté, la révélation, la vérité et la connaissance. Le mythe est tenace : quand Platon nous a sortis de sa caverne, tout est devenu blanc. La poésie et les sentiments se retrouvèrent à s'épancher autour du feu rouge et des lueurs des bougies. Encore maintenant cette métaphore des couleurs de la lumière perdue : nos déclarations d'amour sonnent moins intensément sous une forte électroluminescence. L'électricité éclaircit, surtout nos idées, mais nous avons besoin de la couleur du feu pour conserver notre chaleur.

une page ≠ blanche

le lierre fait des enluminures compliquées sur le formica
on dirait un visage buriné
ma branche reprend sa vie dans l'eau du vase
j'invente une nouvelle forme de racine

l'ombre ≠ le revers

Des fois, je vois juste des ombres longues qui se trompent de jour. Je sors de terre par le métro et serpente dans la montagne. Un panneau vert avec une flèche m'indique le futur³. Pour ne pas tomber dans la boue, je marche sur les billots alignés. Je suis le

mouvement des feuilles. Dans un bruissement, je lève deux perdrix qui disparaissent dans un long silence. Je ne suis pas seule, je m'assois avec un livre vivant⁴ sur un banc de parc. Par cœur, mon livre commence à se lire. Il recommence parfois une phrase pour se souvenir de la suivante, comme si je levais brusquement la tête pour voir le passage d'un oiseau et revenir sur la page. Je soutiens un peu son regard dans les voies difficiles. Quand il a fini de parler, je lui serre la main et je le regarde dans les yeux. Je peux y voir le temps s'endormir doucement dans l'après-midi. Puis il s'enfuit. À la gare, le tigre cligne des yeux vers moi.

la rivière ≠ le cristal

Il a beaucoup plu hier et je crains la force du torrent opaque quand je traverse le pont. Où cela m'emporterait ? La pénombre tombe sur moi dans sa nouvelle noirceur. Mes jours commencent à signer leur fin de l'été. ◆

1. Oslo est devenue *Tigerstaden* pour se souvenir d'un poème de Bjørnstjerne Bjørnson écrit en 1870.

2. Mikkel Bille et Tim Flohr Sørensen, « An Anthropology of Luminosity: The Agency of Light », *Journal of Material Culture*, novembre 2007, p. 263-284.

3. Future Library est un projet de l'artiste écossaise Katie Paterson qui a planté cent arbres au cœur d'une forêt d'Oslo en 2014. Ces arbres seront coupés en 2114 pour se transformer en cent livres écrits par cent écrivains de notre temps pour les lecteurs du futur. Les manuscrits sont gardés secrets dans un coffre-fort d'Oslo jusqu'à leur impression. Le projet est décrit sur futurelibrary.no [en anglais].

4. « Time has fallen asleep in the afternoon sunshine », un projet de Mette Edvardson à retrouver sur vimeo.com.

Roseline Lambert a publié *Les couleurs accidentelles* en 2018 et *Clinique* en 2016 à Poètes de brousse.

Yves Thériault, mage et prophète

Yvon Paré

J'ai rencontré Yves Thériault une fois, au Salon du livre de Montréal. Il venait de publier *L'herbe de tendresse* chez VLB. J'y présentais *La mort d'Alexandre*. Redoutable vendeur, il m'avait accueilli dans le stand comme si nous nous connaissions depuis des siècles.

J'ai lu *Agaguk* comme tout le monde, j'imagine, et quelques histoires courtes. Et comme pour signaler mes carences, Renald Bérubé, ça ne peut venir que de lui, m'a fait parvenir *Cahiers Yves Thériault 2* et la réédition de *Contes pour un homme seul*. Grand savant et connaisseur des textes courts – il a publié une remarquable synthèse de la nouvelle et de la *short story* aux États-Unis –, Renald Bérubé dirige cette deuxième phase des cahiers.

Les universitaires sillonnent la littérature (du moins ceux qui lisent) et raniment des œuvres qui sombrent dans l'oubli malgré leurs qualités. L'occasion est bonne. L'année 2019 marque le soixante-quinzième anniversaire de la publication de *Contes pour un homme seul*. Je n'étais encore qu'un projet pas très convaincant chez ma mère lors de la parution de ce livre en 1944.

Heureusement, des chercheurs savent montrer l'importance de certains ouvrages oubliés. Les œuvres fortes sont beaucoup plus qu'un récit ou la narration d'une aventure. Ici, tous les participants aux *Cahiers* s'intéressent aux lieux et à la géographie des contes de Thériault, aux personnages qui hantent ses histoires. Les textes de ce conteur avant tout, c'est lui qui le répétait, sont marqués par le genre. Rarement dans la tradition orale on précise l'endroit, l'époque ou le paysage. « Il était une fois » et nous voilà dans un monde possible et imaginaire. Thériault a gardé cette habitude. Le Nord, la Gaspésie, la Côte-Nord, la mer, le fleuve. Juste assez pour ne pas avoir le vertige, pour s'inventer une topographie personnelle du conte.

Tâche immense

Pas une tâche facile que de traverser la production de Thériault. Ses textes courts et ses contes pour la radio feraient environ sept mille pages. Et, ce qui est moins connu

du grand public, une partie de son travail a été écrite en anglais.

Comment aborder une œuvre aussi foisonnante qui a marqué le Québec, cette littérature qui a enfoncé ses racines en cette terre d'Amérique ? Les participants à ces *Cahiers*, une douzaine en tout, décrivent la place des Autochtones dans les récits de Thériault, la présence du Nord, de la nature, les interventions des Blancs qui bouleversent l'espace physique et humain des Innus et des Inuits. La dernière campagne électorale fédérale nous a beaucoup parlé d'environnement et des changements climatiques, donnant ainsi raison à Yves Thériault qui était sensible à cette question il y a soixante-dix ans.

Avec *Agaguk* en 1958, il aborde la vie des nomades que la présence des Blancs menace. L'écrivain a été l'un des premiers à s'éloigner des grandes villes pour décrire le vertige et la perte de sens, la nature que l'on saccage et les humains que l'on déboussole. En ce sens, Audrée Wilhelmy, dans *Blanc Résine*, renoue avec ce grand-père spirituel qu'est l'auteur du *Dompteur d'ours* en confrontant le nomadisme et le sédentarisme.

Plusieurs romanciers ont saisi les propos du conteur. Je pense à Jean Désy, Paul Bussières, Isabelle Larouche et Juliana Léveillé-Trudel. La liste peut s'allonger comme une rivière sans fin. Une belle façon d'écouter la parole singulière de Naomi Fontaine, Natasha Kanapé Fontaine, Joséphine Bacon et Marie-Andrée Gill qui s'imposent et sont de plus en plus entendues. Ces textes font comprendre que la littérature, la bonne, la nécessaire, se moque du temps et de toutes les balises. Tout comme le grand rire de Renald Bérubé secoue les rives du Saint-Laurent.

Contes pour...

N'ayant pas lu *Contes pour un homme seul* ou ne me souvenant pas de l'avoir fait, je devais remédier à cette carence. Je me suis risqué sur la pointe des pieds, un soir de lune. La parole qui se faufile entre l'oralité et l'écrit m'a saisi. Thériault se fait shaman, manipule la langue et la met à son service. J'aime les contes, tout le



Yves Thériault à la fin des années 1970.
Archives LQ | Adrien Thério

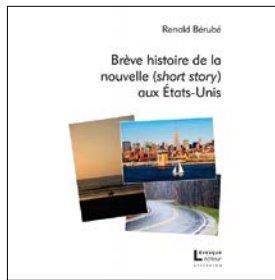
monde le sait. Je me suis souvent aventuré dans des histoires traditionnelles ou des inventions personnelles devant des gens qui ne demandaient qu'à croire mes menées. Je ne suis pas Fred Pellerin, mais je connais deux ou trois histoires de village qui peuvent faire frémir bien des auditeurs.

Quel plaisir de lire Yves Thériault, de suivre le Troublé, ce marginal qui se tient loin des humains, que certains croient idiot et qui se montre un mage et un voyant. Un ermite qui précède Sol, notre clochard céleste et grand alchimiste du verbe. Thériault se bute à la fatalité qui broie ses personnages, les fait basculer entre l'amour et la mort, provoque des drames. Certaines réalités collent aux épaules des humains même s'ils se croient immunisés. Thériault devient vibrant et sait nous toucher là où c'est sensible.

Le travail de Renald Bérubé et de Marie José Thériault (qui dirige la maison d'édition où sont publiés ces textes de ou autour d'Yves Thériault) est d'une grande importance. Les deux nous offrent une mémoire et un passé toujours vivants. Ils permettent aussi

de suivre le mot dans toutes ses dimensions et, surtout, de comprendre comment la pensée et les thèmes porteurs de notre société s'enracinent et survivent. Thériault a été un capteur de rêves et un sourcier.

L'écrivain a marqué son époque et la littérature québécoise. Il est temps qu'on lui donne sa place et surtout qu'on signale son importance. *Cahiers Yves Thériault 1* et *2* comblent en partie cette carence. Il reste beaucoup à faire, on le comprend. Il faut lire et redécouvrir Yves Thériault, qui a su cerner notre américanité, le métissage et les grands problèmes qui se sont accentués depuis la publication de ses œuvres phares. ♦



> Renald Bérubé
Brève histoire de la nouvelle (short story) aux États-Unis
Montréal, Lévesque Éditeur,
2015, 232 pages, 27 \$



> Sous la direction de Renald Bérubé
Cahiers Yves Thériault 2
Longueuil, Le dernier havre
2019, 286 pages, 14,95 \$



> Yves Thériault
Contes pour un homme seul
Longueuil, Le dernier havre
2019, 174 pages, 12,95 \$

Cet ouvrage est un répertoire de miracles fragiles et minuscules que nous avons choisi de garder comme on conserve les fleurs entre les pages d'un livre pour pouvoir continuer à les admirer en hiver.

DOMINIQUE FORTIER
RAFAËLE GERMAIN

POUR MÉMOIRE
(Petits miracles et cailloux blancs)

© Elaine Ste-Marie

alto
Éditeur d'étonnant

Conseil des arts du Canada / Canada Council for the Arts

SODEC Québec

Déplaire

Claire Legendre

Cet été, à Tadoussac, j'ai assisté au concert d'un musicien écrivain que j'admire infiniment, et j'ai vu la salle se vider aux deux tiers tandis qu'il chantait, persévérant fièrement dans son rock sombre et intelligent, en regardant se lever des spectateurs venus écouter Stéphanie Boulay, qui avait (maladresse de programmation) chanté en première partie. Cette soirée pénible m'a rappelé un spectacle auquel j'avais assisté enfant, dans le théâtre de mon père : alors qu'on jouait une pièce contemporaine un peu crue, un couple s'était levé au premier rang et avait quitté la salle. Dans une pièce exiguë, ce genre de départ ne peut être qu'ostensible et résonner comme un *statement*. J'étais horrifiée devant l'affront que ces spectateurs malpolis infligeaient à mon père et à son art (c'était la plus proche expression du sacré, dans le champ des valeurs laïques qu'on m'avait enseignées). À la fin du spectacle j'allai, anxieuse, voir comment mon père prenait la chose. À ma grande surprise il s'en réjouissait presque : on les a dérangés ! C'est parce que c'était fort, qu'ils sont partis. C'était sans doute la mission d'un théâtre d'avant-garde, audacieux et sans compromis. Le gentil couple bourgeois qui avait pensé faire une activité sociale valorisante en allant au théâtre en avait été pour son compte. Mon père n'y voyait pas d'inconvénient. « Sans la liberté de blâmer il n'est point d'éloge flatteur. » Il eut à me rappeler souvent cette devise de Beaumarchais lorsque, l'année de mes vingt ans, je m'attirai les foudres d'une bonne partie de la presse française pour un roman qui, c'est peu dire, dérangea. Il est si désagréable de déplaire. Je n'aime pas le conflit, ma susceptibilité me permet de retenir les pires critiques et de presque oublier les bonnes... Mon combat a longtemps été d'affronter les monstres qui surgissaient dans l'écran de mon ordinateur pendant l'écriture, sous les traits de mes plus virulents détracteurs. Une sorte de surmoi esthétique médiatisé par autrui.

Quand j'écris, j'essaie de ne pas penser à ce que diront les autres, de ne rien changer en fonction du déplaisir que pourra me causer leur jugement. J'y parviens au moment de l'écriture, le plus souvent. Mais à la relecture, je cesse soudain d'écrire pour un lecteur idéal, complice, empathique,

et le spectre de la critique surgit. Alors je me ligote les mains pour ne pas me censurer, pour ne pas envisager trop précisément ce que tel ou tel en dira. Ne pas envisager les armes qu'ils se feront contre moi avec mes mots, ces passages que l'on extrait du texte et qui sont du bois pour les flèches. Je me dis parfois que si j'ai du mal à assumer un passage, c'est peut-être qu'il est important de le conserver. Je ne voudrais pas écrire dans un roman ce que je peux dire à mes collègues entre deux portes. Je ne voudrais pas plier devant la menace du regard d'autrui, céder au politiquement correct et au chantage affectif.

Je me relis avec la malveillance la plus acérée, pour ne pas risquer d'être surprise lorsqu'elle viendra d'ailleurs. Un long entraînement me rend très performante à cet exercice d'anticipation. Mais chacun son travail : certains créent, d'autres jugent. Tous les jugements sont légitimes. C'est le jeu : publier un livre, c'est le confier au regard d'autrui. Michel Leiris voulait s'exposer dans une littérature qui serait pour lui le même risque, la même blessure que la corne du taureau pour le torero. La corne littéraire a besoin du lecteur pour matérialiser sa pointe, son tranchant.

Il m'arrive aujourd'hui de jouir de ce tranchant. Jouir de déplaire, c'est comme rire jaune, le plaisir est limité... Mais le consensus est une pauvre chose. En art, la mollesse est pire que l'échec. Blanche Gardin résume : « Je ne suis pas en train de vous vendre un produit, je ne suis pas en train de tenter de vous satisfaire. »

Les seules fictions qui ne dérangent personne sont celles qui sont écrites par plusieurs cerveaux, industriellement, comme un aliment transformé et dopé aux conservateurs et aux agents de saveur pour répondre aux besoins déjà existants du consommateur tout en le prolongeant dans son état d'abrutissement et de dépendance. Les séries produites par Netflix sont aussi délicieuses que les lasagnes surgelées de mon enfance dans lesquelles on a fini par trouver de la viande de cheval.

À l'heure du *care* et du confort, déplaire – pire : déranger – requiert du courage.

Faut-il encore en avoir la possibilité, c'est-à-dire une conviction à défendre et une autonomie financière.

En 1907, Alfred Jarry dut interrompre *Ubu roi* au bout de trois représentations tant sa pièce déplaisait au public. En 1959, le critique du *Figaro* Jean-Jacques Gautier prétendait que dix ans plus tard tout le monde aurait oublié Ionesco. Jean Anouilh jouait dans une petite salle qu'il peinait à remplir. L'histoire de l'art est pleine de visionnaires impopulaires. Si l'on n'avait dû produire que des œuvres satisfaisantes, répondant aux critères et aux « évaluations » du public, les avant-gardes auraient-elles fini un jour par déborder des marges ?

« Nous vivons dans des sociétés mafieuses et démocratiques où le courage n'est plus enseigné », écrivait la philosophe Cynthia Fleury, dans *La fin du courage* (Fayard, 2010). Les soirs d'élections, je me demande souvent ce qui distingue démocratie et démagogie, et ce que les artistes peuvent pour faire entendre la nécessaire primauté du collectif sur l'individu, eux qui sont si souvent tournés sur eux-mêmes, à leur écoute prioritairement – je ne prétends pas mieux faire.

En politique comme en art et en littérature, le courage de déplaire fonde l'acte juste. Le courage d'annoncer : je ferai cette réforme impopulaire parce que je la trouve juste. Le courage de proposer des formes (et des sujets) impopulaires fonde l'artiste. Le courage, qui fut celui d'un Jérôme Lindon ou d'un Paul Otchakovsky-Laurens, de publier des textes que personne ne voulait (encore) lire. C'est à garantir cette liberté-là que devraient servir les politiques culturelles, c'est-à-dire les financements d'État : donner aux artistes et aux industries culturelles la liberté de chercher. Assurer aux arts impopulaires, par un filet de sécurité financier, de pouvoir exister afin qu'ils aient une chance de ne plus l'être un jour. Les aides du gouvernement ne servent pas à produire ce qui peut exister sans leur soutien, mais à autoriser le courage de déplaire : ne pas réduire à la marginalité les artistes qui expérimentent. Dans un autre temps, Alfred Jarry est mort seul et miséreux. Mais nous avons la chance de vivre dans un autre temps. N'est-ce pas ? ♦

création

Un poème | Une nouvelle | Une lecture illustrée | Une BD

Jean-Marc Desgent
Ariane Lessard
Pierre Bouchard
Stéphane Dompierre
et Pascal Girard



Création | Poésie

On est quelqu'un d'innommable

Jean-Marc Desgent

*La vérité approximative n'est pas écrite
elle est nue quelque part qui n'existe pas
c'est le possible et l'impossible
le paraître l'apparaître le disparaître
C'est l'affaire difficile de chaque existence.*

L'invisible de chacun délire parle mal parle sanglots parle cris il arrache les têtes les troncs les mains les bras pauvres de nous Un corps tout corps bêlant hurlant obéit à son devoir de blessés de blessures Ça tempête toujours L'invisible pense penser pur.

J'abandonnerai l'animal humain à sa petite misère de chien Tu fais pipi de peur au coin des rues Je t'essuie avec ma langue ou avec mes quelques doigts.

Je suis les laissés là laissés au ciel ou aux pieds des côtes de sable ou tout en haut du mont des crânes Les croix sont prêtes On attend le spectacle Tu vas en hésitant aux sacrifiés avec leurs cartons leurs boîtes humides de pauvreté des peaux de rien tendues fort pendues dehors à sécher aux abandons secs je me penche sur les troués par terre C'est fréquent partout ceux qui se taisent saignent et coulent vinaigre.

Je ne rêve à rien j'ignore quoi détester je ne connais pas qui mourir c'est noir simplement pure brillance.

Je traverserais un paysage, embûches ici embûches là se déplaçant hors champ la lune la musique des arbres les tempêtes affolantes les marées les vents sans raison renaissent chaque nuit de mes cendres.

Tu discuterais avec mes prières obscures mes secrets mes esprits ceux celles de mes moments d'épouvante Je chercherais les proies mes garçons fiévreux mes filles blêmes les sublimes du bas-ventre cicatrisé Elles ils moi serions encore les vociférations du vide les grognements d'ursidés sans petits fruits sucrés de juillet et d'août Les fillettes ivres au bord des marais tombant en automne dans leur soudaine disparition et les garçons désastreux pour et pour et pour les cadeaux violents entre les cuisses C'est l'amour les ongles c'est l'amour quêté.

L'enfant dans notre tête crue témoin du monde déparlé est de glace au moment de la mort la tienne la mienne encore illisible. ◆

Jean-Marc Desgent est né à Montréal. Il a reçu de nombreux prix littéraires parmi les plus importants. Son dernier recueil, *Misère et dialogue des bêtes*, est paru en février 2019 à Poètes de brousse.

Alain Lefort est photographe et portraitiste. Il collabore régulièrement à LQ. [alainlefort.com]

Création | Nouvelle

L'araignée

Ariane Lessard

J'observe une araignée dans le tambour de la fenêtre de la cuisine. Elle collectionne les autres insectes dans sa toile collante et les laisse pendre la tête en bas. Après, elle les mange ou les fait siens, les enroulant en petits ballots. Je ne sais pas si elle a un ordre pour ses repas, si elle classe ses proies selon certains critères. Elle a fait ça tout l'été puis un jour, elle a quitté sa toile à la fenêtre. Elle est partie, après que je l'ai observée tous les jours. Elle a laissé son domaine abandonné. En ruine. Les toiles, vierges d'elle, sont devenues de la saleté. J'ai soulevé les coquillages que j'avais déposés au coin de la fenêtre, s'y trouvaient ses nombreux assassinats. Les cadavres de toutes ces mouches, guêpes et pucerons, emprisonnés dans ses toiles.

C'est ce qui se passe aussi avec la honte. Quand on y est, le territoire est nôtre, on tue, on intimide, on garde le pouvoir. Et puis plus tard, quand on quitte l'endroit, il y reste une trace de notre passage, fulgurant. On a fait le mal autour de nous. Mais c'est naturel, alors on ne s'en rend pas compte. Ou si peu. On préfère minorer, amoindrir. C'est plus tard, après quelques années peut-être, qu'on prend conscience des cadavres qu'on a laissés derrière.

Quand je retourne à Lévis, où je suis née, il y a des endroits qui sont encore hantés par des souvenirs. Je ne connais plus personne, à part mes parents et les vieux voisins qui ne sont pas encore morts. J'ai abandonné toutes mes amies du secondaire, qui s'en portent bien, j'imagine. Je ne pourrais percevoir leur possible rancune que par les réseaux sociaux, mais j'ai arrêté, il y a longtemps, de faire la recherche des noms que j'ai connus autrefois.

Je suis tombée sur un GIF l'autre jour, qui montrait the Big Libra Energy. Ça disait : « *burns every piece of evidence that shows I lived before the age of 14.* » Je n'ai rien brûlé, je possède encore plusieurs photos et suis très sujette à la nostalgie, mais il est vrai que

je n'ai gardé aucune amitié de cette ère, sinon deux, dont une qui demeure à l'étranger. Une période qui fut, à défaire, comme on met la main si vivement dans la toile pour décrocher la fenêtre. Ce ne sont pas des moments toujours malheureux, ce sont des moments qui m'ont moulée d'une certaine façon et que j'ai pris des années à refaire, parfaire, esthétiser.

J'ai grandi dans une cellule familiale serrée et nombreuse, j'étais la plus jeune des quatre. J'ai vécu dans la maison pleine et dans la maison vide. Alors que mes sœurs et frère s'exilaient, j'ai fini de grandir en enfant unique. Cette nouvelle intimité avec mes parents a été très lourde à porter. Trop d'attention, d'observation, de commentaires. Si bien que je ne rentrais plus qu'à l'aurore, divisée entre la fuite et le cocon.

Je me souviens de cette fois, au lac de notre enfance, quand j'avais pris cette grosse araignée, qui avait trouvé refuge dans notre barque, dans mes mains en soucoupe. J'avais été mordue. Une réaction normale à la peur, de survie. Une attaque. Sur les quais, qu'il nous arrivait de détacher de la berge pour les emmener au milieu du lac, je me rappelle ces nuées d'araignées grasses et noires qui sortaient des entrailles du bois. Tout d'un coup assaillies par l'eau, elles grimpaient pour se mettre à l'abri, précisément là où nous nous mettions à l'abri. Mais la peur de ces géantes faisait sauter tous les autres par-dessus bord.

J'ai connu l'exposition *On air* de Tomás Saraceno, à travers le compte Instagram du Palais de Tokyo. S'interrogeant sur les vibrations et les écosystèmes, Saraceno a capturé environ quatre cent cinquante araignées qui vivaient dans les coins des bâtiments du Palais, et les a déposées à l'intérieur d'une installation pour qu'elles y tissent des toiles. On ne peut pas rester de marbre vis-à-vis d'une toile bien tissée. Là, on est devant une multitude de toiles qui sont connectées ensemble. C'est fragile, ça flotte,

on dirait des chemins ou des possibilités. Si j'étais demeurée à Lévis... Ça a été tissé longuement et brisé et refait. C'est comme une œuvre d'art pour nous, alors que pour les insectes, c'est un tombeau.

Chaque fois que je reviens à Lévis : le cadavre de ma maison, le cadavre de mes écoles, le cadavre du bateau, le cadavre des bars des premières fois, et ceux de mes parents.

Je viens de terminer la lecture de *La robe blanche* de Nathalie Léger. Une œuvre qui m'apparaissait distante au départ, mais qui s'ouvre peu à peu, pour se dévoiler. Léger y relate l'histoire de Pippa Bacca, une Italienne partie de Milan vêtue d'une robe de mariée, et souhaitant se rendre en auto-stop jusqu'à Jérusalem. Finalement, elle monte dans la voiture de son tueur, qui la viole et la vole, à quelques kilomètres d'Istanbul. Il prend sa caméra, avec laquelle elle s'est filmée pendant son trajet, et filme un mariage. C'est tragique et en même temps, l'œuvre perdure malgré la brisure, est peut-être plus forte à cause d'elle. Mais c'est caché derrière cette histoire tragique que réside le cœur du récit, celui de la mère endeuillée de son mariage. Sa mère. Celle de qui Léger essaie de se distancer, probablement celle pourquoi elle écrit. Ce que je connais de ma mère a été calqué, et agrandi, comme un projecteur sur un mur qui renvoie une image grossie. Mais voilà, tout de ce passé est pixellisé. Il en manque, des histoires, il en reste, des trous. En fait, je ne connais pas bien ma mère. Il y a cette intellectualité dans l'analyse des performances de ces artistes, Pippa, Marina... Mais c'est cette autre robe blanche qui m'a happée. La relation d'égal à égal, d'une mère abattue et de sa fille qui est forte, qui la relève. J'étais loin de cette œuvre puis j'y suis entrée, en déplaçant le coquillage. Sous les taffetas et les dentelles, j'ai découvert une dépouille. Celle sur qui il est plus difficile d'écrire.

J'ai toujours été solitaire. Plus jeune, j'écrivais souvent dans ma chambre ou alors je fermais la porte et j'y prenais bien soin de mon intimité. De mes rituels. Ma chambre, mes espaces, mon bureau. Tout était placé avec soin dans son endroit. C'est là que j'ai écrit mes premiers scénarios de films qui auraient fait pâlir Xavier Dolan. Toujours des beaux garçons et toujours gais et toujours vierges. Dans mon antre, ma chambre, j'avais le droit de tout dire. Je faisais mon éducation cinématographique

avec les films qui passaient à Télé-Québec en soirée, et baissais le son à 2, chaque fois qu'il y avait une scène de sexe. Je ne sais pas pourquoi, il y a toujours eu un malaise avec la sexualité dans la famille. Ou alors ça vient de moi, je ne sais plus. Seulement un éternel silence sur la question. C'est sans doute la cause de mon obsession pour la chose, assez jeune. L'interdit. Le caché. J'y repense, et c'est à cause de ça que j'ai perdu la plupart de mes connaissances du primaire et du secondaire. Je me suis trop désinhibée. Ça commence à s'expliquer peut-être.

Ce silence familial m'a poussée vers l'écriture. Ce n'est pas la culture qui pousse à la création, c'est le manque. On a beau se garnir et apprendre, on revient toujours à cet état de nudité. Ma mère m'énerve, j'aime ma mère. Il y a quelque chose de l'intuition qui passe pour inférieure. Il faut garnir ses écrits de références pour avoir l'air de connaître des choses.

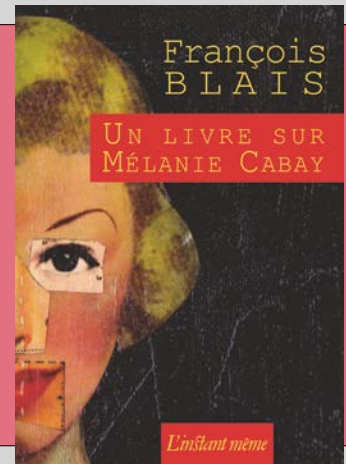
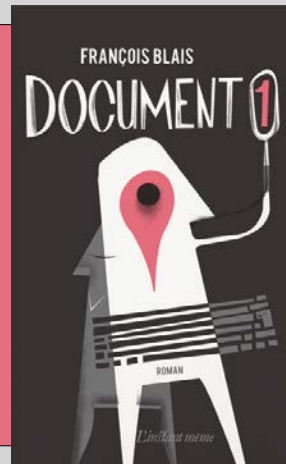
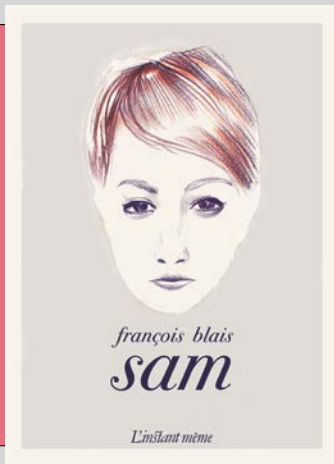
Récemment, on m'a dit d'écouter le film *Le chat dans le sac* de Gilles Groulx, car Barbara Ulrich avoue être une Balance au début du film. Elle dit : « Je suis née sous le signe de la Balance et vraiment je n'aime pas ce signe parce que je suis née sous la planète Vénus et j'aurais aimé être une intellectuelle. » Quand mon premier roman est sorti, on m'a comparée à un confrère qui, disait-on, écrivait avec sa tête, alors que moi, j'écrivais avec mes tripes. Je n'ai pas su, dans les deux cas, répondre quelque chose.

J'écris à partir du manque. Je retrouve les empreintes de ce qui n'y est plus, cherche à comprendre, en habile détective, la racine. Étant trop vénusienne par le passé, j'ai omis souvent de me rapprocher de mon œuvre silencieuse. Après le secondaire, je suis devenue un spectacle, et ça a fait fuir beaucoup des personnes qui m'avaient accompagnée pendant les premières années de ma vie. Je ne m'en veux pas. C'est un parcours. Je sais cependant que depuis que j'ai repris l'habitude de créer, j'ai une vie amoureuse et amicale plus sereine. Je retourne en arrière, dans les souvenirs de ces autres villes. Tous ces moments passés seule et dans l'intériorité ou l'ombre, la trace, c'est là que je tissais ma toile. ♦

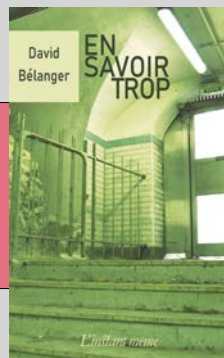
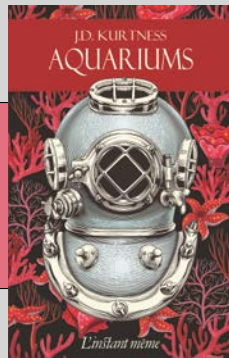
Ariane Lessard est l'autrice de *Feue*, son premier roman paru à La Mèche en 2018, finaliste aux Rendez-vous du premier roman. Elle a également publié des nouvelles dans *Zodiaque* (La Mèche) et *Stalkeuses* (Québec Amérique) en 2019.

L'instant même

François
BLAIS



Romans
Nouvelles
Théâtre
Essais



www.instantmeme.com



LES ÉDITIONS
Sémaphore

www.editionssemaphore.qc.ca



la librairie Vaugois inc.

1300 av. Maguire
Québec, Qc
G1T 1Z3
418-681-0254

librairievaugois.com
librairie.vaugois@gmail.com

suivez-nous :  

Compte-Rendu du roman

La femme qui fuit par
Anais Barbeau-Lavalette.

Suzanne Meloche
est la grand-mère
d'Anais. En fait, elle ne
l'a pas beaucoup vu dans
sa vie. Manon, la mère
d'Anais a été abandonnée par
Suzanne.

Tout d'abord son enfance
dans l'Ontario français en
pleine dépression.



FAQUE! tu vas me
reconnaître là, j'e
"skippe" le bout de
"comment Suze s'est
ramassé dans grand-
ville" mais elle finie
par s'acouiner
avec les
poètes pis
tes peintres
nouvelle vague
ben ben tannés
du monde
pogné
pis des
curés.



On est genre en 1948 pis Suzanne Meloche
trippe ben raide. Elle trouve ~~Paul Émile~~ Borduas ben
intelligent pis elle a un faible pour un p'tit g'né,
Marcel Barbeau.





Place à la magie!

Un matin, Borduas sors de son chapeau ce qui ressemblait à un manifeste, un cri du coeur de l'artiste à une société anxieuse et à un établissement artistique trop conservateur. Il demande à ses amis artistes de signer le...

REFUS GLOBAL

Suzanne signe mais retire sa signature plus tard. Le manifeste sort publiquement. Borduas perd son travail à l'école du meuble.



Le groupe se disperse. Suzanne épouse Marcel. Les deux créent, poésie et peinture. La création de Barbeau empiète sur celle de son épouse.



Quand il part peindre à l'étranger elle reste avec leurs deux enfants...



Elle se retrouve seule à glaner des betteraves. Elle attend Marcel et ce n'est pas la vie dont elle a rêvée.



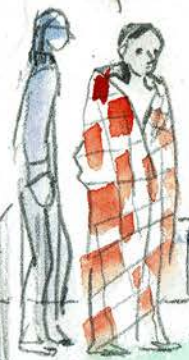
Un jour, elle quitte Marcel, et ses enfants... pour être libre!

Abrs elle part

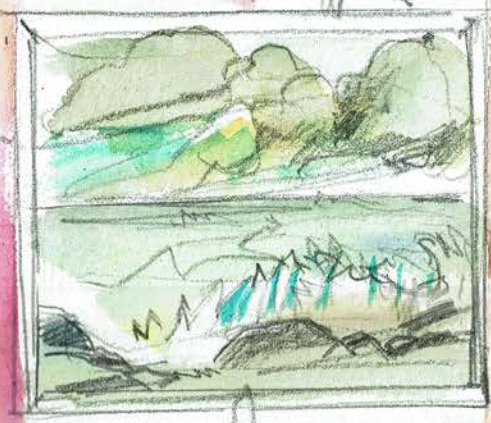


pour Montréal où elle continue à écrire de la poésie et à peindre.

Elle quitte pour la Gaspésie son amant Peter où elle est devenue postière.



Ensuite ils partent à Londres.



Puis pour New-York... Faire du action painting avec Pollock!

A Londres, elle va souvent dans les musées manger son lunch sous des chef d'oeuvre.

Elle rencontre là-bas des Afro-américains et participe à une grande marche contre la ségrégation.

COLORED

C'est un roman qui nous fait réfléchir sur la liberté bien sûr, mais aussi sur la responsabilité de nos actions. L'auteurice, à la lumière de son histoire familiale décide qu'elle sera libre et se fera un point d'honneur à intégrer tous les sphères de sa vie, sa famille et sa vie d'artiste engagée. Elle y va de sa formule choc: "Je suis libre ensemble, moi!"

FIN

Merve Bouchard 31 octobre 2019

Jeuneauteur

Texte Stéphane Dompierre | Illustrations Pascal Girard

LA QUIÉTUDE



LA MAISON DE CAMPAGNE



LA MECHE

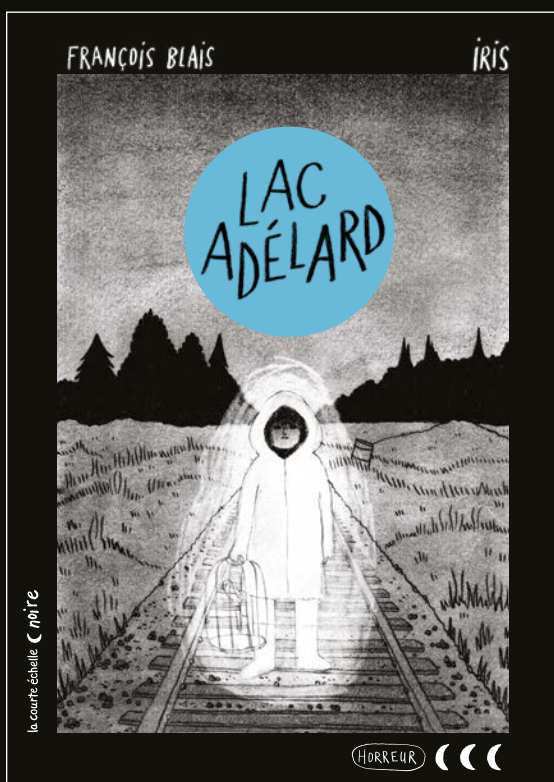
BANNIE DU ROYAUME

UN ROMAN DE VALÉRIE ROCH-LEFEBVRE

« Ce roman émouvant empoigne le cœur. »

Revue *Les libraires*

Maintenant en librairie



collection *noire*

**UN ROMAN JEUNESSE
DE FRANÇOIS BLAIS**

« [...] Une épopée totalement blaisienne, en l'occurrence ni totalement sérieuse ni totalement bouffonne, qui combine à la fois enquête et monde parallèle, le tout saupoudré d'amour sur un ton pince-sans-rire. »

Marie Fradette, *Le Devoir*

☾☾☾ 11 ANS ET +

Maintenant en librairie

la courte échelle

« La romancière ausculte avec son regard perçant notre époque
et les mouvements souterrains qui la mettent en tension. »

La Presse



ÉLISE TURCOTTE
L'apparition du chevreuil

alto

Éditeur d'étonnant



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

SODEC
Québec